
U d'/of OTTAWA
39003000755925

# INTUITION ET AMITIÉ

## A LA MÊME LIBRAIRIE

*OUVRAGES DU MÊME AUTEUR*

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

**La Prière.** *Essai de psychologie religieuse.* 1911. 1 vol. in-8 (*Couronné par l'Académie française*). . . . . . . . . . . . . . . . . 7 fr. 50

**Cournot et la Psychologie vitaliste.** 1911. 1 volume in-16. 2 fr. 50

**L'Intuition bergsonienne.** 2[e] édition, 1916. 1 vol. in-16. 2 fr. 50

**La Guerre mondiale et la Vie spirituelle.** 1918. 1 vol. in-16. 2 fr. 50

967-14. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 5-19.

# INTUITION

ET

# AMITIÉ



PAR

**J. SEGOND**

Professeur de philosophie au lycée Lakanal,
Docteur ès lettres.

> Consolez-vous : ce n'est pas de vous que vous devez l'attendre, mais au contraire, en n'attendant rien de vous, que vous devez l'attendre.
>
> PASCAL.

---

PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, VIe

—

1919





A LA MÉMOIRE DE MON FRÈRE

LE COMMANDANT CHARLES-MARIE-JOSEPH SEGOND

DE LA DIVISION DE FER

TUÉ A L'ENNEMI AU BOIS DE KŒKING, DEVANT MORHANGE

EN TERRE LORRAINE

LE 20 AOÛT 1914

# TABLE DES MATIÈRES

# INTUITION ET AMITIÉ

## CHAPITRE PREMIER

### LES FORMES DE L'INTUITION

#### I

En nous proposant, à l'heure actuelle, l'intuition pour objet d'étude, serait-ce, en vérité, que nous avons fait choix de cet objet? Ne s'imposait-il pas à nous, bien plutôt, si, répugnant à suivre la méthode, traditionnelle et orgueilleuse, du philosophe qui se retranche en sa propre pensée, nous voulions écouter les paroles du dehors, accueillir la bonne nouvelle qu'annoncent les voix prometteuses, scruter — dans la mesure de nos forces — les désirs des cœurs, enfin répondre pour nous-mêmes, faiblement sans doute mais avec sincérité, à ces paroles, à ces promesses, à ces désirs?

Que nous annoncent-elles, ces voix du dehors? Et qu'est-ce donc qui, surgissant du fond de nous-mêmes,

s'accorde, en son ambition secrète de rejoindre les autres âmes, à ces multiples et diverses annonciatrices? Cette ambition de les rejoindre, et de réaliser, à notre mode mais non moins qu'elles et avec elles, ce qu'elles cherchent et réalisent et promettent, nous révèle tout ensemble et ce qu'elles prétendent et ce que nous voulons. Car c'est de les *rejoindre*, précisément, qu'il s'agit pour nous, et de nous unir aussi, en cette œuvre diverse mais commune, aux choses et aux êtres que vise leur effort et leur annonciation efficace. Ils prétendent, ces ambitieux, connaître nos âmes et la vie des choses, non en les traitant comme des *objets*, dont l'âme leur demeurerait cachée, mais en éprouvant et vivant eux-mêmes la qualité de cette âme intérieure. Et c'est là aussi, en notre désir secret de connaissance parfaite et de vie profonde mais éparse et non close en nous seuls, ce que vraiment nous voulons. Les réflexions par lesquelles notre intelligence, comme retenue au dehors des réalités, démonte et reconstruit leur image, ne nous suffisent pas. Les actes par lesquels notre besoin, comme travaillant au dehors des êtres, les plie à notre usage en les contraignant à nous servir, ne nous suffisent pas. Nous voulons, au delà de l'image et de la surface et de la contrainte, toucher le réel, nous insérer dans la vie, désirer le désir. Bref, ce que nous voulons réaliser, par delà les pénuries de l'intelligence et les grossièretés de la pratique réfléchie, c'est la richesse subtile de l'intuition.

Quelles sont, au dehors de nous, mais vivant en nous,

ces voix annonciatrices? Ai-je besoin de rappeler l'œuvre de Maurice Barrès? Lorsque grandissait en un musée de Provence (était-ce Arles ou Saint-Gilles?) la pâle et frêle et inconsciente Bérénice, ce qu'elle apprenait, en contemplant chaque jour les vieilles tapisseries demi-rongées, c'était la vie sentimentale, exquise, raffinée, obscure, irréfléchie, immédiate. Et c'est encore la vie immédiate et ineffable qu'en son jardin fiévreux, au long des étangs calmes d'Aigues-Mortes la Blanche, elle-même réalisait, dans le souvenir présent et l'inquiétude ignorée, étroitement unie, en l'inconscient de l'être et du désir, à la vaste plaine mélancolique, à l'âne aux yeux profonds, à la divine « Secousse », dont elle incarnait en soi l'élan obscur et infini. Et quelles profondeurs d'intuition vont remuer en nous, sensuelles et musicales, les splendeurs mourantes et décomposées de la fiévreuse Venise, et la cantilène sanglotante que pleure le rossignol dans les âmes à l'aurore et au tournant de la vie[1]! Et combien parle secrètement, à notre désir d'immédiate connaissance et d'inquiète et définitive réalisation, la Terre triste et aimée et toute vivante en l'âme qui s'y absorbe et s'y résout : « L'orchestre attaque le prélude. Un chant qu'à peine je soupçonnais commence à s'élever du fond de ma Lorraine intérieure[2]. » — Et parlerai-je encore de l'œuvre de Maurice Mæterlinck, de ces drames de l'intuition, où les forces inconscientes mais intérieures déter-

1. *Les Amitiés françaises*, chap. VIII (*Chant de confiance dans la vie*).
2. *Amori et Dolori sacrum* (*La Mort de Venise*, p. 110).

minent, par immédiate et secrète présence, les destinées humaines, où les choses, perçues en leur être intime, s'accordent au destin de l'homme, où le jet d'eau sanglote et meurt à l'approche fatale des sentiments humains[1]? « Ils croient que rien n'arrivera parce qu'ils ont fermé la porte; et ils ne savent pas qu'il arrive toujours quelque chose dans les âmes, et que le monde ne finit pas aux portes des maisons[2]. » — Et je nommerai seulement, à titre de *témoins*, le *Bruges la Morte* de Georges Rodenbach, l'*Annonce faite à Marie* de Paul Claudel, la *Visite à Pascal* d'André Suarès, l'*Immolé* d'Émile Baumann, la *Porte étroite* d'André Gide, et cette étrange *Ville inconnue*, cette Aghadem fermée et repliée et ancrée en soi au cœur des races soudanaises, où Paul Adam a vu et touché, en esprit, la « Ville de l'Intuition ». — Mais n'allons pas chercher en des œuvres littéraires uniquement l'indice de cet appétit de l'immédiat et de l'intérieure plénitude, s'il est vrai que la Provence ait réalisé, dans l'œuvre symbolique et réaliste de Cézanne, la vision intuitive et pénétrante de ce dedans et de cette vie des choses, qu'un œil génial découvre, par delà les surfaces, banales à d'autres yeux, d'une « nature morte ». — Et que dire des intuitions musicales d'un Claude Debussy, de cette vision, comme spirituelle et interne, qu'il évoque en nous, entraînant celui qui se prête au rythme dans la marche d'un cortège nuptial, le faisant coïncider, sans réserves, avec la mobi-

1. *La Princesse Maleine*, acte II, sc. VI (*Théâtre*, t. I, p. 65).
2. *Intérieur* (*Théâtre*, t. II, p. 190-191).

lité continue de cette marche, l'identifiant, par expérience immédiate, au monde des sons et à la mélodie du monde, réalisant en nous, par là, cette intuition parfaite et cette perception pure, dont nous trouvons la formule suggestive dans la philosophie intuitioniste qui est celle de notre temps, la philosophie de Bergson.

Car Bergson tient la place primordiale, au tournant de l'heure, parmi les prophètes de l'intuition. Et cette doctrine de l'immédiate connaissance ne répond-elle pas — bien mieux encore qu'aux aspirations littéraires, plastiques et musicales vers l'âme des choses — à ce désir de vie immédiate dans les choses, d'action réelle dans l'être du réel, humain et physique tout ensemble, que traduisent les mouvements *réalisateurs* de notre époque, les multiples et solidaires « renaissances »? Idéaliste et religieuse, mais positive et agissante en la fécondité expressive de son culte intérieur et spirituel, l'âme de notre temps, celle qui est *nôtre*, met son aspiration dans son acte et développe, en vivant elle-même et faisant vivre ce qu'elle aime d'une vie plus parfaite, la pensée de son Dieu qu'elle porte en soi. Réaliste et profondément éprise d'une tradition qui se perpétue par le seul fait que nous sommes, l'âme de notre race, celle qui est *nôtre*, met son action dans l'action de nos pères et dans la terre maternelle qui *est* leur organe mystique, et développe, en une vie nouvelle inspirée par la vie plus parfaite qu'ils vivent en nous, l'idée de la race qu'elle porte en soi. Physique et comme amoureuse d'une apparente brutalité, l'âme

« sportive » de la génération présente, celle qu'avec une admiration envieuse nous appelons *nôtre*, réalise, par les actes héroïques de l'athlète et les actes surhumains de l'aviateur, cet idéalisme mystique et spirituel, que s'efforçait d'incarner, en des œuvres profondes et divinatrices, l'inquiétude des chercheurs aventureux du Surhomme et des pâles explorateurs de l' « arrière-monde ». Tous, mystiques de l'idéal, mystiques de la tradition, mystiques du geste, ils ont le même goût du direct, le même appétit du réel qui les dépasse et qu'ils étreignent, le même sens *réaliste* de la spiritualité. Combien, dès lors, devait répondre à leur attente intuitive et agissante la philosophie de Bergson, elle qui, répudiant l'immobile et l'éternel figé, extérieurs à notre acte, refusant d'admettre que le passé soit mort et anéanti, rejetant la béate et limpide contemplation de l'œuvre achevée et parfaite, place notre être dans la durée continue et progressive, insère notre effort dans l'élan continu de la vie, réalise par notre élan et notre risque l'ascension de l'homme vers le Surhumain et son triomphe sur la mort, nous fait ainsi toucher et vivre directement, en la positivité mystique de notre acte, et l'âme divine de la Vie, et l'âme intérieure et personnelle, et l'âme physique des choses! Aucune doctrine n'a formulé et vécu, ainsi que celle-là, l'essentiel désir de tous, l'immédiate et sincère connaissance, l'*intuition mondiale*.

Mais d'un tel désir de connaissance directe et ramassée, et comme de contact physique avec l'être, que va dire

notre intelligence claire, à qui les intuitions profondes mais obscures opposent ainsi leur apport mystique? Et d'une telle « inquiétude de Vie », toujours insatisfaite des formules, que dira-t-elle encore, cette amoureuse de la formule et de l' « Idée », cette satisfaite des réponses apaisantes, transparentes, définitives? L'intuition hostile et trouble, menaçante pour les clartés qu'elle-même rayonne, sera traitée hostilement par elle. Les réclamations douloureuses de l'intuition seront pour elle les illusions stériles du cœur « innombrable » et irréfléchi; les affirmations tragiques de l'intuition seront pour elle les rêves confus d'un cerveau non débrouillé, inapte à l'analyse. Et qu'importe à cette orgueilleuse, qui juge souverainement parce qu'elle voit clairement, que des « intellectuels », rompus à l'analyse, aient dénoncé en elle une influence primordiale, et qu'ils aient rapporté à l'intuition le principe de sa propre fécondité? Elle retient l'œuvre de l'analyste; et, forte de sa propre et nécessaire exigence, elle tient pour illusoire la vision du philosophe que cet analyste recélait traîtreusement. Elle veut des concepts transparents; elle prétend dissoudre en idées limpides les intuitions confuses; elle affirme, contre le droit de l'intuition métaphysique, le droit intellectuel et illimité de la science.

Quel assaut, dès lors, sera livré par les « intellectuels » de toutes les vérités, de toutes les « observances », de toutes les époques, à la philosophie bergsonienne! Les « vieux philosophes » iront au combat contre les « mys-

tiques » de la « philosophie nouvelle », avec le drapeau bariolé, désormais commun à tous, des multiples écoles qui se pourfendaient naguère à l'ombre de drapeaux inconciliables. En cette alliance disparate, les ennemis d'hier et de demain s'uniront entre eux, non pour la conquête, il est vrai, mais pour la destruction. Il suffira que l'on se déclare « intellectualiste » pour entrer dans l'alliance nécessaire et sainte. Idéalistes athées pour qui le monde est un jeu de concepts, théologiens réalistes échappés du Moyen Age et prêteurs d'un serment de fidélité indéfectible à la vérité selon saint Thomas, évolutionistes de toute marque (qu'il s'agisse pour eux de ramener toutes choses ou à la *force* ou à l'*idée-force*), criticistes même que la doctrine de la liberté fondamentale devait séduire peut-être, spiritualistes enfin des plus vieilles écoles (s'il en est encore de valides), tous, d'un même élan combatif (étrange, à vrai dire, chez les adeptes *assis* de la *calme* connaissance), ils ont assailli courageusement l' « Infidèle », et, ruse supérieure de leur dialectique guerrière, *ils lui ont prouvé que lui-même n'existait pas* ! Parallèlement à cette croisade philosophique, les défenseurs attitrés et compétents de la science positive, mathématiciens formalistes, biologistes pour qui la représentation mécaniste des choses est un dogme indiscutable, psychologues de laboratoire qui ramènent par principe les expériences intérieures de l'âme aux formules de la quantité, inventeurs enfin d'une sociologie qui doit expliquer par les claires formules de la pression collective les

« qualités » et les « valeurs » de la vie spirituelle, — tous ceux que l'on nomme « scientistes », parce qu'ils font de la science « intellectualiste », l'unique connaissance du réel et le principe unique de l'action humaine, ont assailli de leur côté la philosophie de Bergson. Subtilement aussi, comme il convient aux démarches de l'intelligence armée en guerre contre l'inintelligible, ils ont remontré à l'adversaire, tantôt qu'ils ne le comprenaient pas, tantôt que lui-même ne les entendait point, tantôt (et c'est ici le miracle suprême de l'intellectualisme) que, séparé d'eux par la qualité de son style, il donnait simplement à leur propre pensée une forme poétique qui lui faisait illusion sur leurs prétendues divergences[1] !

En somme, philosophes et « scientistes », tous les pourfendeurs de l'intuition, justifiés en leur attitude par le privilège hautain de l'intelligence qui *juge*, ont pratiqué, à l'égard de l'intuition et de ses fidèles, ce que Nietzsche appelle « le grand mépris ». — Et, si prompte et tranchante que soit leur sentence, ils n'auraient pas jugé, sans doute, si la « cause » n'existait pas. S'ils ont raison dans leur verdict, l'intuition n'est rien, et l'intelligence est désormais « l'Unique ». Ont-ils tort dans leur mépris, l'intuition est quelque chose sans doute; mais l'intelligence qui se heurte à elle est donc autre chose. Entre ces deux puissances que nous n'avons pas le droit de nier, nous qui usons de l'intelligence mais qui ne

1. Cf. sur ce point, Le Dantec (*Revue du Mois*, 1907) et la réponse de Bergson (même *Revue*, 10 sept. 1907).

la saurions « représenter », il existe un conflit grave, une contradiction, une *antinomie* (comme disent les philosophes de l'intelligence). Étudier cette antinomie, discuter le fait même de cette contradiction, apprécier les droits relatifs des deux puissances hostiles, tel sera notre objet.

## II

Mais pouvons-nous, en cette enquête sincère, acceptant avec une confiance ingénue le cri de guerre des alliés disparates, recevoir, en les termes qu'ils nous proposent, la formule même de cette opposition? Qu'ils se soient ligués ainsi pour l'intelligence et la raison, en résulte-t-il que l'intelligence par eux défendue offre réellement l'unité qu'ils lui prêtent? A moins qu'ils n'usent eux-mêmes de sortilèges métaphysiques, l'intelligence ne saurait être, pour eux et pour nous, une puissance et une réalité existant par soi; ou bien il faudrait demander aux « intellectualistes », ainsi que le faisait Renouvier à l'égard de « la Science », « qu'ils veuillent bien nous présenter cette personne ». L'intelligence réelle et positive n'est connaissable que par son travail et par son œuvre; et l'on ne saurait affirmer positivement le postulat préalable de l'unité de ce travail et de cette œuvre. Que les biologistes se constituent, avec les physiciens et les analystes, ses défenseurs attitrés et volontaires, rien de mieux. Mais ont-ils prouvé, par le seul fait de cette alliance naturelle, l'entière homogénéité de la recherche

expérimentale et des spéculations abstraites[1]? Et que dire de cette coopération, peut-être artificielle et monstrueuse, entre les praticiens du fait et ces « intellectualistes » philosophes, que l'on pourrait appeler avec justesse les métaphysiciens de l'entendement? Plus proches seraient peut-être ces derniers des « scientistes » de la psychologie positive et de la sociologie contemporaine. Mais comment garantir alors, sinon par un appel vague au concept commode de la « nature », l'unité du travail intellectuel dans les sciences physiques et dans les sciences morales? — Il se peut faire, par suite, que l'effort commun de tous ces assaillants si divers repose sur une équivoque; et je ne sais guère qu'un prosodiste, qui ait affirmé catégoriquement l'identité profonde (et mystérieuse) du calcul infinitésimal et de la mesure d'un hexamètre virgilien[2]. Pour que l'équivoque cessât et qu'un drapeau commun pût être arboré par tous, il faudrait sans doute que ces « intellectualistes » se décidassent à instituer une critique de l'intelligence, et que, déterminant de celle-ci et la valeur (une ou diverse) et la portée légitime, ils nous donnassent enfin de la vérité intellectuelle une notion incontestable et exacte. Par malheur, si des savants qualifiés viennent à tenter cette critique, les « scientistes » accueillent avec défiance leur intervention suspecte. Nous demanderont-ils, au xx[e] siècle, de nous en tenir aux définitions périmées de la critique kan-

1. Cf. à ce sujet, Blondel, *L'Action*.
2. M. Louis Havet.

tienne, ou bien aux affirmations, *jadis* positives, d'Auguste Comte?

Si les défenseurs de l' « Intelligence » ne peuvent s'accorder à coup sûr à son sujet que dans le silence de la critique, seront-ils d'accord tout au moins — explicitement cette fois — sur la qualité essentielle de leur ennemie dédaignée, l'intuition? Ne lui reprochent-ils pas, tantôt d'être simplement la porte ouverte aux influences venues des choses, lui opposant alors l'activité si noble de l'intelligence organisatrice? Tantôt d'être une action mystérieuse, par laquelle notre esprit coïnciderait, de manière ineffable, avec une réalité que l'analyse n'atteint pas? Tantôt d'être, chez l'homme, l'analogue de l'acte créateur que les théologiens attribuent à leur Dieu, l'organe et de la production libre et de l'incompréhensible identification de l'individu à la Vie universelle[1]? Et, sans doute, la multiplicité de ces reproches constitue, à leurs yeux, une critique grave de l'intuitionisme. Mais, s'ils persistent à combattre l'intuition, laquelle de ces définitions diverses, incompatibles entre elles apparemment, adopteront-ils, pour assurer à leur attaque la clarté nécessaire? — Et les défenseurs de l'intuition, défenseurs de « désir » ou défenseurs de doctrine, sont-ils eux-mêmes plus harmonieusement unis en vue de la défense? Spontanés ou conscients, ont-ils de l'organe qu'ils affirment une idée plus distincte? Certes, un élan commun les groupe,

1. Cf., sur ces divers reproches, Fouillée, *La Pensée et les nouvelles Écoles anti-intellectualistes* (en particulier l. III, chap. v : L'intuitionisme). (Alcan.)

poètes, musiciens et philosophes, âmes religieuses, traditionalistes, conquérants de l'air et de l'humanité supérieure; et leurs adversaires multiples, en les combattant comme s'ils faisaient bloc, attestent comme un fait la réalité de cette commune tendance. Et l'on pourrait dire encore, pour les libérer de ce reproche, que, si l'intelligence, par définition même, doit voir clair en son œuvre et la rendre intelligible, l'intuition, orientée à l'inverse de l'intelligence, contact avec le réel et réalité elle-même plutôt qu'examen et critique, a donc le droit de s'affirmer réelle sans avoir à éclaircir sa propre réalité. — Mais, si nous ne demandons pas à l'inconsciente Bérénice de nous expliquer son âme, pas plus que nous n'en ferions la demande aux canards et à l'âne qui participent à sa vie immédiate, nous serions fondés peut-être à réclamer de Philippe la formule de cette vie et de cette âme; et, si Philippe se récuse, le théoricien et « sec » Simon nous répondra sans doute. Que Pelléas et Mélisande, qu'Aglavaine et Sélysette ignorent le mystère qu'ils vivent, Maurice Mæterlinck est là pour nous expliquer ce mystère (tout au moins pour nous y « introduire »), et même pour nous en décrire « l'évolution »; et si Marie-Magdelaine obéit obscurément à l'appel du Ressuscité Lazare, le sage et souriant philosophe, qui assiste à cette transformation mystérieuse, nous dira, pour le moins, ce qu'il ne peut comprendre dans cette transformation d'une âme. Mais surtout, puisqu'il existe une philosophie de l'intuition, et qu'elle a pour objet de nous amener au

contact avec le réel et de nous rendre sensible l'insuffisance de l'intellect pur, il appartient à cette philosophie de prendre conscience de la nature de l'organe qu'elle met ainsi en œuvre, de réaliser une critique, satisfaisante pour nous, des deux puissances qu'elle confronte. — Et ce n'est point là un problème théorique et lointain. Les adversaires sont aux prises; nous ne saurions, nous à qui se font entendre les exigences intellectuelles de la science positive, nous qui sentons en notre cœur — et comme dans nos membres — les exigences intuitives de la vie, nous tenir prudemment hors de la bataille. Bien plus : la bataille est *en nous*, entre les deux puissances qui s'y heurtent; si nous ne voulons être déchirés par leur conflit, nous devons réaliser nous-mêmes l'arbitrage. Nous devons soumettre à l'analyse les deux termes de l'antinomie, et pousser l'analyse aussi loin que possible. Loin de nous la pensée de nous dérober à cette enquête et de faire de ce livre une apologétique naïve de l'intuition et comme un « hymne intuitif » ! C'est à une enquête véritable que nous procéderons, à une discussion expérimentale, dans laquelle nous devrons accueillir en leur réalité concrète les deux attitudes contrastantes et les éprouver dans leur œuvre.

Mais la sincérité même de cette recherche critique, la résolution ferme de ne traiter en ennemies ni l'une ni l'autre de ces deux puissances rivales, ne nous permettent-elles pas, en cet examen sévère d'une antinomie grave, une atténuation anticipée de cette antinomie? Il s'agit

pour nous, en effet, *et de comprendre l'intuition et de vivre l'intelligence.* Et si une « compréhension vécue » de la sorte est vraiment, de notre part, un acte de réalisation immédiate, si elle détermine en nous une vie plus profonde et plus *une*, n'y aurait-il pas, dans la sincérité même de notre méthode concrète, une prévention favorable à la philosophie de l'intuition?

## III

Nous ne saurions mieux prouver, il me semble, la sincérité de notre examen que par une acceptation franche du reproche capital dressé contre l'intuition par ses adversaires. Nous reconnaîtrons, dès lors, sans réserves, que l'intuitive connaissance est multiple et non pas une, que l'on aurait tort de confondre la notion intuitive et pascalienne des trois dimensions de l'espace avec l'intuition amoureuse et libératrice de Brünhild sur le cadavre de Siegfried, et qu'il n'y a aucune analogie apparente entre l'intuition farouche de Mara, dans le mystère de Claudel[1], et l'intuition intellectuelle qui féconde l'analyse dans l'esprit, tout spéculatif, de Henri Poincaré. Est-ce à dire que, livrés à cette évidence de la diversité des formes intuitives, nous allions borner cette enquête à une revue scrupuleuse de ces formes diverses, et constituer ainsi un catalogue complet de nos expériences immédiates? Nous méconnaîtrions par là le principe même de cette

1. *L'Annonce faite à Marie.*

recherche, s'il est vrai qu'un élan commun inspire les défenseurs de la réalisation directe, et que tous éprouvent le même sentiment obscur d'une vie plus intense et plus profonde, d'une richesse créatrice. Et, sans doute, il ne s'agit pas pour nous de décrire sans ordre quelques-unes de ces formes d'allure si distincte, nous fiant précisément pour en faire ressortir la valeur, à cette profondeur, à cette richesse, à cet élan spirituel. Notre tâche consiste plutôt, si nous voulons vivre l'intuition afin de la comprendre, à saisir, dans les formes elles-mêmes que notre analyse dégagera, cet élan inspirateur, à déterminer l'ordre des expériences intuitives, non du dehors (comme si nous disposions sur l'échiquier les pièces diversement coloriées d'un jeu de dames), mais du dedans (comme si, au moment critique d'une partie d'échecs, nous apercevions d'un coup d'œil, en sa nécessité dynamique et en sa diversité d'éléments et de phases, la partie toute entière). Ainsi, fidèles à l'analyse et soumis aux lois de la recherche intellectuelle, serons-nous fidèles aussi, à travers cette démarche de l'intelligence, à l'essentielle et spirituelle exigence des immédiations intuitives. Et, s'il advient que réussisse notre effort, non pour identifier en leur forme, mais pour saisir en leur âme, les intuitions multiples, nous aurons énervé par là, ce reproche, accepté par nous sans réserves, et qui se fondait précisément sur le caractère irréductible des intuitions singulières.

C'est bien *en leur âme* qu'il convient de les saisir. L'intuition n'est pas une chose que l'on puisse déterrer en

un coin de la conscience et exposer aux yeux, immobile et morte, sous une vitrine de collectionneur. Elle est, bien au contraire, une attitude multiforme, une orientation vivante, une vie spirituelle. Et que l'on affirme son unité ou sa diversité essentielles, on a également raison de le faire, car elle se réalise en l'unité dynamique d'actes infiniment divers mais semblablement produits et vécus. Et cette richesse de réalisations, indivise en son principe, distincte par ses résultats, une encore par l'équivalence de cette vitalité qu'elle détermine en des êtres qui s'ignorent ou peut-être se méconnaissent, nous permet de réconcilier en elle et la guerrière Brünhild et le géomètre Pascal et l'envieuse Mara et l'analyste Poincaré. Pourquoi s'étonner, dès lors, que cette attitude protéiforme, infiniment féconde mais déguisée de mille sortes, soit discutée en sa valeur et même niée parfois en son existence? Sur des plans différents, avec des objectifs différents, en des êtres de qualité différente, ne doit-elle pas offrir une certitude d'apparence bien variable, ne donne-t-elle pas prise de façon bien variable à la contagion qui en vérifierait l'existence par la communauté de l'épreuve? Nul doute que l'âme de Pascal ne soit inaccessible à l'âme de l'inconsciente Bérénice. Et je doute que l'âme primitive et presque animale de la petite Bérénice fût accessible à l'âme religieuse du « déifié » Pascal. Pourtant c'est le même élan vital qui les inspire l'un et l'autre, la même inquiétude frémissante d'une vie qui les dépasse et qu'ils touchent et réalisent en l'ardeur, cons-

ciente ou non, de leur recherche. Bérénice, elle non plus, « ne chercherait pas, si elle n'avait déjà trouvé » ; et l'on sait, par M. Barrès ou bien par Philippe, qu'elle a fini, comme Pascal, par se trouver elle-même.

Mais cette diversité de plans et cette incompréhension mutuelle des êtres semblablement et profondément inspirés, tout cela nous invite à ne point limiter notre enquête à ces analyses abstraites et impersonnelles où se complaisent parfois les psychologues. Si l'intuition est une attitude, elle est bien, en chaque occurrence, attitude concrète et singulière; et c'est la fonction d'une recherche vraiment expérimentale que d'en poursuivre l'allure, et comme la courbe génératrice, dans l'expérience singulière des vrais intuitifs, petits ou grands. Et, si nous voulons retrouver le principe vivant de cette attitude en toute la diversité de ses formes réelles, nous devrons distinguer sans doute entre l'âme masculine et l'âme féminine, qui ne sauraient offrir l'une et l'autre la même allure et répondre, avec la même pureté d'essence, à la même formule. Pour identique que soit l'inspiration et directe la sympathie, qui donc confondrait l'intuition fénelonienne et les expériences de Mme Guyon, l'intuition humble et triomphale de saint François et l'humilité énergique, mais docile et comme filiale, que l'on découvre et que l'on aime dans la ferveur intuitive et mystiquement amoureuse de cette tendre et admirable Claire d'Assise?

Mais, pour se réaliser vraiment *expérimentale*, notre enquête ne devra pas s'attacher à ces intuitifs, comme

s'il étaient pour nous des *objets* de curiosité et d'étude spéculative. Les promesses et les désirs, dont nous parlions au début, n'ont rien d'impersonnel; et nous ne saurions atteindre, en sa réalité foncière, la vie d'intuition, si nous demeurions indifférents, pour notre compte, à la réalité *intérieure* de cette vie. Et ne croyons pas qu'il suffise d'une sorte de réalisation, toute intellectuelle, d'états étrangers; notre intelligence aura beau s'intéresser du dehors à ces états, elle n'en saisira pas le principe vivant, donc la vraie réalité. Ne croyons pas non plus qu'il nous suffise, par une suggestion plus efficace, d'éveiller en nous des états analogues, et de nous constituer par là en harmonie avec les intuitions vécues par d'autres. Sans doute, nous réalisant et nous vivifiant nous-mêmes par cette méthode, nous saisirions plus directement ainsi ce qui fait la *vie* de l'intuition. Mais n'aurions-nous pas encore l'impression d'une sorte de *jeu* spéculatif, et comprendrions-nous vraiment, par cette imitation, *intellectuelle* encore, ce qui est le propre de l'intuition pure, son caractère d'*immédiate* et sincère connaissance? L'unique moyen, pour chacun de nous, de saisir réellement ce caractère, c'est, me semble-t-il, de nous réaliser *en souplesse*, de nous insérer, sans réserves, en chacune des attitudes intuitives, de nous identifier en nature, et comme en substance, avec chacun des êtres qui vivent ces attitudes, de « vivre en eux » et non de les *faire* vivre en nous, — bref, non d'universaliser leur expérience mais de *singulariser* la nôtre sous mille formes, avec le même

abandon et la même spontanéité. Par cette méthode vivante et sincère, plus immédiate que la suggestion, plus compréhensive que l'imitation, notre enquête de psychologue et de philosophe acquèrera, si nous en avons la force, la qualité même des expressions intuitives et artistiques, ou bien mystiques et agissantes, qui ont fourni le motif premier de notre recherche. Ainsi seulement pourrons-nous sentir, en accentuant notre souplesse et multipliant nos réalisations, l'unité foncière et dynamique de ces formes intuitives diverses. Nous la saisirons dans le sentiment immédiat, et à nous intérieur, de l'*unité d'impression* qui accueille, en nous, ces expériences multiples et souples. Dans l'unité immédiate de notre propre qualité d'âme, nous découvrirons le principe commun, d'où procèdent, en des âmes diverses, des réalités différentes, — puisque cette qualité d'âme qui est nôtre les accueillera précisément, en vertu de nos transformations propres et indéfinies, chacune à son plan particulier et dans sa nature singulière.

## IV

Quelles sont ces formes de l'intuition? Et comment les reconnaître pour telles, si leur diversité radicale semble autoriser précisément l'adversaire à en nier l'existence? — Une marque commune et double nous autorise, en fait, à discerner partout l'intuition sous ses formes multiples. Toute connaissance est intuitive qui, non seu-

lement se témoigne comme immédiate, mais coïncide vraiment avec son objet, de manière à nous laisser *en* cet objet ou à nous introduire *en* lui. Et, parce que cette formule est encore peu exacte (et trop purement intellectuelle) en ce qu'elle suppose entre l'objet pénétré et nous une distinction de nature et d'être que nous n'éprouvons pas comme telle, nous ajouterons : Toute connaissance est intuitive, qui se témoigne comme réellement irréductible et intérieure à son objet, non comme *donnée* subie mais comme *initiative* vraiment efficace, comme acte premier.

Si telle est leur marque commune, on se méprendrait à chercher ces formes diverses sur une même ligne, les disposant de la sorte en une même série directe, passant de façon progressive d'un bout à l'autre de la série. Sériées de la sorte, comment seraient-elles *diverses*? Elles ne procèdent pas ainsi les unes des autres. Leur lien n'est pas dans leur continuité prétendue ; il consiste en une affinité intérieure, car toutes, bien que la formule de leur situation relative puisse être infiniment complexe, procèdent d'une même inspiration première, se rattachent à un même centre. D'où les *analogies* qui s'offrent de l'une à l'autre, et qui, tout en les maintenant diverses, attestent leur unité réelle. Chacune de ces formes exprime, de son plan de perspective, notre expérience toute entière, puisque chacune d'elles, intimement saisie par nous, réellement *vécue* par nous, traduit dès lors notre activité intégrale, constitue de notre part une atti-

tude totale et sincère. Et, parce qu'elle nous exprime ainsi tout entiers, chacune de ces formes « représente », dès lors, du point de vue qui lui est propre, chacune des autres, également expressives de notre activité totale, de notre essence personnelle. Mais les plans où elles se trouvent situées ainsi sont plus ou moins proches de la surface extérieure, plus ou moins élalés, par suite, ou concentrés, plus ou moins favorables à l'intuition complète et pure, plus ou moins débiteurs des secours de l'intelligence. Et, bien que chacune d'elles exprime, à sa manière, *toute* notre expérience, moins elle sera voisine du centre inspirateur, plus elle semblera de nature fragmentaire. Et, puisque l'intelligence est ouvrière de clarté facile, plus chaque forme de l'intuition sera débitrice de l'intelligence et voisine de la surface extérieure, plus elle offrira à l'esprit d'évidence apparente.

L'évidence la plus apparente est celle de l'*intuition sensible*, qui, nous unissant aux objets du dehors, exigeant pour se parfaire et nous servir une expérience réfléchie, s'appliquant à telle chose définie et à tel usage déterminé, est, sans doute, parmi toutes les formes intuitives la plus étalée et la plus superficielle, mais aussi la plus spécialisée et la plus fragmentaire. D'autant plus fragmentaire et spécialisée, qu'elle se produit par des sens différents et discontinus. Mais, précisément, si l'on creuse ces intuitions sensibles diverses, on découvre entre les sens différents une analogie primordiale et une correspondance merveilleuse, qui nous révèle, en une même

activité foncière et une même qualité d'expérience, l'*unité* profonde de l'intuition sensible. Et l'on dégage en elle, si on la purifie du besoin pour l'envisager en sa propre et foncière nature, un désintéressement « virginal » (selon l'expression de Bergson), une profondeur d'attouchement, qui fait d'elle une connaissance immédiate du réel saisi en lui-même, une *intuition intellectuelle* de la réalité. Mais, pour sérieuse que soit cette connaissance interne, parce qu'elle est contemplation dès lors et non profit, n'implique-t-elle pas, désintéressée, un jeu, non certes capricieux mais vraiment réaliste, avec les impressions qu'elle synthétise en son objet, ce qui la transforme par là en *intuition esthétique*? Et, parce qu'un tel jeu n'a rien d'arbitraire, et que le réel sensible est l'objet d'un sentiment qui nous le fait prendre au sérieux infiniment, et même (émus que nous sommes par cette vision profonde des choses) infiniment au tragique, nous atteignons donc cette réalité par une *intuition affective*, douloureuse et joyeuse tout ensemble. En cet attachement total au réel éprouvé notre œuvre personnelle se déclare, et comme notre fonction inéluctable; et, dévoués sans réserve à ce don de tout nous-même, nous réalisons, en cette attitude, une *intuition morale*. Quel sens aurait ce dévouement aux choses, s'il n'exprimait une divination immédiate du sens profond des « données » sensibles et de leur origine mystérieuse, constituant par là une *intuition mystique* du réel? Creuser ainsi le sens des choses, c'est manifester un sens de notre communion

intime avec les êtres; mais c'est également, en ce fond mystérieux, éprouver la participation à notre œuvre, à notre sentiment, à notre connaissance immédiate, de tous les centres individuels capables d'une réalisation analogue; l'*intuition* vécue est donc implicitement, à ce double titre, universelle *sympathie*. C'est donc enfin une tendance infinie à l'extension universelle de l'intuition éprouvée que nous vivons de la sorte, mais à une extension par laquelle chaque être ou chaque chose, auxquels l'intuition s'attache, garderait sa qualité singulière et demeurerait centre de perspective; et cette vision de « l'univers dans un fragment », qu'est-ce autre chose qu'une *intuition mondiale*? — Mais qu'à travers ces implications ou ces transformations on ne méconnaisse point la qualité de l'expérience totale et *originale* qui intègre ces diverses formes. Ces attitudes multiples et secrètes, que nous dégageons à mesure de l'intuition sensible, expriment toutes un acte personnel. Cet acte qui est nôtre, et dont nous avons le sentiment immédiat, constitue sans doute, en leur vérité diverse, ces attitudes multiples; mais il les constitue toutes *dans l'ordre du sensible*. Et, quelle que soit la qualité propre de chacune de ces formes d'intuition, toutes, enveloppées ainsi dans une même évaluation totale, en dépit du symbolisme divers qu'elles incarnent, offrent donc par là une *valeur* purement sensible et pleinement concrète.

Nous pourrions *transposer* ces analyses, partir successivement de chacune des attitudes que nous avons ainsi

dégagées; nous retrouverions en chacune d'elles, à mesure, chacune des autres; et, à chaque nouvelle tentative, la *valeur* de ces expériences serait différente, puisqu'elle répondrait chaque fois à la *qualité* singulière de l'intuition même d'où nous serions partis. Or, si ces transpositions, toutes vraies à égal titre, sont aussi nombreuses que les attitudes intuitives diverses, c'est que, différant par leur qualité, et comme par le *ton* qu'elles représentent, d'une expérience individuelle à l'autre, elles répondent toutes à des dispositions d'âme différentes, je dirai même à des *genres* d'âmes. Et s'il est ainsi des modes d'intuition, universellement compréhensifs parce qu'ils impliquent toutes les formes, mais singulièrement caractérisés (comme proprement sensible, ou intellectuel, ou esthétique, ou affectif, ou moral, ou mystique, ou sympathique, ou mondial), — l'unité, en chacun de ces modes, est bien *interne*, et spécifiée à chaque fois par la *qualité* propre de chacune des âmes qui les réalisent.

Toutes ces évaluations, toutes ces formes intuitives ainsi organisées, sont *humaines*. Elles semblent, dès lors, *humaniser* toute la nature; et, si elles la réalisent dans notre expérience immédiate, n'est-ce point, à chaque fois et selon chaque genre, par une *interprétation* effective, où l'intelligence de chacun jouerait un rôle nécessaire et capital? L'importance foncière de l'intuition, et même son existence, sont mises en péril par là, puisque l'intellectualisme peut dénoncer ici, cachée sous l'intuition

immédiate apparente, une démarche réelle de l'intelligence constructive. — La réalité de ces formes intuitives serait assurée contre de telles attaques, si nous pouvions les retrouver *toutes*, simplifiées, condensées, purifiées, parfaites en leur qualité d'immédiat, dans une intuition extra-humaine, dégagée de toute œuvre intellectuelle, universelle enfin dans le domaine de la Vie. Où trouver cette intuition, si ce n'est, ainsi que l'a montré Bergson, dans l'*instinct*? L'instinct ne nous offre-t-il pas, dans une *œuvre* immédiate, dans le *concret* pur, une *connaissance* précise d'êtres et de choses *différents*, un *attachement* singulier à cette œuvre, dans la constitution de celle-ci une sorte de *jeu désintéressé*, une divination inconsciente mais effective du *sens profond* des choses et de la vie, et, dans la particularisation complète de l'effort spécialisé, une finalité immanente qui fait de l'objet propre de cet effort un fragment viable et nécessaire du *tout?* C'est dire que nous retrouvons dans l'instinct, grâce à cette analyse, les diverses attitudes par nous déterminées dans l'œuvre humaine. Et il semble que ces formes diverses de l'intuition constituent, dans l'instinct, un *ensemble* si parfait, que nulle d'entre elles, en aucun cas, ne prédomine et n'enveloppe réellement les autres, ce qui rend possible, en chaque cas, *toutes* les transpositions, lesquelles se modelaient, dans l'œuvre humaine, sur la qualité et le genre de chaque individu. Et pourtant cet ensemble constitue une évaluation des choses vraiment *originale* et unique, une « idée de la nature » (selon la belle expres-

sion de Lachelier[1]), et qui doit, consciemment ou non, être éprouvée comme telle par l'être qui la réalise. C'est ici surtout que le *singulier* et le *fragmentaire*, caractéristique de l'intuition, coïncide avec l'universel, où tend l'effort de l'intuition. Et, si l'instinct nous jette *hors* de notre expérience humaine, il nous introduit par là dans le domaine intégral de la Vie, nous identifiant avec la vie de l'animal et celle de la plante. Et s'il peut nous y introduire, c'est qu'il est vraiment *intérieur* à notre expérience humaine, n'étant que la sublimation dans l'immédiat pur de nos intuitions courantes, et comme le symbole, objectivé dans la nature, de l'*unité* de nos attitudes diverses et de la *tendance* qui est en elles. Par là, il réalise en nous la Vie universelle.

L'instinct symbolise, en les contractant et en les appauvrissant, les formes de l'intuition humaine. *Connaître* ces formes, ce serait donc les saisir, dans une expérience concrète et constante, vraiment humaine, vraiment constituée et non réduite à l'état de tendance qui se cherche. Ce serait les saisir en leur pureté, en leur indissolubilité, en l'unité de leur inspiration, en la mobilité de leurs transpositions, en leur nature fragmentaire et singulière, en leur universalité sans conteste, en leur intellectualité subtile. L'*homme* réalise malaisément à l'état pur ces diverses exigences, ou plutôt il les harmonise difficilement; il donne prise par là, plus « intellectuel », aux objections de l'intellectualisme. Il convient

1. *Du fondement de l'induction*, VII (en particulier p. 93 et 97-98.) (Alcan.)

donc de chercher les formes pures de l'intuition, l'intuition elle-même en son originalité vivante, dans cet analogue supérieur et conscient de l'instinct, l'*intuition féminine*, — laquelle fera l'objet de notre prochaine analyse.

## CHAPITRE II

### L'INTUITION FÉMININE

#### I

Au terme du Second Faust, sauvée de la fosse et de l'enfer brûlant par la troupe des anges, l'âme du héros, entachée encore des souillures terrestres, est portée par eux vers les hautes régions célestes de l'Amour qui purifie. Seule, la flamme pénétrante de cet Amour pourra dissocier les éléments hostiles, et dégager de l'enveloppe grossière l'esprit éternel. Les anges, messagers et libérateurs, ont beau évoquer le souvenir de leur victoire sur les démons, de cette pluie de fleurs et de tendresse amoureuse qu'ils répandirent sur leurs ennemis et qui troubla jusqu'à l'âme orgueilleuse et négatrice de l'ironique Méphistophélès, — leur puissance spirituelle ne peut délivrer l'esprit. Mais voici que, flottant parmi les régions de l'éther embrasé, apparaissent les pénitentes au cœur de flamme; c'est d'elles que les messagers triom-

phants ont reçu les fleurs amoureuses; c'est à leur prière et à leur puissance d'achever l'œuvre du salut. Car, les dominant et accueillant leur repentir expiatoire, l'étoile de l'amour, la Vierge sans pareille, l'égale des dieux, occupe le foyer central et rayonnant. Toutes alors, et la pécheresse du festin de Simon, et la femme de Samarie, et Marie l'Égyptienne, adressent leur prière, au nom de l'amour qui les racheta d'elles-mêmes, à la Source virginale de cet amour salutaire. Et, plus doucement qu'elles trois, plus tendrement aussi, l'une des pénitentes célestes, celle que l'on nomma jadis Marguerite, annonce simplement à la Toute Pure le retour du Bien-Aimé. A cet appel, la Vierge Toute-Puissante, sans même formuler une parole purificatrice, simple témoin de l'amour plus fort que la mort, proclame l'attirance victorieuse, qui délivre enfin l'âme pacifiée du héros toujours inquiet. Et, dans ce paradis spiritualisé par la « grâce » et la tendresse, en ce lieu d'intuition où les âmes connaissent les âmes, en cette région pure de féminité parfaite, le *chœur mystique* va clore par l'hymne d'intuition suprême la Tragédie de l'Inquiétude vitale :

« Tout ce qui passe n'est que figure; l'insuffisant devient ici réalité; l'indescriptible ici est accompli; l'essence éternelle du féminin nous attire vers les hauteurs[1] ».

1. Alles Vergängliche
Ist nur ein Gleichniss;
Das Unzulängliche,
Hier wird's Ereigniss;
Das Unbeschreibliche,
Hier ist es gethan;
Das Ewig-Weibliche
Zieht uns hinan.

(Faust, II, *sub fine*).

N'est-ce pas, en ces paroles, qui, au terme de l'effort douloureux, affirment la réalisation de l'immédiat, la détermination spirituelle de cet instinct de pure et vivante connaissance, — l'*intuition féminine?*

Et qu'il existe sur la terre des lieux d'intuition, où flotte cette féminité spirituelle, n'est-ce point ce que rappelait naguère, en un magnifique langage, l'auteur de la *Colline Inspirée?* Ah! suivrons-nous sa trace vers la forêt de Brocéliande ou vers le Bois Chenu, séjours intuitifs de Viviane la Celte et de Jeanne la Lorraine? Mais qui de nous, si jamais il accomplit l'un des pèlerinages de la sensibilité, ne s'est ému, comme Barrès, au contact de ces inspirées mystérieuses? A Vérone, bien mieux qu'à notre imagination agrandie l'immense amphithéâtre, parle à notre cœur la maison des Capulet où la chanson de l'alouette annonçait le matin haïssable, et la petite allée, derrière la porte de bois, qui mène pieusement à la tombe de Juliette. Le vieux mausolée de Ravenne, comme endormi en un dialogue intérieur, révèle, éparse naïvement sur les riches mosaïques, l'âme rêveuse de Galla Placidia. Et, que nous sortions d'Assise par la Porte Neuve, nous prendrons à droite le chemin rapide qui descend à travers les oliviers; pieds nus, confiante en l'étranger qu'elle devine, muette d'un silence qui s'accorde au nôtre, la petite paysanne chemine obstinément dans nos pas, et nous guide, inconsciente mais vivant notre espoir, vers le trésor humble et secret de Saint-Damien. Combien honteuses d'elles-mêmes nos âmes raisonneuses

et sèches, en cet intime sanctuaire aux stalles inélégantes et comme imprégnées encore de l'âme végétale, où Claire, l'Abbesse fervente, et ses moniales aux noms suaves, oubliaient ce qui n'est point innocence de la nature et consolation de l'humaine souffrance, dans une intuition amoureuse de la chère pauvreté et de la joie spirituelle! Et qui donc, s'il a quitté vers l'aube Marseille, la ville de la raison pratique et du besoin calculateur, pour s'élever, par le tranquille vallon de Saint-Pons et le col de Bretagne, vers le calme plateau où vient mourir si nettement la forêt profonde, n'a senti croître en son âme le détachement salutaire, l'illumination sentimentale, et, dans la conscience de la solitude, l'impression joyeuse d'une Vie immédiate, plus tendre et comme « féminisée »? Pénétrés et animés par le rêve et la prière des grandes intuitives, il existe sur la terre des lieux d'intuition et de sensibilité féminine; et puisqu'en ces retraites du mystère nous appelle au recueillement et à la joie « l'essence éternelle » qui, doucement et tendrement, libère nos âmes de l'Inquiétude tragique, c'est en ces lieux féminins de l'élection que « souffle l'Esprit ».

Immédiate et totale, nullement obscure, mais prenante et infuse et comme *instinctive*, est l'impression qui nous captive alors et nous libère. Et si nous faisons le geste qui répond à notre âme renouvelée, ce geste qui nous vitalise nous attache au lieu même et à l'influence singulière qui nous renouvelle et nous rajeunit. N'est-ce point que l'action même de la femme et la pensée vivante qui

l'inspire, étrangères peut-être en leur source profonde à la réflexion abstraite et généralisatrice, engagées encore dans la Vie universelle, attachées étroitement à l'*œuvre* qu'elles réalisent, sont infiniment proches de ce révélateur immédiat de la vie concrète, l'*instinct*? Et, sans doute, bien différentes de ce dévouement ferme et passionné à une œuvre définie nous apparaîtront souvent, capricieuses et flottantes en leur grâce imprécise, les pensées visibles et les paroles extérieures de la femme. Mais, en ce caprice même et dans cette imprécision flottante, transparaît, il me semble, une pensée tenace et souple, sûre d'elle-même et de l'œuvre qu'elle poursuit toujours sous des formes diverses et que l'on croirait inconciliables. Qu'une telle action nous déconcerte, nous, les hommes, inaptes à cette diversité troublante, tendus, en notre effort de réflexion prudente, vers un but que nous retenons gauchement et de loin comme s'il avait hâte de nous décevoir, rien de plus naturel. Mais nos jugements, pesants comme nos pas et nos gestes, sur la légèreté frivole de l'âme féminine, témoignent peut-être combien échappe à nos calculs grossiers, qui la voudraient semblable, la richesse profuse mais vraiment *une* et singulière de cette âme et de cette action. Et n'est-ce point, en fait, sous l'imprécision apparente et exprimée, la précision « à pic » des résultats et des gestes qui bien souvent nous étonne dans cette œuvre irréfléchie? Voyez comme la sûre démarche triomphe sans peine de l'entrave, et comme le balancement indécis d'une silhouette se résout en plis

harmonieux et en lignes élégantes, nous donnant ainsi l'impression, bizarre pour l'intelligence, d'une complication illusoire et d'une sécurité fluide! Si donc, approfondissant cette légèreté, nous devenions capables, non de juger les femmes comme des hommes, mais de nous adapter à cette aisance qui les oppose à nous, — que trouverions-nous peut-être en cette pensée toujours opérante, si ce n'est la sérénité tranquille de la destination naturelle, la vocation impérieuse de la plante qui ne choisit pas sa croissance et sa floraison, l'invention immanente à l'abeille qui ne délibère point sur la forme de sa cellule et la qualité de son miel, bref l'œuvre primordiale, et comme divine en son élan spontané, de l'instinct créateur?

N'allons point, sous le prétexte nouveau de cette découverte, railler à nouveau, et lourdement encore, celle de qui les gestes immédiats traduisent de la sorte les volontés mêmes de la Vie. Oui, la pensée de la femme est bien une « idée de la nature », mais une idée consciente, un instinct supérieur, une spiritualité féconde qui se détermine, richement et indéfiniment, en *souplesse* informulable. Je ne saurais accueillir sans tristesse le plaisant blasphème du grand misogyne, ce Schopenhauer, dépourvu de toute inquiétude surhumaine, et qui, brutal et antichevaleresque à dessein, condamnait, en celle qu'il appelait « la Dame », « l'être aux cheveux longs et aux idées courtes ». Toutes les « idées de la nature » sont courtes et courtes aussi les idées de l'*homme*. Et, si la

pensée masculine déplace parfois l'horizon qui la borne, n'est-ce point souvent qu'elle perd contact avec l'œuvre présente qui la fixerait et l'assurerait, et que, désormais abstraite et spéculative, elle contemple, à cet horizon nouveau, les chimères décevantes de l'idée pure? Ce n'est pas ainsi que la nature réalise son œuvre; elle se fixe et s'assure dans le présent; et, si les idées qu'elle pratique s'élargissent enfin, c'est que, précisément, dans l'immédiat et l'*actuel*, l'œuvre est, non solide, mais viable, orientée selon la marche même de l'élan vital, réalisée comme elle doit l'être, située où elle doit être, se prolongeant comme elle doit le faire, répondant enfin, en son appropriation singulière et d'universelle portée, à une « intention » de la nature. Si les idées féminines paraissent courtes à l'homme de vision large, c'est qu'il ne sait pas leur place exacte et qu'il ignore leur mode réel, et que leur précision éparse lui semble une dispersion vague. Mais il reproche à la femme, comme une puérilité stérile et servile, de modeler sur sa pensée à lui les pensées qu'elle adopte et de caractériser par là comme imitation inepte de son être à lui sa manière d'être à elle. Combien « court » ce reproche, qui enveloppe, à l'insu de l'homme, l'éloge le plus réel qui se puisse formuler de l'attitude féminine! Oui, la femme est radicalement imitatrice, non de l'homme seulement, non de la femme, mais de toutes choses, mais de toutes tendances, mais de toutes possibilités, de l'élan même qui oriente les êtres, imitatrice vraiment de la nature et de la Vie! Et c'est

notre pauvreté à nous que d'être impuissants à l'imitation universelle qu'elle réalise. Car ce qui lui donne cette puissance de se modeler ainsi, opportunément, sur tout ce qui devient et se fait, ce n'est point la stérile servilité d'un tempérament dépourvu de ressources propres ; c'est, bien plutôt, l'intime et immédiate parenté qui, la reliant *actuellement* à tous les modes de l'être, lui permet de les saisir en leur richesse pleine et intérieure, de les connaître en eux-mêmes et dans leur geste propre, de décrire elle-même — et par elle-même — leur courbe génératrice, de les *créer* en soi parce qu'elle « vit en eux », de *trouver*, en sa plénitude personnelle et ineffable, leur formule diverse et leur essence multiple.

Et c'est pourquoi aussi, infiniment souple et sinueuse et malléable d'esprit et de corps, éprise *en fait* de tout le réel, adaptée *en fait* à toutes les situations, jamais désorientée ni déclassée, « attentive » pratiquement « à la vie » concrète, la femme — au rebours de l'homme et malgré les prétentions contraires de cet être « spéculatif » — réalise le *bon sens*, cette forme concrète et souple de la raison. C'est à elle qu'appartient, sans conteste, le flair des *occasions* et des justes sympathies. C'est elle qui discernera, d'un coup d'œil habile, les mille choses *uniques* que recèle l'apparence trompeuse d'un ensemble homogène. C'est elle qui, secrètement avertie des maladresses redoutables, révèlera, en ce geste précieux de l'âme qu'on appelle le *tact*, sa spiritualité exquise et le bon sens supérieur qui l'inspire. Et nous, ses détracteurs qui nous

croyons parfois ses « maîtres » et ses « modèles », n'est-ce point auprès d'elle, cette intuitive *frivole*, que nous chercherons le conseil et le secours dont notre intelligence aux vues larges éprouvera quelque jour le besoin? N'est-ce point elle qui, devinant le point faible et disant le mot juste, voyant notre disposition latente et nos ressources ignorées, non raisonneuse et discoureuse, mais sensée vraiment et affirmative, nous frappera de stupeur par la puissance intuitive de sa vision? Ah! s'il est des lieux d'intuition, où flotte une féminité spirituelle, n'allons pas les chercher au loin dans la celtique forêt de Brocéliande ou parmi les oliviers d'Assise l'ombrienne. Partout où nous sommes, si notre âme est capable d'aimer et de s'ouvrir, nous pouvons accomplir l'un des pèlerinages de la sensibilité!

## II

En la souplesse de l'âme féminine, en cette perception active et concrète inhérente à son objet et à son œuvre, nous devons, si notre analyse antérieure est fondée, retrouver, très pures et intégrées en fait, les *formes*, distinctes mais analogues et mobilement transposables, de l'intuition.

Vraiment *concrète*, d'abord, et *sensible*, telle nous apparaît l'intuition de la femme. Ce n'est point que les divinations rapides qu'elle réalise se déterminent toujours dans le champ de la vision ou du toucher. Mais, pour

intérieure et spirituelle que se déclare son efficace et immédiate connaissance, elle connaît et réalise toujours dans l'*impression* qu'elle éprouve, inhabile, (si c'est bien là une défaillance), à concevoir froidement, et comme si elle demeurait étrangère à ses nerfs et à son corps. Mais, parce qu'il s'agit d'une impression subtile et sinueuse, et que nul sens ne peut égaler en ses données incomplètes, il s'établit entre les sens féminins une intime et mystérieuse correspondance; la femme, semble-t-il, voit ce qu'elle entend et entend ce qu'elle touche; son regard dépasse les limites de la vision naturelle, et le regard qui se pose sur elle est senti par elle *sans qu'elle puisse le voir*. Or ce n'est point là une correspondance apprise, ou une habitude contractée; l'homme qui s'efforcerait de fondre et d'échanger de la sorte les sens qu'il utilise, ne saurait parvenir à cette unité « virginale » de l'*impression*. Et n'est-ce pas à cette virginité de l'impression première que nous attribuerons le développement, étrange et exquis, chez la femme, du sens inutile et enveloppant et sinueux et comme « capable » de tous les autres, le sens magique des odeurs subtiles et des parfums grisants?

Sensualité spirituelle, et comme latente, des sensations mêlées et fondues, le frisson pénétrant, qui anime l'impression vivante et qu'elle ne saurait exhaler et renier sans mourir, témoigne tout ensemble et de la profondeur vitale de la sensibilité féminine et du détachement de soi qu'elle incarne. Parfums troublants, musiques émouvantes, regards attachés sans fin sur le soleil

qui se meurt et les couleurs qui s'éteignent, projection de l'être qui s'abîme, non dans un rêve spéculatif, mais dans une vision concrète, abandon total à l'impression qui s'extériorise et vit pour elle-même sans que défaille le sentiment de vie frémissante où plonge sa vitalité, — n'êtes-vous point les créations multiples d'un art *immédiat*, de cette puissance productive par laquelle la femme, inconsciemment, fait naître des mondes, sans abolir ni déformer le monde de sa vie réelle et de son irréductible sensation? Et c'est bien cette même puissance, fidèle et transfigurante, qui se révèle dans l'instinctive élégance des gestes féminins, dans la coquetterie naïve de la fillette, dans le sérieux qu'apporte la femme la plus simple à sa toilette et à sa coiffure, dans le discernement pratique des nuances harmonieuses et des couleurs criardes, dans l'arrangement des choses familières et l'ordonnance quotidienne de la maison.

Musicale et plastique, sérieuse et enracinée, l'intuition féminine ne bannit pas les choses, comme des indifférents, au seuil de la connaissance impersonnelle. Enjouée ou triste, la femme rejette l'insipide saveur de l'information *objective*. Que l'on raille son ardeur pour les « grands problèmes » ou son attachement passionné aux questions les plus minimes, ou se méprend, dans l'un et l'autre verdict, sur la qualité de son attitude. Par son immédiate compréhension, les choses les plus étranges et les plus lointaines lui deviennent aussitôt familières, et les problèmes les plus ardus s'imposent (parce qu'ils renferment

de la vie) à son inquiétude vitale, et les questions les moins graves (parce qu'elle en saisit la gravité *intérieure*) *sont pour elle* des questions passionnantes. Le *tragique* de l'existence est l'incessante création de son *affectivité* sans mesure; et, si elle dramatise, à notre sens, les situations ordinaires et calmes, n'est-ce point nous peut-être qui méconnaissons le réel sérieux la vie *vécue* et n'apercevons pas le sens intérieur de la réalité *sentie*? Et c'est pourquoi le *calme* féminin a une autre valeur que celui de l'homme; il est sérieux lui-même et, bien qu'étranger à la passion et aux violences, vraiment *tragique.* Quelle est la femme qui se moquerait de toutes choses et se désintéresserait de la vie? Ne raillons point les larmes qui traduisent cet attachement et expriment cet enracinement; les larmes que nous croyons futiles attestent l'impression profonde et vivante. Qui de nous, hommes au cœur sec, ne vivrait davantage, si, comme Jean Racine, il avait reçu, avec le sens du tragique, le *don des larmes?*

Frissonnante de réalité, abandonnée au réel, réalisant la connaissance dans l'impression sensible totale, mais non rivée à la chose qu'elle touche ou à l'acte qu'elle accomplit, la femme, en la mobilité souple de ses attitudes, allant d'une pensée à l'autre avec une passion comme éparse et nonchalante, développe, en ces démarches diverses et simultanées, la subtilité sans égale d'une *intelligence* à la fois sinueuse et directe. Et, bien que toujours concrète et incorporée, cette connaissance toute vive

ne s'enferme point dans le cercle des données sensibles. Merveilleusement aussi le monde des idées et le royaume des abstractions s'ouvrent à cette logicienne curieuse et triomphante. Combien profonde et frémissante et passionnée l'attention qu'elle n'attache point à ses objets, qu'elle ne promène point sur eux, mais qu'elle enfonce, palpitante et irradiée, en leur cœur! C'est que l'intelligence subtile n'est pas, chez cette inspirée, une lente recherche des raisons enchaînées, une accession calme aux vérités froides. Désintéressée mieux que l'homme parce que « transracinée » en ce qu'elle aime, idée ou chose, cette curieuse par l'âme n'est point une « spéculative » indifférente, appliquée docilement à son travail. A-t-elle, comme nous, le besoin et la « notion » de la vérité et de l'erreur? Elle vit et réalise ce que nous concevons et formulons. La vérité, pour cette agissante, est une victoire personnelle ; l'erreur, pour cette passionnée du triomphe, est une défaite, une déchéance de l'action, et comme une faute et un remords.

C'est que, détachée d'elle-même, si l'attachement à soi comporte l'indifférence à l'égard des réalités, cette curieuse de tout est curieuse de soi plus que de tout cela qui n'est pas elle, et finement instruite de son propre mystère. Non qu'elle « théorise » abstraitement sur cette « cruelle énigme », et développe ses « états d'âme » sur l'étal scientifique d'un professionnel. Elle répugne peut-être à cette dissection sacrilège; et c'est dans l'acte même de sa curiosité éparse qu'elle prend conscience de son

efficacité inépuisable et secrète. Mais quelle pénétration alors chez cette intuitive, scrutant son âme parce qu'elle *doit* la scruter, éprise de ce qu'elle sonde, incurvée sur l'ondulation des nuances et la sinuosité des états! Et quelle divination obstinée, chez cette exploratrice de la *vie* intérieure, si toujours, derrière les états qui s'évanouissent, les nuances qui se moirent, la figure du périssable, elle pressent, ou plutôt saisit et retient, l'élan même de la Vie, indéfectible, personnel, universel et sacré! Combien pauvre, et presque risible, l'effort gauche de notre analyse, auprès des vives intuitions de cette enthousiaste! Et quel don de soi, dès lors, total et vivant, en *chacune* des attitudes qu'elle adopte à l'égard de *chacun* des êtres! Parce qu'elle porte en soi le principe qui anime tout, elle se réalise en tout aussi bien qu'en soi, elle s'attache à tout aussi bien qu'à soi, elle se sacrifie à tout et ne sacrifie rien à soi. Quelle est la mesure du dévouement de la femme? Son dévouement est sans mesure, *parce qu'elle ne sait pas qu'elle se dévoue*; parce qu'elle répugne à le savoir; parce qu'elle est passionnément audacieuse, courageuse, héroïque; parce qu'elle est passionnément patiente et persévérante; parce que sa vertu propre et supérieure réside en sa riche et active *souplesse*, en cette sensibilité tragique, éparse, une et profonde, qui l'incarne, positive et sublime, en la matérialité vivante de son *œuvre*.

Éparse en toutes choses, mais comme plongée en soi et recueillie en son inspiration, saisie par l'élan vital et

consciente de l'élan qui l'entraîne, la femme n'est-elle point *mystique* par essence, et vraiment *inspirée?* Et qu'une inquiétude religieuse traverse et bouleverse parfois son âme, qu'elle « cherche » *Quelqu'un* ou *Quelque chose* au delà du désir, que, obstinée encore en cela, elle poursuive l'Inconnu Divin malgré la faillite de son espoir, que, sous le drap d'or de « Celle qui n'a point trouvé », elle accepte et réclame encore « la part de Madeleine », — je ne le nie point sans doute et je voudrais le montrer par la suite, mais ce n'est point là ce que maintenant je veux dire. Plus simplement, plus humainement, sans sortir de la nature, sans dépasser le plan de l'intuition sensible et concrète, docile à l'*instinct* qui l'attache et la *matérialise*, voyante, certes, mais voyante *de ce qui se voit*, artiste à la manière d'un Cézanne, la femme pratique une mysticité positive qui nous dépasse, nous les « intellectuels » détachés de la vie ; — elle réalise ce que j'appellerai, faute d'une expression meilleure, le « mysticisme de l'en deçà ». Et n'est-ce point cette attitude mystique et positive qu'exprimaient ces longs regards fixés sur les couchants qui s'éteignent, sur les évanouissements languides de la lumière qui s'abandonne? N'est-ce point elle aussi que traduira, chez certaines, la hantise de la flamme, la contemplation tenace et vague du foyer brûlant ou de la lampe claire? N'est-ce point elle qui se révèle, encore, dans la rêverie héréditaire et obstinée des âmes celtiques, comme obsédées toujours par la mémoire des forêts primitives,

comme imprégnées du sentiment profond de leur parenté secrète avec l'animal et la plante? Mais bien plus universelle cette intuition, qui hante et fleurit l'âme féminine. A Saint-Damien, entre le chœur des moniales et l'oratoire de l'Abbesse, je sais, étroite et dominant de quelques marches l'escalier rapide, une retraite d'élection et de mysticité humaine, la terrasse où Claire d'Assise cultivait ses fleurs.

Ai-je réussi à montrer combien, toute en son impression et toute en son objet, la femme, cette intuitive d'elle-même et de toutes choses, pénètre, par une sympathie vivante et involontaire, et dans chaque *fragment* de la réalité et dans le *tout* du réel? Positive, elle trouve chaque être *en lui-même*; mystique, elle découvre en chaque être le *sens mystérieux*, qui sert de formule concrète à l'élan vital, et fait de chacun l'analogue de tous et l'analogue de l'univers. Ainsi, une et multiple, l'intuition féminine concilie en elle, à l'état pur, les formes diverses que nous avions discernées en toute intuition. Équivalentes en elle, comme dans l'instinct, ces formes sont mobiles et transposables; mais leur équivalence, parce qu'elle procède de l'intérieur, les rend indissolubles. Aussi tout l'effort de l'analyse doit-il consister à faire sentir leur *unité* profonde. Il ne s'agit point d'une série d'attitudes disjointes que les femmes réaliseraient séparément, selon leur nature différente. Non : toute femme est positive, artiste, passionnée, intellectuelle et mystique. Et ce n'est pas ici ou là qu'elle *manifeste*, selon l'occurence et comme par

choix raisonné, ces différentes tendances. Elle *est* foncièrement, spontanément, inconsciemment, *tout cela*. Mais chaque femme est tout cela à son mode; chaque femme évalue le monde et l'expérience selon la qualité de son âme et le timbre spécial de son individualité singulière. Les *formes* de l'intuition se développent chez toutes; le *ton* intuitif est spécial en chacune; intuitive par nature comme les autres, chaque femme est vraiment *unique*. — Et n'est-ce point à cette *singularité* même d'une intuition, qui est à chaque fois *ce qu'elle doit être*, que nous rapporterons cette ironie déconcertante chez un être de passion et d'élan, non point telle ou telle manifestation occasionnelle d'ironie, mais cela qui est constant chez la femme et sans analogue hors d'elle, l'*ironie féminine*? C'est que, connaisseuse immédiate de ce qu'elle *est* profondément, toute entière *réalisée* en chacun de ses actes, elle éprouve, non l'effort par lequel volontairement elle se chercherait, mais l'élan spontané qui fatalement la constitue. A-t-on noté assez scrupuleusement chez elle cette conscience de l'*abandon*, ce sens *fataliste*, ce sentiment tout spécial, tout *féminin*, de la personnalité? L'ironie essentielle qui achève son attitude, et qui n'altère en rien le tragique de son impression, est-elle autre chose qu'une affirmation suprême de la singularité de *sa nature*, de son intuitive répugnance à l'intellectualité « barbare » qui la nie?

## III

N'a-t-elle pas raison dans son ironie, celle que nous jugeons si mal, parce que, impuissants à la saisir en sa nature d'intuitive, nous lui refusons les détours pénibles de notre intelligence, et nous la jugeons sur ce refus? Et ne pourrait-elle pas, d'un fin sourire de pitié dédaigneuse, accueillir notre défiance à son endroit, le rôle d'« enfant malade » que nous lui prêtons, l'assimilation enfin à notre nature « supérieure » que les plus généreux d'entre nous lui ménagent? Que cette imprudente n'aille pas céder à cette invite fallacieuse, oublier son originalité singulière, et, se posant elle-même en « intellectuelle », compter sur notre courtoisie de rivaux et notre bonne foi de concurrents et d'affamés! Nous avons écrasé et délaissé héroïquement ses pareilles dans l'incendie et le naufrage, afin de sauver notre vie précieuse. Et pourtant, aux bons chevaliers que nous étions alors, cette faible était remise en garde : nous lui avions juré protection sur notre honneur! Qu'elle accepte de s'identifier à nous : cette faible, notre *égale*, sera dès lors à la discrétion de notre brutalité jalouse; nous ne lui assurerons plus la vie, — même sur notre honneur! Elle que nous voulons *affranchir* en la dupant de la sorte, affranchir de sa nature et de son privilège, n'a-t-elle pas raison dans son ironie?

Puisse la conseiller mieux la souplesse de cette nature! Et, s'il faut que des vocables de systèmes viennent se

mêler à notre analyse, puisse la femme rejeter ironiquement le *féminisme* égalitaire que lui offrent les hommes compatissants et perfides! Ni reine, ni esclave, ni « masculinisée », puisse-t-elle se réclamer du féminisme positif — et intuitif — que son propre bon sens lui réserve, — le féminisme « féminin » ! Il est, dans une petite salle du musée de Pérouse, une Vierge ombrienne que j'ai contemplée bien des fois. Sa tête de jeune fille est inclinée vers la droite, et son regard ne s'adresse point à l'enfant que soutiennent ses genoux. Des saints l'entourent sans la voir, des pénitents à la pensée lointaine et des anges distraits. Elle regarde dans le vague, et pourtant elle nous regarde; elle ne sourit pas, et pourtant elle a l'air de nous sourire. Nous la connaissions, et nous ne l'avions point vue; elle nous ignorait, et elle nous accueille comme des familiers. Nulle parole ne serait possible entre elle et nous, nulle intelligence discoureuse ne saurait nous révéler son âme. Mais qu'aurions-nous besoin d'une parole et d'une révélation, si, comme le disait d'une autre « Madone » le poète de la « Vie Nouvelle », « elle insinue au cœur, par les yeux, une douceur telle, que celui-là ne la peut *comprendre* qui ne l'a point éprouvée[1] »? Cette Vierge de Pérouse, ce « miracle » du Pérugin, n'est-ce pas qu'en sa Douceur silencieuse, éparse sur le monde, elle figure le « miracle » triomphant de l'intuition féminine?

1. Mostrasi si piacente a chi la mira,
Che dà per gli occhi una dolcezza al core,
Che intender non la può chi non la prova.
(*Vita Nuova*, XXVI).

Féminine et *virginale*. Car ce n'est point connaître assez et la valeur et l'influence des intuitions de la femme, que d'en chercher toujours la nature et le rôle dans l'œuvre d'une sensibilité qui a franchi l'âge de la formation. Nous ignorons trop l'âme de la jeune fille, et nous ignorons presque l'âme de la petite fille; nous *inventons* l'une et l'autre, par analogie avec nous-mêmes : nous ne les connaissons pas vraiment. Pourtant, n'est-ce point en ce prélude de la vie, où l'enfant et la vierge sont encore foncièrement affranchies de notre action déformante, que la nature intuitive de la femme se révèle en sa pureté? Quel charme éprouve celui que lasse une intellectualité alourdie à partager pour une heure les jeux, mêlés d'entrain et de finesse, d'une fillette avisée et enthousiaste ! Et quelle douceur encore, pour cet intellectuel blasé, que d'entrer naïvement dans cette confiance virginale, naïve et fraîche mais avertie, et de sentir gagner son âme par cette fraîcheur d'impression et naître en elle une candeur intuitive qui ressemble à de la féminité! Retrouverons-nous, quelque jour, au fond de nos sensibilités dormantes, au fond de l'ennui de vivre que l'intelligence recèle, au fond des inquiétudes que soulève en nous la *Vie* méconnue, la source intarissable des apaisements qui bouillonnent et fertilisent, de l'aptitude à vivre qui rejette l'ennui paresseux et raisonneur, de l'éveil troublant et balbutiant de nos sensibilités rêveuses et conquérantes? Retrouverons-nous en notre âme secrète, à force de le chercher, ce don spirituel que la femme enfant et vierge

laisse épanouir simplement et clairement en son âme, l'humble et vivant trésor de l'enthousiasme? Plutôt que de modeler à notre image d'artifice l'esprit virginal, souhaitons que reprenne et fleurisse en notre décadence de byzantins ce qui subsiste en notre cœur de l'Ève primitive!

Qui n'a connu ces petits garçons pitoyables et faibles, que le poète des *Vaines tendresses* reproche aux mères d'avoir exilés, frileux d'amour, loin de leurs caresses réchauffantes?

> Les forts les appellent des filles
> Et les malins des innocents.

Bien que les fillettes soient très malignes, les malins ont compris les forts. Oui, ces délaissés en larmes qui évoquent l'image cruelle de l' « ingrate » adorée, et qu'une chaleur factice ne peut assoupir en un dortoir sans âme, ces pauvres petits ont l'innocente et tenace divination des fillettes câlines; ils ne sont point sortis encore de l'âme maternelle. Et j'ai pour eux une tendresse profonde, non parce qu'ils sont faibles, mais parce qu'ils sont tendres, et parce qu'ils ont une âme de vierge, gracieuse et immédiate. Dirons-nous les délicates et timides pudeurs des adolescents élevés par des femmes? Et mieux peut-être que ceux-là — heureux et enviables entre tous — qui, à seize ans, n'ont point connu l'exil, la tendresse secrète et intuitive et régénératrice par où, intimement, s'attache à sa mère morte jadis, celui qui, l'ayant connue à peine, ne l'a jamais quittée? Oh! quelle sensibilité frémissante

chez ces jeunes hommes « qui ne sont pas comme les autres »! Quelles intuitions passionnées guident leur curieuse et nonchalante rêverie! De quelles amitiés ils sont capables, et combien il y a de silence et de naïvetés demi-conscientes dans les détours « sous bois » de leur sentimentalité flexiblement avertie et de leur confiance transparente! Plus intelligents que les autres, parce que spontanément et virginalement assouplis, ils connaissent les heures de l'éparpillement fécond et des mille impressions rayonnantes, par où s'éploie et se régénère la fraîcheur de l'âme. Dans un parc aux grandes allées majestueuses et mélancoliques, où stagnent sur les pelouses anciennes les eaux des bassins calmes, il est des sentiers fuyants et onduleux, qui mènent, sous les arbres aux échappements lointains et clairsemés, vers les rives tombantes d'un lac sinueux et fantômal. Une douceur nous pénètre, une tendresse frissonne dans notre moelle troublée, une même tristesse éparse et calme nous attache, flottants, à ces mille lieux divers. Et sur les eaux dormantes du lac palpite, harmonieux, le glissement des cygnes. Nous écoutons le prélude; le *motif* va résonner. Sommes-nous Lohengrin? Sommes-nous Elsa? Notre cœur virginal n'est-il pas lié à la terre et au rêve? Une *double nature* est en nous, l'intuition féconde et pure abolit les diversités grossières. Le vieux mythe est réalisé, que traduisait, en son incarnation énigmatique, la forme étrange du Bacchus et du Jean-Baptiste conçus par Léonard. La tendresse mystique de l'intuition féminine a

fondu nos sens, « fluidifié » notre vision, tragiquement modelé notre attitude, assoupli notre intelligence, désapproprié notre désir, introduit en chaque réalité notre inquiétude universelle, vivifié notre impression, spiritualisé notre âme. Aux pèlerinages de la sensibilité, nous avons reçu, don virginal, des cœurs d'adolescents :

« Tout ce qui passe n'est que figure ; l'insuffisant devient ici réalité ; l'indescriptible ici est accompli ; l'essence éternelle du féminin nous attire vers les hauteurs. »

## IV

Par cette transformation spirituelle, par cette « féminisation » de notre attitude, par ce retour du cœur à l'unité humaine primitive, nous avons conquis le bien précieux que nous dérobait notre grossière *indifférence* et notre ironie courte, la *qualité* de l'âme. « Jetés hors de nous » mais « jetés » aussi « en nous », non pas « installés chez nous » comme des possesseurs et des créateurs autochtones, nous avions enfoui ce « talent » précieux mais que l'on eût dit infécond, la vie spontanée. Bénie soit la femme, qui nous a rendu la vie profonde en nous infusant la sienne, qui nous a découvert, en tuant le péché de notre indifférence, notre moi véritable, profond et vivant, naturel et épars, mystique et intime ! N'allons plus désormais borner au désir impuissant d'une impression iné-

close notre volonté de sentir et de goûter en profondeur. Notre sensibilité virile et défiante se féminise et s'affine par l'*abandon*. Au fatalisme de la femme, qui alanguit notre brutale raideur, nous devons cette détente, cette paresse expansive, cette réalisation diffuse et sincère, cette vie intégrale et immédiate. Vraiment, nous fûmes rachetés, par cette ingénue passionnée et magicienne, du péché radical qui nous faisait gauches et stériles, de la curiosité mauvaise et *objective*, du morne et faux désir de la froide connaissance. Psyché incurieuse et alanguie en la douceur des choses, nulle question défiante et sacrilège ne troublera le calme et tragique bonheur de l'âme féminisée. L'Ève calomniée des paradis perdus devient pour l'homme, coupable et déchu loin d'elle, l'instauratrice éternelle de l'innocence paradisiaque.

Ève calomniée et rédemptrice? Ou Psyché alanguie et incurieuse? — C'est bien ici l'alternative que nous *devons* formuler. Nulle question ne troublera la quiétude de celle qui s'abandonne. Mais l'*innocence* elle-même n'est-elle pas une *question*, et la plus tragique de toutes celles qui *s'imposent*? Faust connaît le terme de l'*inquiétude*; mais la pitié amoureuse et rédimante de « Celle qui fut Marguerite » s'adresse à « Celui qui connut le trouble et qui s'efforça ». Et la pénitente transfigurée, vers la joie de qui se penche, au jour de l'accomplissement, la Vierge « riche en rayons de gloire », supplia vainement jadis, aux heures de l'insuffisance, de se pencher vers son

angoisse, en sa recherche douloureuse de pécheresse, la Vierge « riche en douleurs[1] ». — Est-elle mauvaise radicalement, notre curiosité? Est-il faux radicalement, notre « instinct de connaissance »? Plus haut que l'incurieuse Psyché, n'est-il pas une Ève rédemptrice? Plus profonde que l'intuition alanguie et abandonnée, n'est-il pas une intuition tendue et conquérante? Plus féminine que la femme, n'est-il pas une « féminité » latente et chercheuse, inquiète et virile? C'est ce que nous allons examiner, en étudiant le *rôle de l'intelligence*.

1. Cf. *Premier Faust*; et aussi *Second Faust*, acte V.

## CHAPITRE III

### LE ROLE DE L'INTELLIGENCE

#### I

Psyché alanguie et incurieuse? Ève calomniée et rédemptrice? En ces termes allégoriques se posait à nous l'alternative pressante, par laquelle se déclare le grave problème de l'*innocence* spirituelle. A cette alternative notre intelligence ne saurait échapper sans doute, puisque c'est elle qui la détermine, en mêlant au mystère de l'ineffable et douce quiétude l'impatience de sa propre et inquiète mobilité. Et la double nature, que réalise en nous l'attirance féminine, demeure elle-même à ce point énigmatique en son incarnation géniale, que le Bacchus et le Jean-Baptiste du grand Léonard semblent formuler, par leur geste d'ignorance curieuse, le désarroi de leur être, à eux-mêmes impénétrable.

Pourquoi renoncerait-elle à sa quiétude languissante et suave, l'amoureuse Psyché, à qui l'adolescent Eros

n'impose, au prix de sa félicité divine, que le silence d'un mol abandon? Lui faudra-t-il, pour l'arracher à cette confiance inerte, les conseils méchants de sœurs jalouses? Ou bien le doute inquiet et le désir de la dangereuse connaissance n'ont-ils pas d'eux-mêmes germé dans son repos? L'inconsciente alanguie est lasse peut-être de subir un attrait qui la rive au bonheur; et si la question fatale, dont elle affligera ce soir *celui qu'elle aime*, devient pour elle le principe de tortures sans fin, si elle risque, en l'énonçant, de perdre à jamais *celui qu'elle aime*, — peut-être l'enfant naïve aspire-t-elle à cet exil torturant et volontaire, qui libèrera son âme, au prix du bonheur, d'un bonheur inconscient et lâche. Et voyez, à la « Tribune » des *Offices*, le double panneau où Cranach a symbolisé, de manière si exacte, la première et décisive Tentation. Adam, en sa force massive et lourde, debout sous l'arbre de la Connaissance, ne lève pas les yeux vers les pommes qui, mûries dans le feuillage, touchent presque sa tête. Sa main droite, en un geste d'hésitation, et comme de refus apeuré, tourmente les boucles de sa chevelure; et ses jambes robustes s'écartent l'une de l'autre, comme pour assurer contre une démarche imprudente l'inertie de son attitude et de son ignorance. De l'autre côté, Ève, l'adolescente hardie, lève chastement et curieusement son visage aux traits simples et volontaires vers la branche où se tend, dans un murmure de promesse, la tête insidieuse du serpent enroulé. Sa jambe droite, gracile et fuyante, se dérobe, en un

reploiement de ruse, autour de l'autre, nettement gracieuse et franche. Son buste se cambre avec une molle décision ; trop tard, dans les petites feuilles vertes. scintille un fruit qui se donnerait au désir, car, achevant le geste de son bras onduleux, sa main présente à de moins curieux espoirs la pomme que son indocile effort vient de conquérir. Et, naïvement, sa chevelure tombe, éparse et claire, sur ses reins subtils et obstinés. Le petit doigt de sa main gauche, sinueusement à l'écart des autres, semble présager la fuite du passé monotone et aveugle, tandis que ses yeux sans remords, tournés vers Adam qui demeure, annoncent à ce craintif, attaché au joug d'innocence, l'aventure audacieuse de l'intelligence éveillée désormais.

Ève et Psyché, ces deux types féminins représentent bien, l'un et l'autre, l'insuffisance féminine de la femme. Et tous deux représentent l'énigme de cette double nature, rêvée dans le rêve du vieux mythe. Au banquet socratique, les poètes Aristophane et Agathon, célébrant la naissance et la force du grand amour, en redisaient l'origine lointaine et secrète que recèle la Vie en son unité première ; et, penché vers le Sage qui, sobre en son ivresse, accueille cette fable véridique avec l'ironie grave de son demi-sourire, le jeune Alcibiade excitait, d'un éloge sincère et railleur, la divination sagace de l'Enchanteur des âmes. Mais. lorsqu'il lui fallut expliquer le secret, le vieux Maître, comme s'il eût reculé devant la démarche suprême d'un mystère d'Isis. invoqua le secours féminin de Diotime. Et. par cette voix d'homme

confiné dans l'ignorance volontaire, les convives s'initièrent alors, guidés en leur route par l'Étrangère de Mantinée, au mystère de l'intelligence qui, à travers la connaissance trompeuse des êtres et la science douloureuse des formes, nous achemine vers l'unité primitive et le repos joyeux de l'intuition.

Quelle est donc cette interversion étrange des rôles naturels? L'homme, que seule pouvait satisfaire la pensée lente et discursive, semble fuir les promesses de l'intelligence curieuse. La femme, que gardaient si bien de ces curiosités inquiètes et lentes les bonds rapides de sa pensée immédiate[1], semble fascinée curieusement par les promesses de l'intelligence chercheuse. Et c'est bien là, peut-être, le secret de Bacchus et celui de Léonard, si peut-être c'est là, en notre divine quiétude d'hommes « féminisés », le trouble secret qui nous arrache à la torpeur de l'instinct, le principe inquiet des intuitions mouvantes et de la dilatation spirituelle.

Nous avions dédaigné trop vite, dans la joie fervente des enthousiasmes reconquis, cette auxiliaire traînante qui nous avait aidés à les reconquérir. Et nous avions méconnu, dans le calme bouillonnant des possessions que rien ne menace, l'effort anxieux et tendu que suscita, pour la recherche de son bien, la pauvreté inquiète de notre désir. Nous accusions de froideur l'instinct qui nous provoquait aux risques de la connais-

1. *Ta pensée a des bonds comme ceux des gazelles.*
(Alfred de Vigny, *La Maison du Berger*, III).

sance; nous taxions d'indifférence mortelle cette curiosité de l'intelligence, éprise d'un savoir objectif. Mais savons-nous si toute recherche est froide, si toute curiosité se double d'indifférence? Savons-nous même, épris que nous sommes de l'innocence retrouvée, s'il n'est pas des régions lointaines et sans limites, insoupçonnées d'un cœur virginal, étrangères au calme familier de la connaissance immédiate?

A vingt ans, certains parmi les jeunes hommes sont amoureux... de la connaissance. L'un de ceux-là me disait un jour avec une sécheresse un peu hautaine, répondant à mon doute sur l'opportunité de la science du mal : « Je suis d'avis qu'il faut *tout* connaître ». Et je crois bien qu'à cette curiosité scientifique nulle Ève insidieuse ne le provoquait, sinon cette Ève inapaisable de la double science, qui presse de questions inutiles notre intelligence déniaisée. Mais c'est pourquoi, toute féminine que soit sa nature, cette Ève intérieure des jeunes hommes (et quelquefois des autres) est dépaysée, bien souvent, et quelque peu étrange, sur le plan féminin. N'est-il pas vrai que cette compliquée, la femme, accuse mainte fois l'homme de complication? Pareille à ces « mille natures diverses » qui, dans le temple de Saïs, à l'abri pour une heure de la curiosité intellectuelle des « Disciples », déploraient l'incompréhension de ces ambitieux[1], — la femme sent parfois que l'homme s'éloigne

1. Novalis, *Les Disciples à Saïs*, p. 30-32 de la traduction Maeterlinck.

d'elle « par son désir de devenir un dieu » omniscient[1]. Que ne demeure-t-il, Adam approuvé, *sous* l'arbre de la science, insoucieux des fruits mûrissants, goûtant avec simplicité, dans les flâneries exquises d'un paradis terrestre et féminin, à l'Albert Dürer, l'entretien facile et presque muet avec les lions qui somnolent, les cerfs couchés et tranquilles, les colombes que rien n'effarouche, pas même le serpent assagi sur sa branche et revenu désormais de la tentation de se faire tentateur[2]? En ce paradis « de tout repos », où il fait si bon ne pas peiner et ne point mourir, l'Ève désabusée, à qui furent amers les fruits mordus, ne peut-elle donc « suffire » à cet époux, jadis endormi et lourd, éveillé à présent et tout prêt aux courses lointaines et épuisantes, peut-être aux voyages sans retour? Est-ce, dès lors, qu'en dépit de sa riche *souplesse* et de sa supériorité d'intuitive à qui rien n'échappe, la femme ne saurait comprendre, l'homme *entièrement*? Conseillère avisée, certes, de cette courte sagesse, inspiratrice profonde de cette pensée qui hésite, âme vivifiante de cette vie qui trébuche, — il vient une heure où s'éloigne, trébuchant mais non lassé, hésitant mais non fourvoyé, myope sans doute mais clignant des yeux vers les clartés qu'il devine, seul sur la route, abandonné par sa compagne qu'effrayent et que meurtrissent les landes arides, ce chercheur gauche et maladroit, mais têtu et sans remords, cet « intellectuel » amoureux de

1. « Son désir de devenir un Dieu l'a séparé de nous; il cherche ce que nous ne pouvons savoir ni soupçonner... » Novalis, *op. cit.*, p. 31
2. Voir l'*Adam* d'Albert Durer, au Palais Pitti.

l'intelligence. Et de ce froissement, de ce « malentendu », entre celle qui « vit l'élan vital » plutôt qu'elle n'en souhaite pénétrer le mystère, et celui qui s'inquiète de ce mystère plutôt qu'il n'en vit l'inquiétude, — je vois un double signe, symbolique et concret, dans l'abandon fataliste de la femme et la raideur questionneuse de l'homme. Mais puisque, pour tendu qu'il soit vers la recherche *sans fin* et disgracieux en cette tension, l'homme poursuit, par saccades héroïques, la route qu'il s'ouvre *sans fin*, il est donc, différente par son allure pénible de l'onduleuse souplesse féminine, mais dépassant peut-être le riche domaine où se meut agilement cette charmeresse, une *souplesse* intellectuelle et virile, faite de durs efforts et incapable de se posséder toute entière d'une présence intuitive et totale, mais savamment moulée sur chacun de ses objets successifs, et gardant, en son indéfectible mémoire, le riche trésor de ses expériences, non accumulées, mais assimilées et classées et clairement « comprises ». Et, si myope que soit en chaque aventure l'héroïque obstiné, voici que se lève en son âme la clarté illuminante, la vision intérieure et universelle, toujours mouvante et élargie, que réserve l'intelligence prometteuse et fidèle à l'héroïsme inlassable de ses fidèles aventuriers.

Est-ce donc qu'oublieux alors de la nature primitive, émigré sans mémoire de la terre natale et de celle qui lui fut aimante et berceuse, échappé ingrat des paradis de l'intuition, le souple et tenace explorateur du pays

inconnu et sans bornes n'aura plus de retours, en sa pensée intime, vers le domaine familier et la « gardienne » perdue[1]? — De l'unité première, origine secrète de son audace, il n'a point délaissé de la sorte le vivant souvenir. De la compagne qui resta, surprise, au seuil de la route étrange, il emporte avec lui sur la route le trésor essentiel et salutaire. Si la femme ne l'a point suivi dans son voyage cahoté, n'a-t-il point gardé en lui « l'essence éternelle » dont elle participe? A l'enthousiasme qu'elle lui infusa pourquoi ce passionné renoncerait-il? Et n'est-ce point l'attitude même, indicible et presque invisible, de cette rebelle à tous « barbares » qu'il adopte et transpose, en son affirmation persistante du voyage poursuivi et des relais dépassés? L'*ironie féminine*, ineffable sourire, sensible à peine sur les visages féminins que nous léguèrent un Vinci et un Luini, plus cachée encore et plus profonde sur les traits de Jean-Baptiste, plus déguisée peut-être et plus troublante, dans l'œuvre du Sodoma, sur la face extatique du martyr Sébastien percé par les sagittaires, n'est-elle point suprême, à la galerie Brera, sur la figure penchée du plus *intellectuel* et du plus « féminin » des hommes, la figure léonardesque du « Rédempteur »[2]? Ce sourire, comme intérieur, d'une âme qui s'affirme telle qu'en soi elle est et sera toujours, cette négation secrète et sereine de toutes les négations « incompréhensives », cette

1. Cf. *La Gardienne* de Henri de Regnier (Poèmes, *Tel qu'en songe*).
2. Cf. Maurice Barrès, *Un homme libre*, chap. IX, p. 161-163, et aussi *Trois stations de psychothérapie, Une visite à Léonard de Vinci*.

marque définitive et spontanée de la destination naturelle, — c'est l'arme doucement dédaigneuse de l'intelligence sur la défensive, et c'est le masque spirituel de l'intelligence qui se recueille loin des profanes; mais c'est encore — sorte de grâce intime — le principe et l'annonce d'un *abandon* supérieur, moins épars et fragmentaire que celui de la femme, plus complet et mieux conscient, reprise de la confiance et de l'innocence intuitives sur le plan de l'intelligence. Cette ironie intellectuelle, marque indéniable de l'éternelle féminité, sera donc, à travers l'œuvre sans fin que l'intelligence construit et démolit et rapièce, la conscience même du *fatalisme* inhérent à cette œuvre, le sentiment de la personnalité qui se renonce, la science, immanente à l'intelligence « abandonnée », de la nécessité immanente aux choses [1].

Et qu'une « féminité » plus curieuse et plus complète se réalise, avec une *souplesse* plus têtue, au delà des régions qu'elle aime, la femme, certes, ne l'ignore point. Le meilleur de cette attitude qui, semble-t-il, la dépasse et l'offense, n'est-ce point elle qui l'a donné, si l'abandon naturel et l'ironie enthousiaste demeurent, en l'œuvre aventureuse de l'intelligence qui cherche, le souvenir efficace de l'intuition qui possède. A cet « intellectualisme » audacieux, que provoqua, épris du tragique, le « féminin » qui est en elle, cette amoureuse de la vie tragique aspire peut-être elle-même. Et, s'il est dans le

1. Nous avons entendu M. Jean-Édouard Speulé, dans un cours encore inédit, développer une idée analogue au sujet de Gœthe.

*féminisme* qui la menace une attirance qui la fascine, n'est-ce point que d'elle encore, et de l'intuition qu'ironiquement et inconsciemment elle affirme par son être, procède l'ironie consciente de l'intellectualisme qui la dilate et qui la nie? De là, cette sympathie grandissante pour l'esprit de l'homme, où elle reconnaît, ahannante et essoufflée, mais objet d'un sentiment clair et d'un vouloir inébranlable, sa propre et vagabonde et primitive inspiration. Dans l'œuvre de l'homme, si rebutante parfois à son ingénuité enfantine par les détours abstraits qu'elle implique, la femme devinera la mise en œuvre, au delà des atteintes immédiates et des réalités présentes, sur l'inégal terrain des régions obscures et non défrichées, de la souple dévotion aux choses, qui la porte elle-même, par élans soudains, à travers les régions lumineuses et fertiles de l'immédiate connaissance. Et c'est pourquoi, jalouse de l'effort viril, mais éprise, comme Narcisse au miroir des ondes, de sa propre et gracieuse flexibilité, cette intuitive qui désire l'intelligence retrouve et contemple son image, et sa féminité essentielle et latente, au miroir fluide de la philosophie bergsonienne.

## II

Qui sait, d'ailleurs, si la gauche dévotion de l'intelligence aux choses qu'elle poursuit ne se changera pas, quelque jour, en grâce supérieure, et si le principe

féminin qu'emporte l'homme en son aventure héroïque ne fera point de cette odyssée pénible une marche triomphale et mouvante vers la conquête fabuleuse de quelque Toison d'Or? On raille la pesante raideur qui gêne, en sa carapace de précautions et de méthodes, l'agilité engourdie de la science ankylosée; et, parce qu'on voit peiner les manœuvres, on perd de vue l'aisance souveraine des « maîtres » qui les dirigent. Ah! n'est-ce point notre vision courte et superficielle qui nous fait prendre pour un piétinement sur place des chercheurs de vérité leur trépidation bouillante et intérieure? Les choses qui nous entourent nous semblent engourdies en leur immobilité familière; et nous prenons aisément leur calme inaltérable pour l'inertie de la mort. Quelle illusion grossière! Agitées sans trêve, bondissantes et rebondissantes, comme en un jeu savant de raquettes magiques, les molécules, dont la réalité secrète forme à nos yeux l'apparence des choses, décrivent, avec une agilité qui nous effare, les courbes formulables et nécessaires du mouvement brownien. Quelle souplesse égalerait leur souplesse féerique? Et, s'il est vrai que le cerveau de l'homme, pareil à toute la nature, nous offre le spectacle chorégraphique de la « danse des molécules » et du « ballet des atomes », — pourquoi taxer encore de gaucherie et de lenteur la forme superficielle, et infidèle, que nous trace, maladroitement et sottement, notre vision courte de la « danse des idées » et du « ballet des esprits »? Nul besoin, dès lors, de projeter dans les mythes du futur la réalisation probléma-

tique des souplesses fluides d'une intelligence transformée, et d'attendre, pour rendre justice à l'intelligence virile, qu'elle ait abdiqué sa nature propre de travailleuse inquiète, pour se changer enfin en oisive et calme intuition. Infiniment souple, à qui la pénètre et s'éprend d'elle, — cette ouvrière de clarté, qui promène de chose en chose, consciente toujours et captivée, la caresse lumineuse et mordante d'une curieuse et infatigable sympathie. Butineuse systématique et savante, par les méandres compliqués de son vol, elle retient, de chaque amour profond et sincère, cela même qu'il peut et doit livrer, la continuité diverse de l'amour qui se veut indéfectible et qui survit, toujours égal et ardent, aux mille épisodes passionnés de la folle aventure. Qu'importe donc qu'elle change d'objets, si elle emporte, fidèle à soi et à l'essentielle nature des chers oubliés, cela même que l'on n'oublie point, le souvenir de chaque passion traversée et comme la formule concrète et singulière de chaque abandon? Car c'est méconnaître bizarrement la qualité de cette curieuse ardeur que d'en limiter la fonction aux sèches pauvretés de la spéculation abstraite. De l'abstraction même et des formules qui semblent vides, c'est encore l'acte singulier qu'elle saisit avidement, désireuse de réalité partout (même parmi les ombres) et de vive plénitude, Aussi quelle calomnieuse invention d'adversaires paresseux, qui n'ont pas su découvrir en cette curiosité fureteuse le principe d'une joie, ce grief qu'ils lui jettent à la face, et qui ferait d'elle une recéleuse

d'*ennui*! Jean-Baptiste Dumas, le grand chimiste, avait coutume de dire à ses neveux, lorsqu'il les voyait bâiller. « Mon enfant, il n'y a que les bêtes qui s'ennuient ». Je ne sais pas s'il voyait juste, en cet aphorisme de psychologie animale; mais il décrivait à merveille par là le scandale de l'intelligence, devant cette torpeur monotone et incurieuse d'une activité machinale roulant dans un cercle habile et stupide. L'intelligence décèle l'ennui, mais elle ne le récèle point; elle en découvre le principe, par une sorte d'illusion d'optique, dans une nature inconsciente qui contraste avec la sienne; elle en développe le remède par le déroulement ouvert et sans terme de sa courbe consciente et progressive. Et, puisqu'elle décèle et exorcise, par son agissante vitalité, l'ennui paralyseur que récèle et engendre à ses yeux l'inerte routine de l'instinct, c'est donc qu'elle renferme en elle, toute réfléchie et prudente et mesurée que soit sa marche, le principe fécond et vivifiant, mais clairvoyant chez elle et sagement efficace, des enthousiasmes spontanés et réalisateurs. Et cette souplesse illuminante est faite à ce point de large sympathie, que nulle démarche intellectuelle n'accepte l'orgueil de l'isolement, et que les intelligences diverses accordent spontanément leurs ambitions et leurs certitudes dans l'impérialisme spirituel de la « plus grande intelligence. » Que sert donc de nous la dépeindre, en une caricature facile, comme vision extérieure, et toute schématique, d'un réel impénétrable, comme impénétrable elle-même, forme dépourvue de

profondeur et d'intériorité, à la conscience vivante et sympathique? L'intelligence est sympathie avec toute chose, et avec le tout des choses ; profonde et donneuse et désireuse de soi, l'intelligence est sympathie « intérieure » avec l'intelligence des choses, et même, si elle pouvait abolir en elle le souci des choses, sympathie « intérieure » avec la « vie intérieure » de l'intelligence.

Car l'intelligence est vivante ; bien mieux, l'intelligence est une *Vie*. Et ceux-là se dupent eux-mêmes, parce qu'ils l'ignorent, qui ne la savent trouver ailleurs que dans ses productions momifiées. Il en est peut-être qui la pratiquent et l'exploitent et ne la connaissent pas. Il est des formules où elle se dépose, désormais fossile et creuse, comme la trace de la goutte d'eau sur la pierre rongée. Mais pourquoi s'attaquer, comme s'ils la « représentaient », à ceux qui l'usurpent et la défigurent? Pour connaître l'intelligence, il faut entrer en communion d'intelligence avec « ceux qui vivent l'intelligence » ; « maîtres » ou manœuvres, ceux-là sont les vrais « intellectuels ». Analystes « murés en leur chambre », et qui suivent, dans le tressaillement de la découverte, le jeu intérieur des équations, ou construisent, création paradoxale de leur génie, les espaces multiples à courbures innombrables; physiciens reclus en un laboratoire modeste, et qui, de leurs ressources chétives, à force de patience subtile, fabriquant eux-mêmes les instruments nécessaires, parviennent à capter enfin les ondes hertziennes; naturalistes penchés et couchés, durant des

lustres, vers les insectes qui peuplent le sol, et surprenant, à force d'ingénuité intellectuelle, le secret de leurs migrations et de leurs instincts; historiens de l'âme religieuse, qui interrogent durant des années les archives conventuelles et les lieux où vécurent leurs personnages, et finissent par reconstituer, à force d'objectivation minutieuse, les documents essentiels disparus ou détruits; — tous ces fidèles de l'intelligence scientifique, portés à leur œuvre par la spontanéité impérieuse d'un élan, soutenus dans leur œuvre par la vitalité profonde de leur dessein, réalisés dans leur œuvre par la clairvoyance quasi instinctive de leur jugement critique et efficace, nous livrent bien autre chose que les reliques glaciales et poudreuses de la « connaissance froide » et sèchement impersonnelle.

Conviés naguère aux « pèlerinages de l'intuition et de la sensibilité », laissons-nous convier à présent aux « pèlerinages de l'intelligence ». Il est des lieux d'illumination intellectuelle, des lieux de sensibilité pauvre et de beauté maigre, où nous perdons la mémoire de nos désirs et celle de nos gestes, pour nous abîmer, curieux de la connaissance pure, en la contemplation soulevante de ceux qui vécurent dans la lumière de l'Esprit. Une pauvre chambre, en un faubourg de la Haye, connut les heures joyeuses et austères, où poursuivait ses déductions inéluctables, et sa construction géométrique de l'éternel, cette âme candide et affamée de certitude, que le monde appelait Baruch de Spinoza. Sur la colline pari-

sienne du Père-Lachaise, dans le recoin le plus prosaïque du cimetière pittoresque, loin du saule pieux et romantique qui pleure ses branches sur le poète des larmes, une tombe modeste et la vulgarité d'un banc, tel est le cadre évocateur et terne de la puissante et passionnante logique d'un Auguste Comte. A Pise, bien à l'écart du Dôme et du Baptistère, loin de la Tour qui se penche et du blanc cimetière d'Orcagna, un cocher, ignorant sans doute mais respectueux des anciens noms, désigne à notre admiration pieuse la maison basse, et sans gloire visible, où vécut pour l'intelligence l'esprit génial de Galilée. Oui, ces lieux de l'intelligence sont maigres et pauvres; nulle sensibilité éparse ne s'y révèle à nos cœurs; nulle beauté royale n'y « éclate » à nos yeux. Mais la maison basse et la chambre étroite, et la tombe vulgaire, tout cela demeure en nous dans la mémoire spirituelle; et, lorsque nous évoquons leurs images sans éclat, une lumière intérieure les illumine et les entoure d'une gloire irradiée. Alors nos sensibilités s'émeuvent et s'enrichissent; une beauté splendide et féconde transfigure notre tiédeur première et nous agenouille, palpitants de ferveur pieuse, devant cette claire révélation du miracle perpétuel de l'intelligence vivante. Et puisqu'en nous, soulevés et transfigurés par elle, vit et se perpétue ce « miracle », mieux peut-être qu'aux lieux de l'intuition évoqués naguère, c'est en ces lieux d'illumination spirituelle et virile que souffle, « en vérité », l'Esprit.

Qui donc, à présent, taxerait d'*indifférence* au réel la

connaissance objective, et reprocherait aux « intellectuels » sincères de ne point s'attacher à leur recherche? Principe de mobilité et d'inquiétude, l'intelligence, qui nous arrache au jardin familier pour nous entraîner vers les pays inconnus, serait-elle étrangère à cette inquiétude mystique, qui nous plonge dans l'intimité des choses, et, toujours éveillée à nouveau, projette toujours plus avant le mystère de l'être? Et qu'il serait injuste de refuser à la « froide » et calme connaissance l'accès angoissé au *tragique* de la vie! C'est elle qui, formulant de façon nette le problème de la *vérité*, posant ce problème concret en chaque rencontre *singulière*, faisant ainsi la solution indispensable et la lutte inévitable, détermine la vie tragique sous ses formes les plus angoissantes, en créant, sous mille formes également impérieuses, la cruelle « Tragédie de l'erreur ».

Et serait-il équitable, sous l'apparent prétexte des spéculations chimériques, de proclamer le divorce radical et originel entre le bon sens qui nous assure et l'intelligence qui nous égare? Bien plutôt qu'elle ne poursuit un rêve stérile dans la vide région d'Utopie, la curiosité vivante, et pleine de mémoire, de l'intelligence collective s'attache passionnément et se fixe solidement à l'*actuel*, éclaire de son expérience assurée et de sa science contrôlée les divinations obscures du bon sens intuitif, élargit enfin, par une « attention » volontaire et consciente « à la vie » concrète, qu'elle « représente » et développe, l'étroitesse et l'étriquement de nos vues trop brèves.

L'inquiète et curieuse Psyché n'avait-elle point raison de prétendre éclaircir le mystère d'Éros? Et l'adolescente des Paradis tranquilles, Ève l'innocente, n'avait-elle point raison d'écouter le murmure fascinateur de l'antique serpent? Fidèles au calme dormant des intuitions charmeuses, nos âmes, trop docilement féminines, seraient alanguies à jamais et abandonnées, en leur souplesse mystique, à la torpeur inconsciente de l'âme végétale. Mais de cette connaissance engourdie et confuse nous libère l'intelligente révolte et la curiosité audacieuse de l' « essence éternelle » que nous portons en nous; et, bien que notre audace virile semble, dans l'aventure intellectuelle, nous arracher à sa timide répugnance, c'est encore la femme qui, nous ayant mis au cœur sa propre souplesse ingénue et tragique, nous délivre et nous rachète. L'innocence confuse des Paradis naïfs est abolie désormais; la conscience distincte est entrée dans nos âmes, et nous avons acquis la science double du bien véritable de l'erreur mauvaise. Est-ce donc que l'innocence nous est inaccessible pour toujours, et que nous devrons user nos efforts stériles dans l'inquiétude sans terme? La souple et fidèle intelligence qui nous entraîne, multiple par ses formes, une par son aspiration, est assez puissante pour répondre à notre désir et nous établir solidement dans les clartés illuminantes de l'innocence intellectuelle. Avertis désormais, dans notre commerce avec les choses, de l'essentielle distinction entre la vérité et l'erreur, notre attitude vivante, infiniment large et com-

préhensive et nuancée, accueillante aux choses singulières mais les conciliant dans l'unité savante d'un ordre intelligible, meilleure que l'éparpillement féminin des impressions immédiates, nous assurera donc, bien inestimable et viril, cette fraîcheur consciente de l'esprit, qui vaut mieux, pour notre inquiétude aventureuse et sans terme, que la fraîcheur inconsciente de l'âme.

## III

Meilleure à notre inquiétude que la fraîcheur de l'âme? Pourquoi ne puis-je détacher mon souvenir de l'image obsédante des grands ironistes? Sur la route qui le mène d'Harroué, la révélatrice des soirs et des limites, à Venise, l'annonciatrice fiévreuse des journées et des expansions infinies de l'être, l' « homme libre », qui détermine consciemment et intelligemment ce qu'il *est* au secret de lui-même et ce qu'il sera, trouve-t-il vraiment, dans cette fraîcheur de l'intelligence et cette science de la vie, la liberté intime et profonde qu'il croit désirer et poursuivre[1]? Qu'il écoute à Lucerne, au son d'une musique médiocre, résonner en lui-même la musique capricieuse et puérile d'une âme de jeune fille vaniteuse et nostalgique, il voit nettement, sans nous le dire, ce qu'il y a d'artifice risible dans cette conscience d'une ambition mesquine et démesurée[2]. Qu'il s'arrête, à Milan,

1. Cf. Maurice Barrès, *Un homme libre*, en particulier chap. VI (En Lorraine) et X (Mon triomphe de Venise).

2. *Op. cit.*, chap. VIII (A Lucerne, Marie B...).

devant l'image penchée et omnisciente du « Rédempteur », ce qu'il voit en cette figure indulgente, ce n'est point, comme il le pense, l'amour qu'elle exprime, mais plutôt, en ces yeux d'intelligent accueil, l'égal dédain qu'ils répartissent[1]. Et lui-même, ce Philippe charmeur, qui maintes fois par son lyrisme nous émut dans l'âme, cette conscience d'une Lorraine atrophiée et qui veut s'épanouir[2], vous connaissez le visage curieux et railleur qu'il nous présente, ce haussement de tête qui s'affirme, et ces yeux demi-clos qui retiennent (presque) leur sourire d'ironie profonde, non l'ironie des yeux mais celle du cœur. Et c'est, dans l'œuvre « inspirée » de ce poète de la race et du désir, l' « éternel dialogue des deux puissances » qui nous charme et qui nous froisse[3]; toujours des fièvres de ce lyrisme sincère triomphe l'ironique retour sur l'âme qui s'enfièvre, et le cœur ne s'est point donné (même à soi) parce qu'une intelligence savante le possède et « mécanise » son enthousiasme.

Que nous sommes loin de l'intelligence *vivante*, et des pèlerinages passionnés qui nous en témoignent et suggèrent l'ardeur! Petite chambre de Hollande, où le métaphysicien hébreu, rongé par la phtisie, développa, sans arrière-pensée, dans les fièvres de la joie intellectuelle, l'austère poème de la béatitude; tombe médiocre, où la bourgeoise platitude du décor nous laisse goûter, sans

1. *Op. cit.*, chap. IX (Veillée d'Italie).
2. *Op. cit.*, chap. VI (Sixième journée), surtout p. 134-135.
3. Cf. Maurice Barrès, *La Colline inspirée*, épilogue.

distraction qui nous enchante, cette existence intellectuelle et grise, enivrée et enfiévrée par ces deux passions souveraines mystiquement compénétrables, le souvenir de Clotilde et la vision de l'Humanité; maison basse d'une ville éteinte, où le physicien génial, identifiant son âme à la mathématique des choses, vécut, dans les fièvres de l'expérience qui s'oriente et de la certitude qui s'exaspère, inerte avec les corps, roulant avec les graves, tournant avec le globe, le poème captivant et sûr de la connaissance exacte; — vous êtes les lieux de l'intelligence parce que vous fûtes les lieux de l'instinct, et que nul retour ironique sur la qualité de leur œuvre et le désir de leur âme ne vint jamais pervertir et « mécaniser » l'élan naturel et incoercible qui soulevait ces enthousiastes!

Est-ce donc que l'ironie de l'intelligence, cette affirmation de l'œuvre légitime et de la fonction nécessaire, leur fut étrangère et scandaleuse? Ces amants de la connaissance ne pouvaient méconnaître de la sorte la bienfaisante action du sourire féminin. Les « barbares », qui nièrent leur œuvre et raillèrent leur effort, ont senti douloureusement — s'ils l'ont sentie — la colère vivante de leur ironie vengeresse et de leur intelligente pitié. Et d'eux-mêmes parfois, intérieurement, ils sourirent, s'ils ont connu les faux désirs qui les menaient à l'erreur, s'ils ont reconnu l'excès d'intellectualité qui les avait séduits, s'ils ont rétracté en eux-mêmes le mensonge qu'ils acceptèrent. Mais d'une ironie *positive*, qui assurait

leur désir d'intelligence et de vérité, s'ils laissèrent croître en leur esprit la salutaire puissance, s'ils défendirent contre eux-mêmes par le sourire de leur critique la fécondité de leur génie, ils n'abandonnèrent point à ce sourire la réalité solide de leur œuvre, et ne livrèrent pas l'inquiétude de leur désir à l'ironie de leur négation. Intelligence pure de soi-même éprise, et trouvant en l'amour de sa propre force l'invite fatale à se ronger soi-même et à se nier dans son acte, n'est-ce point, en son divorce avec le réel, l'impuissance malfaisante de l'esprit négateur, l'âme railleuse de Méphistophélès? Si pénétrante et si obstinée cette conscience de l'anéantissement volontaire, que la mort est niée par elle dans le néant qu'elle tue, et que son propre effort de destruction se trouve enfin anéanti par cette négation suprême[1]. Et n'est-ce point cela même, cette impuissance à nier qui rend inefficace la mainmise sur Faust des puissances infernales? Le corps du héros vaincu, rivé à l' « instant » par la formule du renoncement au désir, est couché dans la fosse obscure et sulfureuse, et tenu sous la terre par les démons géants et nains. Mais l'âme, la Psyché curieuse et inquiète[2], échappant à la formule littérale par la conscience de son *vrai* désir, éprise de l' « instant » sans doute — parce qu'il enferme en son ambition d'agir, de lutter, et de créer des audaces, toutes les richesses infinies d'une œuvre inépuisable, — l'âme tendue et tou-

1. Cf. le *Second Faust*, acte V.
2. *Ibid.*

jours inquiète, la curieuse et désireuse Psyché, se retire, invisible aux négations grossières, dans les régions *de l'esprit qui affirme*, victorieuse, par l'instinct et l'enthousiasme qui l'emplissent d'intelligence lumineuse et féconde, *de l'esprit* ténébreux et barbare et stérile *qui la nie*[1]. Est-ce un miracle dès lors, un dénouement étrange à l'humaine aventure, que cette grâce supérieure et purifiante, cette attraction féminine et amoureuse, par où s'achève son triomphe[2]? Ce qui éveilla l'intelligence errante de Faust et mit en elle un désir efficace de joie et d'action, n'est-ce point l'ingénuité lumineuse et la prière à la joie divine de l'aimante et intuitive Marguerite[3]? Ce qui dilata le cœur paisible de Marguerite et mit en elle un désir douloureux de la connaissance élargie et rédemptrice, n'est-ce point l'intelligence trouble et l'effort vers la joie intuitive de celui qui la sauva et fut sauvé par elle en l'aventure même de leur chute? Pénétration intime des deux puissances, enthousiasme féminin dans la ténacité virile, souvenir et pressentiment des paradis de l'intuition sur les routes de l'intelligence, ironie féconde qu'inspire la croyance vivace, science d'Éros infuse aux labeurs de Psyché, rédemption par Ève des Adams meurtris, — voilà que s'éclaire l'énigme de la double nature, et que l'annonciateur Jean-Baptiste réalise en son geste le miracle féminin de l' « essence éternelle ».

1. *Ibid.*
2. *Ibid.*
3. Cf. le *Premier Faust.*

## IV

Ému de pitié pour la compagne « inconsciente », de qui l'indiscrète curiosité l'avait séduit et perdu, pris de remords peut-être lorsqu'il se rappela de cette « innocente » l'origine et la destination, songeant même (pourquoi pas?) au poète futur qui saluerait en cette « âme délicate » le « miroir » de l'homme primitif[1], — on dit qu'Adam, en sa virile justice, demanda au Seigneur Elohim de réserver à sa propre et coupable faiblesse l'exil et la peine industrieuse, et de garder son Ève, toujours innocente, dans les délices terrestres du Paradis. Le Seigneur, très juste lui-même, acquiesça. Ève qui, sous l'arbre de la double science, avait connu l'éveil de la curiosité, accueillit avec une répugnance défiante cette solution boiteuse du problème de la chute, cette promesse pour elle de somnolence et d'ennui. Elle se résigna pourtant; le cerf, le lion et la colombe lui furent laissés, et le serpent demeura sur la branche, parmi les feuilles vertes, où scintillaient à nouveau les pommes mûrissantes. Adam partit vers l'exil de la terre. Très affiné depuis son aventure, très fier aussi de sa justice généreuse et masculine, il s'ingéniait jour et nuit à transformer en paradis artificiel les pauvres régions désertes que décou-

1. Mais, si Dieu près de lui t'a voulu mettre, ô femme!
Compagne délicate! Eva! sais-tu pourquoi?
C'est pour qu'il se regarde au miroir d'une autre âme...
(Alfred de Vigny, *La Maison du Berger*, III).

vraient ses yeux. Il formait l'espoir, en ses rêves d'intelligence subtile, de suppléer par son industrie à la puissance du Créateur, et, applaudissant par avance, en ses plans sublimes, à la beauté parfaite de son « œuvre » savante, il *voyait* déjà, dans un avenir mesuré, le jour d'allégresse où son Ève innocente et reconquise viendrait lui offrir à nouveau le « miroir de son âme ». Mais, tandis qu'il édifiait de la sorte des « Paradis en Occident », plongé dans ses calculs et bouleversant la nature en sa pensée, les déserts restaient en friche, et l' « œuvre » n'avançait pas. Le serpent malin, sur la branche, eut vent de la chose; et, d'un murmure ironique, il mit Ève au courant. « L'innocente » et la curieuse que lassait à la longue la docile et pacifique somnolence de ses animaux familiers, l'audacieuse qui rêvait l'aventure lointaine, la « veuve » paradisiaque d'un condamné au dur labeur, l'enthousiaste tendre qui souffrait de ne point donner la joie, fit sa prière d'amour et d'espoir au Seigneur Elohim, et lui demanda la grâce de renoncer aux délices du Paradis, afin de partir à son tour vers l'exil de la terre — et vers l'exilé. Le Seigneur, très tendre lui-même en sa justice meilleure (et féminine), y consentit. Et comme Adam rêvait à ses plans lointains et sages, les pieds dans la brousse et des haillons sur le corps, l'innocente et l'enthousiaste, Ève l'intuitive, marchant avec aisance et calme au long des sentiers épineux, et le regard posé sur la terre, s'en vint doucement mêler sa présence certaine au rêve de cet esprit envolé vers les chimères. On dit que

cette audace féminine ramena vers les choses actuelles cette intelligence égarée dans le futur; on dit que cette tendresse féminine rendit à cet impatient le courage des durs labeurs; on dit que cette sagesse féminine, associée au travail de cet esprit subtil, défricha la brousse et transforma le désert; on dit que cet enthousiasme féminin, inspirant son inquiétude féconde à cette âme virile, lui montrant l'avenir possible au miroir de *leur* œuvre, fit luire à ses yeux qui regardaient la terre l'espoir, jamais éteint, des Paradis retrouvés.

Si le vieux Maître avait raison, lorsqu'il redisait aux convives enivrés les paroles ardentes de l'Étrangère Diotime; si la vieille Légende a raison, qui nous redit la première aventure de l'intelligence « inspirée » par l'enthousiasme; — qui donc s'abandonnerait encore aux négations ironiques, qui donc ne souffrirait à entrevoir, dans le sourire des yeux, l'ironie du cœur? Mais nul, s'il est épris de la souplesse spirituelle, n'acceptera sans doute, ou de ceux-là qui ignorent l'intuition ou de ceux pour qui l'intelligence est chose inerte, une réponse faite d'hostile raideur au problème spirituel de l'*innocence*. Si le serpent n'avait point murmuré à l'oreille de la femme sa parole tentatrice, si le « désir de devenir des dieux » n'avait point mordu nos cœurs, enfermés à jamais dans la prison paresseuse des intuitions engourdies, aurions-nous connu les horizons sans bornes, illuminés de brumes claires, par le soleil dilaté de l'intelligence radieuse? Si les Paradis perdus n'étaient restés vivaces

et chers aux aventuriers de l'exil, si l'enthousiasme de la joie première n'avait survécu dans celui de la joie conquise, errants à jamais sous les pâles rayons d'un soleil sans flamme et comme nimbé d'ironie rongeuse, aurions-nous connu les ciels transparents sur les pelouses éclatantes et, symbole de l'œuvre audacieuse de l'homme déifié, le vol immense et mesuré des aviateurs?

Et pourquoi nommer encore, dans les tristesses imaginaires d'un exil irréel, le regret injustifiable des Jardins abolis? Nos âmes n'ont point franchi les portes, closes désormais pour elles (closes pour nous, hélas!) du vieux Parc aux allées sinueuses où nous vécûmes jadis les intuitions premières. Nos âmes ne vont point par les routes, sans terme désormais pour elles (et pour nous, hélas!), sans force pour marcher, sans rêve pour espérer, sans lueur pour s'orienter, errantes et lasses par les routes stériles de l'intelligence. Le monde est un Parc sans limites, que traversent les routes frayées par nos mains; et, dans les allées sinueuses que multiplient nos rêves, il est, pour nos âmes rajeunies par l'effort, des intuitions plus belles que les intuitions premières. Point d'ennui pour nos âmes vivantes, qui ne sauraient tourner en un cercle machinal; point de langueurs dans les intuitions nouvelles qui s'élargissent sans terme, inquiètes et curieuses et nuancées, dans la lumière féconde de l'intelligence.

S'il est grave et pressant, est-il donc insoluble, le problème vital de l'innocence spirituelle? Et quel besoin

pour nous d'opposer la fraîcheur de l'esprit à la fraîcheur de l'âme? Nous ne délaisserons point, sans doute, pour les intuitions lâches et caressantes, le désir viril qui nous emporte, supérieurs à nous-mêmes, vers les dures et âpres vérités. Mais ce désir des vérités que l'on force, ce principe des recherches courageuses et patientes, cet instinct du triomphe dans les batailles de l'erreur, n'est-ce point le réel qui nous l'inspire, la vie qui nous l'insinue, l'action qui nous le donne? La souple intelligence que nous fit, en de longs tâtonnements sans grâce, le besoin de franchir nos limites, ne sera point en nous complaisante à sa propre gloire, ivre de son essence, injurieuse à son destin. Pareille, en la fascination qu'elle exerce, au serpent de l'antique aventure, reployée sur elle-même en tourbillons mouvants et emmêlés, regardant, comme touchée d'un repentir étrange et qui se voudrait mué en audace, la longue et bizarre traînée que laissa derrière elle son rampement tenace et assoupli, mordant parfois, comme pour clore le cercle magique de la connaissance, le terme agile et impatient d'une reptation qui se déroule à regret et qui se rêve bondissement ramassé et acte indivisible, — la souple intelligence hésite parfois en sa recherche ambitieuse et, scrutant ses erreurs, envenimant ses scrupules, sondant les tares de sa puissance, elle raille son aventure et sourit de son vouloir. Va-t-elle s'arrêter au lieu des scrupules, s'enclore pour toujours au cercle magique, pervertir sa mobilité souple en immobile enveloppement de soi et comprendre à ce point sa propre

agilité qu'elle s'engourdirait enfin du sommeil définitif des ironies mortelles? Ne craignons point ce dénouement triste de la Tragédie Humaine. En regardant ainsi derrière soi, qu'aperçoit-elle, au principe de son effort, si ce n'est l'élan vital de l'impulsion première? En sondant sa propre essence, que trouve-t-elle, au principe de son doute, si ce n'est la survie obstinée de l'élan primitif? En fermant le cercle magique, qu'éprouve-t-elle, au principe de sa morsure railleuse, si ce n'est le vouloir tenace du bondissement final où s'affirme, réel invinciblement, l'acte indéfectible de la Vie supérieure? En la ruse du serpent s'est insinuée la souplesse aventureuse de la femme. A la fraîcheur de l'âme se renouvelle la fraîcheur de l'esprit. L'ironie féminine, vivante au cœur de l'homme, se transcende elle-même, et réalise, dans l'innocence lumineuse, l'œuvre de l'enthousiasme. C'est à l'éclosion solidaire de ces deux puissances, *enthousiasme* et *ironie*, que nous consacrerons notre prochaine analyse.

# CHAPITRE IV

## L'IRONIE ET L'ENTHOUSIASME[1]

### I

Cette analyse du développement double et solidaire de l'ironie et de l'enthousiasme nous permettra sans doute d'éclaircir le problème de l'innocence spirituelle. Mais que ces deux puissances viennent à éclore dans la même âme, n'en résultera-t-il point pour cette âme une sorte de partage douloureux et comme de déchirement intérieur, alors même que cette lutte serait masquée au regard des autres par le mensonge du sourire? Bien plus : n'est-ce point le paradoxe étrange, et presque monstrueux, de notre sensibilité décadente, que nous puissions être touchés jusqu'aux larmes, et sourire, sans remords, de notre propre émotion? Sans remords! Comme si le dédoublement et le mensonge de notre

1. Nous avons utilisé, en vue de ce chapitre, certaines indications de M. Dromard, dans son *Essai sur la sincérité* (Alcan).

pauvre moi n'était pas un mal déjà et une souffrance, et comme si la joie de l'être se trouvait ailleurs que dans la simplicité du cœur qui s'efforce et la pureté de l'âme qui savoure[1]! Pourtant, c'est bien ici le mal inéluctable, et comme le péché radical, de notre nature vicieuse. Pareille au Centaure de la fable antique, bête et homme tout ensemble, lié par un mariage adultère que dément son amour idéal pour la vierge née parmi les hommes, notre âme est soulevée par l'enthousiasme vers les régions transcendantes et pures de la joie spirituelle, et rabaissée par l'ironie vers les plaines mornes et humiliées de la conscience mauvaise.

Est-ce donc que, souffrant sans remède ni espoir de ce partage qui nous déchire et nous écartèle, nous sommes condamnés à subir le duel indéfini des deux puissances adverses, tantôt ravis jusqu'aux extases créatrices de la joie surhumaine, tantôt bannis et comme prostrés dans les grimaces inféconde d'une railleuse et vaniteuse et douloureuse sécheresse? Combien plus profond et moins hostile à nous-mêmes le rapport véritable qui se développe en notre âme vivante et assouplie, entre les transports enthousiastes de l'intuition tendue et les retours ironiques de l'intelligence sagace! N'est-ce point la vie même, laborieuse et cachée, du Centaure nostalgique, cette poussée qui tourmente en lui le désir bestial et l'agite, rué en son âme de matière, et comme ravalant à ses

1. Simplicitas intendit Deum, puritas apprehendit eum et gustat.
(*De Imitatione Christi*, lib. II, cap. IV).

limites charnelles l'appétit inexhaustible des étreintes idéales? Ne blâmons point l'ironie comme un blasphème; ne renions point l'ironie comme un vice. Suivons-la, bien plutôt, dociles à ses erreurs séduisantes, dans les riches détours de sa dialectique féline et onduleuse. Au cœur même de cette vagabonde splendide et cynique nous sentirons peut-être, comme voilés et dérobés sous une chair d'emprunt mais rythmés au rythme de cette fièvre étrangère et fascinante, les battements fiévreux et sacrés de l'enthousiasme surhumain.

## II

Et pourquoi parler de sécheresse? Ce n'est pas aux cœurs insensibles et fermés que l'ironie profonde et habituelle s'enracine et s'agrippe le mieux. Certes, une âme sèche et pauvre connaît et pratique les stériles et durs exercices de la raillerie superficielle et méchante. Mais qu'il y a loin de cette moquerie studieuse et comme scolaire, de cette recherche pénible des pointes qui blessent et des morsures qui entament, à l'ironie aisée et pénétrante et vivante qui s'échappe sans apprêts de nos sensibilités frémissantes et mal closes, de nos perversités émouvantes et naïves! Quelle ironie constante — et si candide — aux discours aimés et tendres que tiennent les enfants — les chers petits enfants — à leurs amis du jour, aux victimes de leur tendresse! Et combien ils savent, ces intuitifs et ces passionnés, ces assoiffés

jaloux d'exclusives caresses, découvrir et caresser le ridicule des gestes et la gaucherie des propos! Mais qu'un sentiment plus rare naisse et éclose en cette âme enfantine, à quoi discernerons-nous la secrète présence du trouble nouveau, si ce n'est à l'ironie mensongère dont s'enveloppe aussitôt cette pudeur de l'âme et cette discrétion du cœur? Sommes-nous enfants sur ce point, en la naïveté de nos éclosions passionnelles, nous qui tenons cachés à nous-mêmes, par une délicatesse railleuse, les sentiments que nous chérissons et que nous feignons sincèrement de ne point connaître? Est-ce crainte de profaner, par une diffusion indiscrète, ce que nous avons enserré jalousement au profond du sanctuaire intime? Mais pourquoi dérober ainsi à la clarté de notre aveu intérieur le sentiment qui nous fait vivre et nous transforme? Pourquoi surtout, dans les colloques avec ce que l'on aime, cette perpétuelle mascarade qui déguise l'un à l'autre les aimés, et les contraint à la divination hésitante, et souvent désespérante, de ce que leur cache à tous deux le mensonge involontaire d'une ironie réciproque et douloureuse? Si vous désirez entrer en contact avec l'âme la plus aimante et la plus éprise, n'allez point à ceux qui parlent à découvert et de qui le cœur se révèle par les discours, n'allez point à ceux qui se taisent et qui séquestrent leur passion dans la tombe du silence; allez à ceux qui parlent et pourtant se taisent, à ceux qui dérobent leur visage et leur cœur et mettent à leur amour silencieuse

le masque sincère de leur vivante ironie. Ce n'est point pudeur vaine, ignorance impossible, cabotinage du sentiment. Non : c'est qu'une attache intime et vitale relie cette passion qui nous inspire et nous maîtrise à cette ironie qui la reflète et la déforme. C'est qu'au secret même de nos sensibilités intuitives pénètre avidement notre intelligence curieuse. C'est que notre amour enthousiaste et inépuisable nous apparaît au travers de l'image intellectuelle et élégante qui la délimite et l'épuise sans fin. C'est que nous percevons notre cœur vivant et qui palpite sans règle, par delà cette image nette et définie qui impose une formule régulière au rythme de nos battements. Comment pourrions-nous, dès lors, désireux d'égaler par nos conceptions claires la vie trouble et profonde de nos âmes, ne point nier et railler cette profondeur vivante et informe, et infiniment féconde, que nous n'égalons point? Toujours engendrée à nouveau par la spontanéité débordante du sentiment qui nous réalise, l'ironie, qui contrefait le sentiment, puise à cette vitalité la vie souple et inépuisable qui l'entretient et la régénère. C'est pourquoi toute sensibilité profonde se double d'ironie, et revêt d'un masque trompeur sa propre sincérité. Mais c'est pourquoi aussi toute sensibilité profonde, consciente plus ou moins de ce masque qui la défigure et dont elle ne saurait abjurer le mensonge intime, souffre de ce dédoublement qu'elle aime, et se recueille en quelque sorte dans le cher et cruel remords de sa propre et nécessaire trahison.

Ainsi les plus aimants et les plus sensibles parmi les hommes, qui sont de tous les plus vibrants et les plus enthousiastes, parce que leur déguisement inévitable s'adaptera le moins fidèlement à leur réelle nature, seront de tous les plus ironiques et les plus scandaleux et les plus tristement misérables.

Et la sensibilité du cœur, idéale et spiritualisée, n'est pas seule le principe des ironiques retours et des tristesses mordantes. La sensibilité des sens, dont la vie fraîche et l'ardeur passionnée révèlent à notre inquiétude première et candide une sorte d'innocence virginale et charnelle, se double, elle aussi, dans la mesure de sa ferveur enthousiaste, de conscience curieuse et inefficace et d'ironie aggressive et douloureuse. Quels singuliers détours et quelles rares hypocrisies dans les arcanes mystérieux de la sensualité la plus naïve et la plus franche! A-t-on remarqué à quel point les charnels ont des âmes railleuses et attristées? Non qu'ils exercent à l'égard des autres une raillerie hostile, dont leur tendresse sensuelle les détournerait sans doute. Non qu'ils renoncent, par scrupule idéaliste, à la joie immédiate et sincère que recèlent, en leur cœur de primitifs, les enthousiasmes voluptueux. Mais ces intuitifs de la chair, tout abandonnés qu'ils soient à la ferveur de leur instinct, n'en sondent pas moins curieusement les sources cachées de leurs riches impressions; et l'inefficacité de leur effort, pour modeler ce qu'ils éprouvent et ce qu'ils pressentent à la mesure de ce qu'ils conçoivent et idéalisent, les entraîne

à nier ironiquement la jouissance où ils s'abîment ; et cette négation railleuse et ravalante, expression à rebours d'un enthousiasme inquiet mais impuissant à définir son inquiétude, engage dans les complications intellectuelles d'une tristesse intime ces Parsifals avides de volupté, ces hommes « simples qui suivent leur cœur ». N'est-ce pas que, livrés sans réserve aux odeurs frissonnantes et grisantes, l'âme bercée aux effluves subtils qui l'emportent, lointaine et comme dilatée, au pays informe des rêves, aux joies voluptueuses des paradis artificiels, une tristesse étrange nous envahit, un désir de conscience et de précision paradoxales, une lassitude de jouir au delà des forces de l'intelligence, une raillerie sur nous-même et sur la vanité de cet incompréhensible abandon? Le plus subtil, le plus vague, et le plus vital de nos sens est donc le principe des ironies les plus riches en désillusions et en tristesses ; et cette tristesse ironique mesure la richesse et la vitalité de l'enthousiasme sensuel qui l'engendre. Pareils à ces hypnotisés qui, dans les cliniques, accomplissent docilement les gestes suggérés par d'autres et adoptent sincèrement les croyances que d'autres leur imposent, mais témoignent par l'imperceptible sourire de leurs lèvres qu'ils gardent à demi la conscience d'un abandon qui les dépasse, — nous traversons avec la réserve d'un sourire les régions mystiques où s'épanouissent obscurément nos libres et fécondes sensibilités. Mais les gestes que nous accomplissons et les croyances que nous vivons sont notre vie à nous et l'œuvre person-

nelle de l'enthousiasme qui nous traverse et nous anime et nous emporte; et si les « barbares » de l'extérieur voient surtout notre sourire et nous jugent à l'abaissement de notre tristesse, nous sentons bien, nous les acteurs de notre riche tragédie, que notre joie et notre abandon dépassent infiniment les restrictions de notre sourire, et que la tristesse qui nous appauvrit et nous contracte est encore, en l'inquiétude vitale qu'elle manifeste, une réalisation partielle de ce qui fait notre joie.

Comprend-on à présent, en l'inconscience relative de cette dialectique de l'âme, pourquoi les artistes les plus frémissants et les plus lyriques furent toujours, en leur inspiration la plus sincère, comme imprégnés passionnément d'ironie subtile et ardente? Ce n'est point une artificielle et dramatique création, en cette Tragédie enthousiaste de l'amour salutaire, que le Méphistophélès ironique et négateur, vainqueur en apparence de la vie, mais créé vraiment par la vie et résorbé par elle à l'heure définitive des enthousiasmes triomphants et de l'intuition rédemptrice. Faust et Méphistophélès, l'aspiration agissante et l'intelligence qui voudrait la mesurer et qui la nie parce que sa propre mesure est dépassée par elle, — c'est là sans doute le double aspect du génie de Gœthe, et c'est aussi le double aspect de notre nature à tous. Mais l'ironie du négateur n'est donc que l'image intellectuelle et insuffisante de l'enthousiasme intuitif du créateur de sentiment et d'action; Méphistophélès est comme le double de Faust; et c'est dans l'âme du héros que se

déroule, inspirée par l'inquiétude vitale et railleuse seulement de ses propres échecs, la tentation subtile et aventureuse de l'intelligence avide d'égaler le principe dont elle procède. Aussi Méphistophélès n'est-il point vaincu par la victoire de la Vie sur la négation qu'il incarne. Si la tristesse et l'ironie meurent au terme de l'épreuve. Faust, racheté par l'amour supérieur, emporte en son âme, au Ciel du triomphe et de la béatitude, le désir de connaître et de réaliser qui animait le Tentateur infernal. Et quel triomphe secret pour Méphistophélès anéanti que cet achèvement dans l'intuition suprême, cette réalisation de l'insuffisance et cet accomplissement de l'indescriptible! Vraiment cette défaite de l'ironie par l'enthousiasme n'est-elle pas, bien plutôt, une victoire mortelle et sublime de cette ironie inquiète et amoureuse, satisfaite enfin de voir déifié l'objet de son amour [1]? Et c'est bien encore à cette dialectique mystérieuse de l'âme que s'éclaire pour nous l'œuvre étrange d'un Verlaine, ce « parallélisme » constant de la dévotion passionnelle et de l'ironie desséchante et perverse. Oh! qu'il fut enthousiaste et sincère, le « pauvre Lélian », dans ses effusions terrestres comme dans ses aveux mystiques, dans son lyrisme nuptial [2] et ses défaillances charnelles comme dans son amour exclusif et tendre « à sa mère Marie [3]! » Mais qu'il fut

1. Cette idée de Méphistophélès et de Faust, envisagés comme les deux aspects du génie de Gœthe, a été mise en valeur par M. Jean-Edouard Spenlé, dans un cours inédit.

2. Cf. Verlaine, *La bonne chanson*.

3. Cf. *Sagesse*, II :

Je ne veux plus aimer que ma mère Marie...

ironique et ambigu, ce Verlaine de brasserie et d'hôpital, alors qu'il confrontait sciemment, en un rapprochement sacrilège, les « blessures vibrantes de l'amour divin[1] » et les ardeurs bizarres d'une Adeline « trop peu humaine! » Et combien encore, même en ses vers les plus idéalisés, on retrouve la résonnance gouailleuse d'une raillerie latente! Relisez, pour vous en convaincre, le beau poème de la rédemption avortée, « Crimen Amoris » :

« Dana un palais, soie et or, dans Ecbatane.., »

et le persiflage lyrique du dénouement en réponse à l'héroïque immolation :

« On n'avait pas agréé le sacrifice,
Quelqu'un de fort et de juste assurément
Sans peine avait su démêler la malice
Et l'artifice en un orgueil qui se ment[2]... »

Mieux encore, il me semble, que dans les poèmes religieux, la « manière » réelle et géniale de Verlaine se déclare, avec cette inspiration sentimentale et profonde qui s'enveloppe d'ironie ailée et douloureuse, dans tel petit poème comme cette « pochade » sur « la Gigue » :

« J'aimais surtout ses jolis yeux,
Plus clairs que l'étoile des cieux,
J'aimais ses yeux malicieux.
Dansons la gigue!

Elle avait des façons vraiment
De désoler un pauvre amant,
Que c'en était vraiment charmant!
Dansons la gigue!

1. Cf. *Sagesse*, II :
O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour
Et la blessure est encore vibrante...
2. Cf. *Jadis et Naguère* (Crimen Amoris).

Mais je trouve encore meilleur
Le baiser de sa bouche en fleur
Depuis qu'elle est morte à mon cœur.
Dansons la gigue! [1] »

Cette pénétration intime d'une sensibilité, qui toujours, dans l'innocence ou le crime d'amour ou le remords brûlant ou l'extase tremblante, se donne et se livre, par une raillerie totale et persifleuse qui semble renier ce don de soi et anéantir cette impression première, — n'est-ce point l'une des illustrations les plus déconcertantes de ce problème qui nous occupe, celui des rapports essentiels entre l'enthousiasme qui crée et l'ironie qui fait avorter cette création? Mais n'avons-nous point ici, précisément, dans le cas de Verlaine, l'un des documents les plus favorables à une réponse décisive? L'ardeur passionnée qui enflamme et dilate, pour ainsi dire, les plus inconsistants de ses poèmes, est un indice très sûr de la spontanéité de son ironie et de l'inspiration, vraiment passionnée, qui la détermine. Il ne s'agit donc point d'un masque d'occasion et d'un artifice d'amuseur, mais d'un déguisement inévitable et naturel, ou plutôt d'une éclosion à rebours de l'inquiétude qui travaille et attriste cette âme sensuelle et sentimentale, cette « âme de joie ». Ne voit-on pas que, dans ses extases comme dans ses mésaventures, cette âme s'est toujours « cherchée », appelant « sagesse » et « bonheur » ce qu'elle portait en soi d'irradiation et de « rêve étrange », poursuivant de sa curiosité maladive la

1. *Romances sans paroles* (Streets).

formule de « son cœur transparent » et problématique?

« Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime,
Et qui n'est chaque fois, ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend [1]... »

Que, dans cette recherche consciente d'une formule inaccessible, « l'âme en peine et de passage [2] » ait abjuré la colère et l'orgueil, cela est croyable. Mais elle ne pouvait manquer, en cet effort de reploiement qui n'aboutit point, de rencontrer la tristesse; et l'ironie spontanée qui enveloppe cette œuvre de passion intuitive n'est autre que cette conscience d'une recherche impossible et d'un échec renouvelé. Par là s'explique le rapprochement sacrilège qui nous surprenait tantôt, puisque cette « âme de joie et de tristesse », ne se trouvant nulle part, a dû, par l'effet d'une logique impulsive et passionnelle, multiplier l'effort pour se trouver et le poursuivre « parallèlement » dans les régions du cœur les plus disparates. Mais par là s'éclaire, avec l'œuvre paradoxale du « pauvre Lélian », le problème enchevêtré de cette dialectique de l'âme, puisque l'ironie de ce lyrisme n'est qu'une impuissance avouée de l'imagination nette et rationnelle à enclore les élans de la sensibilité, et que l'enthousiasme de la passion, avivé par cet échec de la conscience claire, réalise en sentiment plus intense ce

1. *Poèmes saturniens* (Mon rêve familier).
2. *Sagesse*, I (Écoutez la chanson bien douce...).

que la conscience poursuivait, et que toutes les « voix » viennent enfin mourir dans « la voix terrible de l'Amour[1]. »

III

Que l'ironie élabore de la sorte l'œuvre de la sensibilité individuelle, il est aisé de le concevoir. Mais il semble que la vie sociale doive se dérober à son influence, dans la mesure de sa propre fécondité. Car, profondément établie dans l'accord intérieur entre les sensibilités diverses mais harmoniques, et non simplement fixée par un concert extérieur des intérêts provisoires, la sympathie réelle qui l'assure ne serait-elle point blessée et détruite par une raillerie qui en atteindrait l'essence? C'est l'œuvre d'une sensibilité anarchique et antisociale que de s'attaquer ainsi, comme pour le bafouer, non au principe abstrait que l'autorité invoque, mais au sentiment concret dont la vie sociale s'inspire. — Bien au contraire de cette apparence, la sympathie n'est possible que dans la mesure où l'ironie la pénètre et l'imprègne. Les sensibilités diverses s'harmonisent sans doute en raison de leurs affinités intimes; mais si la vie sociale est autre chose que cette banalisation des originalités singulières dénoncée par Bergson, si elle procède, en sa spontanéité, d'une inspiration originale, si un enthou-

1. *Sagesse*, I (Les voix).

siasme intuitif est à la racine de nos confiances réciproques, si un amour commun nous traverse et nous oriente, — cette confiance et cet élan profonds ne peuvent demeurer dans leur action secrète, ils se traduisent à la conscience individuelle par une image claire, ils réfractent leurs diversités harmoniques à travers le milieu infidèle de nos distinctions abstraites; bref, nous connaissons notre âme sociale par les déformations simplistes que notre entendement opère, et, conscients de cette altération et de notre impuissance à égaler cette âme, un retour ironique se déclare à l'encontre de ces formules infidèles, une négation railleuse et hardie de l'accord même qui nous échappe. Ainsi les audaces antisociales ne font que transposer en termes d'inquiétude et de recherche les enthousiasmes spontanés de la sympathie vivante; et l'inefficacité même de notre effort pour exprimer cette vie première avive le sentiment qui nous possède de cette confiance et de cette « amitié »[1] naturelles. Ici encore, loin d'être anéantie par son échec et par la victoire de ce qu'elle attaque, l'ironie triomphe par sa propre défaite, si l'inquiétude vivante qui l'anime se retrouve sous forme de science pratique dans la vie supérieure du sentiment qu'elle réveille.

Accord intérieur et durable entre les sensibilités qui sympathisent, impossibilité malgré les malentendus partiels d'une réelle dissonance, enchantement musical qui détermine la fusion consciente des diversités singu-

1. Au sens barrésien du terme.

lières, qu'est-ce donc que cette sympathie si riche et si complète, sinon l'avènement concret du royaume de la vérité? Mais c'est donc ici, dans cet ordre de la raison et de la pure connaissance, dans cette région des concepts clairs et des formules distinctes, que l'ironie jouera son rôle inévitable et pratiquera en toute sincérité son labeur de négation. Quel nom porte la raison incarnée, et qui revendique son droit et sa puissance? Voltaire. Comment s'appelle la raison éprise de soi, et s'efforçant de réduire au mystère lumineux de son propre génie le mystère obscur des religions et des races? Renan. Et si, nous défiant peut-être de la raison dialectique et combative, nous posons sur le terrain des actes le problème de la vérité pratique, n'est-ce point dans la réalisation du « bon sens » que nous trouverons les subtiles finesses de l'ironie vivace? Mais qu'un souci plus idéal de la vérité vécue nous anime, si nous cherchons une réponse à ce problème des âmes dans l'œuvre profonde d'un grand poète, nous recueillerons la parole significative de l'ironique Mara : « Je suis celle qui dit toujours la vérité[1]. » — C'est qu'ici également aux intuitions immédiates par lesquelles s'opère l'enchantement musical, à la fusion des âmes dans la possession virginale du réel, aux divinations singulières et harmoniques, une inquiétude s'attache, vivante par son inspiration, abstraite par ses méthodes, un désir de clarté parfaite et d'intelligence définitive. Mais c'est alors que se rompt l'enchantement,

1. Claudel, *L'Annonce faite à Marie*, acte I, scène II.

et que grincent les dissonnances, et que divorcent les âmes, et que luttent les théories, et que mentent les cœurs. Et c'est pourquoi, inquiète du réel et gonflée d'enthousiasme, la volonté de connaissance vraie et d'action sincère, impuissante à découvrir dans les images intellectuelles l'inépuisable originalité de l'intuition sincère et véridique, masquera d'ironie destructive le désespoir de son enthousiasme trompé, et niera sarcastiquement cette ardeur même qui l'inspire. Mais cette ironie et cette négation, bien loin d'anéantir le sentiment virginal de la vérité immédiate et profonde, si elles détruisent à mesure les formules infidèles d'une raison étriquée, n'en éveillent que mieux les harmonies latentes et les révélations du cœur. Et ce triomphe de l'enthousiasme, s'il réalise un contact plus réel de nos âmes avec la vérité vivante, consacre donc, en la résorbant, l'œuvre salutaire de l'ironie, puisqu'il assure à l'inquiète recherche une connaissance plus pure et plus harmonieuse de la réalité vécue. Les blasphèmes et le crime de Mara, luttant contre les chimères au nom de la Vie, n'ont d'autre effet que de pacifier les âmes dans le sentiment idéal d'une Vie supérieure, et d'anéantir la négation dans le cœur même de la négatrice, insinuant en ce cœur de révolte et de sarcasme la douceur de Violaine[1].

1. *L'Annonce faite à Marie*, acte IV, scène v.

## IV

Mara et Violaine! C'est la Tragédie intérieure de nos âmes que développe Claudel en mettant aux prises cette douceur et cette révolte, car la diversité qui les oppose est une apparence qui les déguise, et l'une et l'autre incarnent ou les plans différents ou les moments transformables d'une même et riche dialectique. Superficielle ou profonde, l'attitude de l'ironiste ou celle de l'enthousiaste révèle toujours un même désir et libère toujours une même passion. Celle qui tue dans la haine parce que la douceur lui a volé l'amour réalisera, mieux instruite par son crime, l'amour dans la douceur qui doit abolir jusqu'à la mémoire de la haine[1]. Et nous fûmes injustes envers l'ironie lorsque nous la reléguions à la surface de l'être et du désir, car elle est mieux qu'un masque, et son destin n'est pas de transposer en comédie le tragique de l'existence. Elle-même est source de tragique, parce qu'elle est principe de révolte, et qu'elle réside au cœur de l'être, immanente à la passion, identique à l'enthousiasme, qui nous fait vivre. Quelle naïveté sincère et quelle flamme ardente en cette ironie enfantine, dont la candeur nous brave et nous blesse! Et quelle ingénuité, si parfaite qu'elle en est inconsciente, mais aussi quel mépris des résistances inertes dans cette ironie de la

1. L'Annonce faite à Marie, *ibid.*



femme, dont la ruse et le sourire ne sont pour nous un scandale et une énigme que par suite de notre lâche paresse à en démêler l'exigence et l'inspiration! Combien une étude sans préjugé des grandes intuitives nous confirmerait cette identité radicale des deux puissances, et nous montrerait dans l'ironie audacieuse et sans-remords le moteur inlassable des enthousiasmes que rien n'arrête! Figures énigmatiques en lesquelles s'exprime la féminité latente qui aspire à se réaliser : noble impératrice de la race des chevaliers et des cygnes, qui dressiez sur les pelouses de l'Achilleion l'effigie railleuse du lyrique des sarcasmes émouvants, et qui cherchiez à distraire, par les rues de Biarritz et le pavé rouge de Genève, l'ironie tragique de votre deuil et de votre destin; petite âme puérile de Marie Bashkirtseff, qui promeniez de Nice l'ensoleillée à Rome l'éternelle le dédain profond des modesties amoindrissantes et de toute pauvreté, et qui portiez en vous l'amour méprisant du dieu intérieur que fabriquait votre croyance avec votre chair et votre génie problématique, ô pèlerine si tôt morte des orgueils passionnés, vous que le prêtre ironique de votre culte posthume a nommée de façon étrange et touchante « Notre-Dame du sleeping car[1] »; fuyante et bizarre Marina, qui n'aviez pas besoin de nier les lois et les mœurs puisque vous les ignoriez de naissance, vous qui désoliez si fort André Maltère en votre ironique dédain des « marchands

1. Cf. Maurice Barrès, *Trois stations de psychothérapie* (La légende d'une cosmopolite).

de participes », mais qui aimiez tant votre victime qu'il vous fallut guérir de la solitude ce pédant sensible et enthousiaste en lui inculquant les fièvres de Venise et la morale du « Velu[1] » ; — figures réelles ou romanesques, c'est en vous contemplant ainsi que l'on prend conscience de l'ironie tragique ou capricieuse, de l'ironie essentielle qui efface nos limites et nous met au cœur le désir féminin et inquiet de l'Ève primitive, le désir coupable de l'innocence future, « le désir » inépuisable « de devenir un dieu ».

## V

Intérieure à l'être et à la passion, et non simple masque grimaçant d'une intelligence tardive et rétrograde, l'ironie m'apparaît comme la conscience, intellectuelle mais propulsive, de l'inquiétude qui nous développe. C'est en elle donc, et dans son œuvre scandaleuse, que l'on cherchera l'œuvre sainte et édifiante des enthousiasmes libérateurs et candides. N'allons point, par vénération naïve, et nullement puérile, pour les innocences approuvées, par goût des principes et fétichisme raisonnable d' « ami des lois », découvrir cette candeur et cette ardeur dans la docilité à la nature et à l'ordre des choses, dans la docilité servile du disciple qui répète, dans la servilité machinale de l'obéissance qui accepte et exécute. Non : l'enthousiasme est tout autre chose que

1. Cf. Maurice Barrès, *L'Ennemi des Lois*.

répétition docile, car il est instinct de révolte contre les principes et d'initiative féconde. L'Élisabeth de Villiers de l'Isle-Adam n'est-elle pas, dans sa longue soumission apparente à la platitude positive de son « banquier », l'incarnation des révoltes et des élans de la vie? Et de quelle ironie amère, inhérente à ses révoltes, sortira un jour sa décision qui devrait la libérer! Mais qu'épuisée et vidée par cette sujétion, elle abdique son projet de solitude et retourne à l'attache, en gardera-t-elle moins pour cela sa force de rébellion et son frémissement de liberté? Elle va concentrer sa haine vaincue et son ironie frissonnante dans la révolte suprême de sa pitié finale[1]. Et n'est-ce point à la révolte contre l'honneur égoïste et masculin d'un mari, dévoué aux principes et qui la traite en « poupée », que la Nora d'Ibsen, accablante d'ironie grave, a dû la révélation de sa nature et son enthousiasme inébranlable pour la réalisation de sa vie personnelle[2]? Même la passion si pure de la « douce, douce Violaine[3] », cette acceptation joyeuse de la souffrance et de la mort et ce renoncement à l'amour, cette sainteté qui s'effare de son titre et qui se place spontanément au faîte de la *Justitia* mystique[4]; — cette innocence et cette candeur procèdent d'une révolte de la joie de vivre contre la douleur du lépreux[5] et d'une révolte de l'amour, en une

1. Cf. Villiers de l'Isle-Adam, *La Révolte*.
2. Cf. Ibsen, *Nora* ou *Maison de Poupée*.
3. Cf. *L'Annonce faite à Marie*, acte II, scène III.
4. *Op. cit.*, acte IV, scène V.
5. *Op. cit.*, prologue.

sorte d'adultère immaculé, contre la loi humaine et divine du mariage[1]; et cette douceur d'immolée volontaire s'exprime en une double ironie, l'une verbale et l'autre agissante, l'ironie de la tendresse confiante payée de vile couardise[2] et l'ironie de l'enfantement virginal qui achève, par la « régénération » d'une petite morte, le miracle de cet adultère[3]!

Issu de l'impossibilité où nous sommes de rester ce que nous fûmes, lancé par une intuition de ce que nous pouvons et devons être, éclairé en son élan par une intelligence qui nie l'habituel et le familier pour nous plonger au sentiment novateur du devenir, l'enthousiasme est donc l'âme de la tentation subtile, la conscience du péché nécessaire, le principe de la lutte titanique et prométhéenne. Il tient son origine de la tentation première qui sauva l'homme futur, par le péché originel, de la béatitude des routines et de la sainteté facile des engourdissements inertes, et qui, par le risque volontaire d'une lutte au delà du destin naturel, raillant et niant son animalité tenace et paisible, constituant pour le risque à braver l'intelligence combative, transmua le Centaure inquiet et humilié en homme de désir. Né de la lutte et de la tentation, il ne mourra qu'avec la tentation et la révolte, qui ne mourront jamais, à moins que ne meure la Vie. Car il est la Vie elle-même, toujours confiante en soi et prête à la résurrection, alors surtout

1. *Op. cit.*, acte IV, scène III.
2. *Op. cit.*, acte II, scène III.
3. *Op. cit.*, acte III, scène II.

qu'elle se raille mortellement et se renonce héroïquement; « chant de confiance dans la vie [1] », il est, chez le martyr Polyeucte comme chez le danseur Zarathoustra, l'intelligence intuitive et efficace de cette vie indéfectible, héroïque et déifiée :

« Saintes douceurs du ciel, adorables idées,
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir;
De vos sacrés attraits les âmes possédées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.
Vous promettez beaucoup et donnez davantage :
Vos biens ne sont point inconstants;
Et l'heureux trépas que j'attends
Ne vous sert que d'un doux passage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contents [2]. »

## VI

Création vibrante d'une sensibilité plus riche et fanatisme démolisseur des idoles gêneuses, que ce soit au nom de Christ ou au nom de Dionysos, comment appellerons-nous cette intuition idéale qui tue et qui engendre, cette ivresse de l'enfantement dans les fureurs de la négation? Est-ce l'enthousiasme qui nous transporte? Est-ce l'ironie qui nous arrache? Mais pourquoi disjoindre encore les deux forces, dont l'unité géniale constitue notre élan et notre acte par notre science et

1. Cf. Maurice Barrès, *Les Amitiés françaises*, chap. VIII. — Cf. aussi *Ainsi parlait Zarathoustra*, en particulier 4e partie, *Le chant d'ivresse*.
2. Corneille, *Polyeucte*, acte IV, scène II.

notre mépris? Dans la carrière d'un Jean-Christophe, les exaltations lyriques du *Buisson ardent* supposent les paroxysmes critiques de la *Foire sur la place*; et, dans l'évolution d'un Philippe, l'enraciné qui divinise pieusement ses morts fut jadis le déraciné qui blasphémait sciemment ses dieux. Et n'est-ce point de cette fusion originelle que procède le tragique émouvant et mystérieux de l'existence et de la passion, cet appétit féminin des retours curieux et des déguisements émotionnels, cette éclosion logique et funeste des sentiments contradictoires qui nous affinent et nous torturent? Beauté haïssable et chère des âmes délicates et meurtries, scrupules nécessaires et vains, remords purifiants et odieux, moisson bénie des regrets qui nous empoisonnent, tristesses qui raillez affreusement notre folie en nous imprégnant de la suavité cruelle des joies alanguissantes, espérances flatteuses et chimériques dont l'illusion lucide et charmeuse magnétise notre clairvoyance, — en cette vie absurde et noble quelle férocité savante et caustique mais quelle violence superbe de création exaltée! Et cette vie onduleuse et tragique, cette inspiration qui s'analyse, cette humanité qui se bafoue et se dépasse, par une hardiesse musicale prête à se démentir, nous transposons tout cela dans la nature, échange mystique et ricanement belliqueux des ironies passionnées de l'intelligence et des enthousiasmes instinctifs du cœur. C'est alors que le spectacle des choses « humanisées » se transforme pour notre âme en expérience

lyrique de nos sentiments, épars dans les régions proches ou lointaines de l'univers. L'agonie des soleils mourants, et le cataclysme héroïque des nuages, qui s'empourprent, pâlissent et frémissent de révolte lumineuse et de regret diaphane, vibre dans notre vision enchantée et spiritualisée, comme une blessure magique et enivrante dans la chair de Parsifal ou comme l'andante mystérieux et troublant de la Cinquième Symphonie.

Qu'est-ce donc que cette vie intérieure de notre sensibilité malade et exquise, cette vie féminine des choses où notre âme frissonne et se disperse, cette diffusion de notre lyrisme concret dans les voluptés et les angoisses d'une nature évanescente, sinon la richesse mystique de notre cœur innombrable, et le masque sincère et tragique que nous prêtons à notre désir sans forme pour figurer notre puissance? Ce que nous appelons notre âme est déjà la création de notre fantaisie et comme le dithyrambe de notre inquiétude; et ce que nous appelons la nature est l'œuvre même, libérée de tout scrupule, de cette figuration de notre désir. Sans doute, en ce labeur inspiré qui réalise notre ineffable, l'intelligence déguise en illusion vivante cette puissance inépuisée que la formule savante et le poème du sentiment n'égaleront jamais. Et, consciente de sa pauvreté, multipliant les mythes et reniant ses images provisoires, c'est en un jeu ironique et souriant, où vibre l'enthousiasme inspirateur, qu'elle construira, sensible et sensuelle, douloureuse et apaisante, logique et absurde, ramassée en

intuition pure et singulière et réfractée en mille apparences distinctes, la vision multiple et prenante de la Vie cachée et mystique. Art ou science? Passion qui se déploie ou raison qui s'évalue? Déguisement qui se discerne ou réalité qui se dévoile? Qu'importent ces distinctions trompeuses, si le masque est nécessaire à la révélation, si la réalité féconde est un jaillissement d'apparences, si le monde des formules savantes est l'œuvre mythique d'un art originel, si la raison qui s'évalue est encore une passion qui s'exprime, si le jeu ironique et morbide de nos sensibilités souffrantes est l'inépuisable floraison de nos enthousiasmes divins? Pareille au Sphinx d'Égypte, allongé en la noblesse éternelle de son attitude dans les sables qui l'emprisonnent, dédaigneux des paroles banales que réclame à son masque d'énigme la curiosité des barbares d'outre-mer, silencieux et railleur, mais réservant aux initiés la vision étincelante de ses prunelles, parsemées d'or et de rêve, où s'exprime la vie bouillonnante des cités intérieures, — notre âme profonde et véritable dérobe aux curiosités profanes et blessantes le secret de ses épanchements souterrains et de ses voluptés parfaites, déguise aux réticences d'un sourire les révélations changeantes de son regard, mais anime de son inquiétude indomptable l'immobilité de son attitude et la raillerie de son masque. Que ne sommes-nous les initiés, les Pèlerins heureux des joies spirituelles, libres d'accéder, sous la prison des sables, aux merveilleuses retraites de la Ville Inconnue? Si le regard

brillant et nuancé du Sphinx trouble nos cœurs timides, pourrions-nous affronter le mystère que ce regard dénonce et dérobe? Pourquoi fuirions-nous devant cette révélation de l'innocence, au lieu d'enhardir notre courage aux mystiques résonnances de la « Maison du Berger »?

« Le pur enthousiasme est craint des faibles âmes
Qui ne sauraient porter son ardeur et son poids,
Pourquoi le fuir? — La vie est double dans les flammes.
D'autres flambeaux divins nous brûlent quelquefois :
C'est le Soleil du ciel, c'est l'Amour, c'est la Vie;
Mais qui de les éteindre a jamais eu l'envie?
Tout en les maudissant, on les chérit tous trois[1]. »

Non certes, nous ne maudirons ni la Vie, ni l'Amour, ni l'Enthousiasme, non plus que l'Ironie, leur miroir; mais nous essaierons d'en aborder l'énigme en étudiant la *Dialectique du Cœur*.

1. Alfred de Vigny, *La Maison du Berger*, II.

# CHAPITRE V

## LA DIALECTIQUE DU CŒUR[1]

### I

Ai-je réussi à faire sentir l'unité énigmatique et profonde de l'ironie et de l'enthousiasme, et comment ce miroir, infidèle mais vraiment magique, de la Vie, identique à l'intelligence, réfracte en images riches et inspirées notre puissante et ineffable et inépuisable intuition? C'est à l'acte même, indéfini et pourtant distinct en chaque occasion singulière, de cette réfraction intellectuelle que je voudrais m'attacher maintenant. Et, parce qu'il est question d'une puissance illimitée et d'une expression qui ne saurait tarir, c'est donc au développement intérieur, et comme à la « création continuée », de ces images distinctes que doit aller cette fois l'attention,

1. On reconnaîtra, dans ce chapitre, l'influence de l'illusionisme nietzschéen (Cf. *La Volonté de Puissance*, 3e partie).

cependant que l'on essaiera de décrire, dès sa genèse première, le cours de cette dialectique.

Dialectique de l'esprit ou dialectique du cœur? Si nos analyses ne furent point vaines, l'âme que nous appelons nôtre, et la nature à laquelle s'adresse cette âme en son élan curieux, procèdent l'une et l'autre du lyrisme intérieur, et traduisent en constructions poétiques ou savantes la fécondité de notre désir. Mais cette traduction systématique de notre ineffable secret se réalise, abstraite ou sensible encore, selon des lois, souples sans doute et non rigides, pourtant impérieuses et qui s'imposent à nous, constituant l'armature organique, et comme le squelette interne, de notre esprit. Que notre fantaisie dominante se propose, consciente ou non, de rendre, par les variations analogues et incomparables de son art, le thème musical de notre sensibilité, les images personnelles et vives, où ce motif résonne en mille sortes, ont déjà leur nature inaliénable et leur syntaxe logique, maîtresses de notre fantaisie qu'elles limitent. Que notre volonté de savoir se propose, très consciente, de formuler nettement, par les strictes analogies des schémas organisés, l'expression constante de notre âme et des choses, les idées impersonnelles et immobiles, où cette double apparence se dépose en mille formes solidaires, ont, plus sûrement encore, leur nature intelligible et leur syntaxe rationnelle, gardiennes de notre volonté de savoir qu'elles déterminent. Il est donc en nous, malgré l'inexhaustible puissance que nous sommes et recélons,

une intelligence, vivante ou abstraite, qui nous règle et nous modèle; et la dialectique de l'esprit que je voudrais retracer, pour souple qu'elle soit et révélatrice des intuitions immédiates, ne saurait être prise pour la dialectique capricieuse du sentiment pur.

Capricieuse, non, sans doute. Mais la nature et la syntaxe, par lesquelles se définit l'œuvre de notre intelligence, en expriment-elles moins, parce qu'elles réalisent logiquement cette œuvre, la puissance qui se développe par notre Vie? Au delà des images distinctes et de leur agencement rationnel, c'est la richesse de notre sensibilité qui nous émeut et nous inspire; et la logique de notre raison imite, en la simplifiant, l'histoire féconde et exubérante de notre cœur. Les formes de notre poésie et de notre science n'enserrent pas nos impressions naïves et notre âme ingénue en des moules fabriqués et contraignants; une logique individuelle, refondue sans cesse par le bouleversement de nos émotions, interprète, suivant une méthode changeante et nuancée, les mille catastrophes de notre existence secrète. Et si notre pensée, plus impersonnelle, obéit à des règles sociales qui désignent et enclosent la vérité et la croyance, c'est encore une sensibilité commune et luxuriante qui a produit, pour agir au dehors et assurer son action, ces règles et cette vérité. L'intuition qui saisit l'immédiat, et l'enthousiasme qui crée l'énergie, sont au principe de l'intelligence qui explique et reflète. Si nous voulons comprendre la dialectique de l'esprit, par laquelle se

dilatent notre connaissance et notre monde, nous devrons, par un approfondissement intérieur de notre âme vivante, en chercher le modèle et l'inspiration dans la dialectique vitale de notre cœur, énergique et inquiet.

## II

C'est donc, par ce retour sur nous-mêmes et par cette marche réflexive vers l'intimité originelle de notre puissance, une décomposition graduelle de cette image mythique et de cette vérité illusoire que nous pratiquerons sciemment. Reconnaître sans trêve l'insuffisance des représentations réglées par lesquelles nous figurons et immobilisons le devenir de notre univers et l'écoulement des impressions fluides, quelle attitude plus familière, je ne dirai pas à la pensée du philosophe de profession (suspect de préjugé critique), mais à la pensée philosophique du savant qui réfléchit et s'interroge sur la qualité de son œuvre? Et cette dénonciation des systèmes où l'intelligence naïve enfermerait volontiers, ainsi qu'en des cadres nécessaires, la réalité qu'elle détient, les plus affirmatifs parmi les savants, et les plus épris encore des dogmatismes tenaces, la formulent à leur tour avec une sorte de regret résigné. Ceux-là même, de qui l'esprit clair et positif s'accommode mal des perspectives fuyantes et des fonds mouvants et mystérieux, s'ils réclament pour tous les objets du savoir humain les déterminations précises de la quantité et

s'ils définissent, sans réserve aucune, la Vie elle-même par les expressions algébriques de la mesure, — défendent leur sérénité affirmative de toute connivence secrète avec les chercheurs d'Absolu, et ramènent la nécessité de nos lois à l'exigence de notre organisation corporelle et de notre situation de fait[1]. N'est-ce pas, dès lors, au mystère même de la Vie, déguisé sans doute et nettement oublié dans la sphère du savoir positif, mais s'imposant quand même avec une obstination irréductible, que ces mathématiciens de la biologie rapportent le principe, et la limite, de leur explication intégrale? Et quand bien même, choqués en leur goût du vrai et du saisissable par les indécisions floues d'un pragmatisme de la croyance, ils répugneraient hautement aux libertés « métaphysiques » des doctrines de l'action, c'est encore à une attitude *humaine* et pratique que se réduira pour eux la « création » du savoir et la « constitution » positive de la vérité.

Mais d'autres, parmi les savants, plus réfléchis peut-être et plus fidèles, en leur audace critique, à la logique interne de la science, mettent en question cette nécessité relative et pratique d'un système de formules, et, accentuant le rôle de notre attitude, réclament une représentation de l'univers qui se modèle sur la diversité de nos impressions, et ne préjuge point, par des cadres imposés, de l'identité problématique des apparences. Ce n'est point seulement le monde de la Vie qui bénéficiera de cette

1. M. Le Dantec.

liberté d'interprétation; le monde rigide de la matière va s'assouplir à son tour dans les formules, nettes mais sans illusion, du physicien attentif et défiant[1]. Et, pourvu que la clarté de nos équations demeure pénétrable aux qualités multiples des phénomènes, nous permettant ainsi (mais sans nul préjugé dogmatique) de décrire et de manier les transformations mythiques (et sans doute irréelles) de la matière, notre intelligence sera satisfaite *intelligemment*, et n'attribuera plus aux instruments logiques qu'elle constitue le pouvoir de créer souverainement le monde réel de notre expérience immédiate.

Le retour du savant, averti et sagace, sur l'œuvre qu'il pratique, n'est-ce point là un des épisodes — le plus conscient peut-être et le plus significatif — de ces retours inévitables, par lesquels notre âme, riche mais ineffable, s'aperçoit de la pauvreté de ses formules et de l'insuffisance de ses images? Et c'est là, aussi, l'une des preuves éclatantes de la sainteté féconde de notre ironie et de la virginale innocence de notre critique. Pauvre savoir enfermé dans la prison des systèmes, éclairé d'une lumière factice, accueillant ce que peuvent recevoir les limites brèves de ses formules, niant la possibilité même de ce qui échappe à cette mesure, tournant sans fin dans le cercle de sa magie têtue, — quelle est donc cette expression indigente d'une inquiétude intellectuelle engourdie, sinon la scolastique orgueilleuse et vaine des systématiques stérilisés que raillait justement l'ironie de

1. M. Duhem.

Claude Bernard? En sorte que cette dénonciation de nos limites nous apparaît vraiment comme efficace et vivifiante, et que la critique de notre savoir rétréci et dogmatisant est une affirmation énergique et enthousiaste de la puissance infinie de connaître et de produire qui est en nous.

Mais que cette réflexion et cette réserve s'élargissent encore, que les concepts de l'algébriste et les définitions du géomètre nous dévoilent à leur tour, au lieu de l'éternelle vérité immanente à leur essence les artifices d'une création très humaine[1], — cette ironie critique, jadis bienfaisante et vitale, va nous sembler peut-être dissolvante et mortelle. Nulle image, vive ou abstraite, de ce que nous appelons *réalité* ne saurait trouver grâce devant les retours inévitables de notre conscience rigoureuse. Telle une âme qui, pour se rassurer elle-même à l'égard de sa pureté foncière, rejetterait l'une après l'autre les apparences trompeuses de son innocence illusoire et retrouverait sans fin, à chacun de ces renouvellements espérés, les tares de son péché radical et l'exigence d'un rajeunissement nouveau. Telle la danseuse aux ondulations serpentines, qui, mystérieusement voilée des voiles innombrables, dépouille, à chacune des inflexions de son rythme inspiré, l'une des enveloppes diaphanes par où se déguise la pure essence de son corps secret, mais nous offre à nouveau, et sans terme, la décevante apparence de son charme voilé. Ironie poignante de l'âme qui se cherche, ironie légère de la grâce qui nous fuit, ironie

1. Henri Poincaré.

obstinée de l'intelligence qui s'échappe, — ce triple symbole exprime la même inquiétude, le même découragement, la même puissance. Cette pureté, cette grâce, ce réel, que nous poursuivons et que leur qualité même nous dérobe, n'est-ce point là une triple illusion, le fantôme vain d'une impossible recherche? Notre désir enfantera sans remède les images qu'il bannira sans remède; et notre poursuite désespérée s'abîmera douloureusement dans le vide sans fond de la substance abolie.

Telle serait, sans doute, la destinée de notre intelligence, si l'ironie, qui l'éclaire sur ses limites, ne lui rendait éclatante et sensible, par le même acte, sa propre et géniale fécondité. L'âme qui s'accuse développe par son humble aveu la pureté de son intention; la danseuse qui dévoile son corps insinue en chacun de ses déguisements qui frémissent l'onduleuse souplesse de sa grâce; l'intelligence, qui découvre à mesure le mensonge de ses mythes, éprouve en chacune de ces expressions mensongères l'inspiration enthousiaste et l'intuition éternelle qui les engendrent et les « réalisent ». En sorte que l'aveu ironique et triste de son déguisement inévitable n'est, pour notre puissance inexprimée, que la conscience joyeuse de sa réalité vivante et de son acte créateur : « Au commencement était l'Action »[1].

Mais, si la critique même de notre intelligence et de notre savoir procède de l'intuition inspiratrice et de

1. « Im Anfang war die That ».
Gœthe, *Premier Faust*.

l'enthousiasme réalisateur, on peut pressentir le rôle capital que jouera cette intuition enthousiaste dans l'œuvre positive de l'intelligence créatrice et dans la constitution scientifique de la vérité. Que les formules, encloses dans les livres, ne retiennent rien de ces ardeurs ferventes et initiales, et que le savoir impersonnel nous apparaisse facilement, dès lors, comme le résultat fixé d'un labeur méthodique et d'une analyse claire; — cette apparence fondée ne peut nous instruire en rien sur la genèse de ces formules, sur la qualité de ce labeur, et sur le principe réel de cette analyse. La science est l'expression de l'intelligence vivante et agissante; c'est donc la vie et l'acte de la science qu'il faut saisir et comprendre, la divination du géomètre, la fièvre du laboratoire, l'élan du clinicien, la foi du sociologue. Que les routes soient diverses, et qu'une critique fidèle nous interdise la confusion des méthodes et l'affirmation téméraire d'une identité problématique[1]; — l'unité foncière de l'âme scientifique n'en sera pas moins réelle, si les routes multiples sont parcourues par des rivaux qu'enflamme une même audace, si les méthodes distinctes sont pratiquées par des spécialistes qu'ébranle un même espoir, si la diversité irréductible des tâches s'impose semblablement à des esprits généreux que lance à leur but avec la même confiance l'identité d'une même aspiration.

De cet enthousiasme nécessaire les ouvriers efficaces du savoir ont toujours eu le sentiment et goûté l'ivresse.

1. Cf., sur ce point, Maurice Blondel, *L'Action*.

Quelle étude plus austère, et plus éprise de déductions complètes et rigoureuses, que la science de l'analyste? Pourtant, c'est à l'intuition primordiale, riche de vérifications sans terme, qu'elle doit sa rigueur et sa fertilité[1]. Et de quelles méditations inconscientes, de quelle gestation ignorée et géniale, de quelle divination secrète, naquirent les créations primesautières, ironiques mais enthousiastes, d'un Henri Poincaré! — Et que la science expérimentale, toute exigeante qu'elle soit en son désir de l'épreuve décisive, doive la qualité de son œuvre aux fièvres inquiètes du pressentiment, — l'âme bizarre et tourmentée de Kepler, musicien inspiré de la géométrie des planètes, l'attesterait sans doute, alors même que nous échapperait la génialité ardente d'un Ampère, la passion anticipatrice d'un Darwin, la hardiesse affirmative d'un Mayer, la sagacité prévoyante d'un Mendelief, la sérénité prophétique d'un Metchnikof, l'intuition rénovatrice d'un Carel. Mais que ces noms fameux n'aillent point, par la portée même de l'œuvre qu'ils suggèrent, nous tromper sur le caractère et la valeur d'âme d'une œuvre moins illustre. Le laboratoire le plus modeste et le plus ignoré connaît également les joies de l'attente et les fièvres de l'inquiétude; le physicien le plus humble, s'il s'attache de tout son cœur à la recherche la plus rebutante et la moins pittoresque, éprouve, aussi bien que les grands « lyriques » de l'hypothèse féconde, la volupté et le frisson du pressentiment.

1. Cf. Poincaré, *La science et l'hypothèse*, 1re et 2e parties.

Et qui se refuserait à percevoir l'influence, éclatante ou secrète, mais toujours inspiratrice et fatale, de l'intuition, dans l'œuvre, géniale ou obscure, de ceux qui fouillent les archives et dépouillent les mémoires et conduisent les enquêtes, pour « ressusciter » les héros et les masses, pour pénétrer l'énergie intime des sentiments et des caractères, pour déterminer curieusement les formes et les moteurs de la vie et de la croyance sociales? Sans doute, il serait aisé, ici encore, de produire des noms incontestés et des âmes de feu. Aux transports si perspicaces d'un Michelet, aux virulences divinatrices d'un Proudhon, au sentimentalisme constructif d'un Karl Marx, nul ne saurait dénier l'ironie dans l'emportement, qui dénote les ressources de la puissance. Mais pourquoi réserver aux poètes de l'histoire, ou bien aux prophètes de l'économie sociale, le privilège apparent de la divination constructive et perspicace? Le plus caché des travailleurs, dans la plus indigente des bibliothèques, s'il scrute avec amour et désir les pauvres reliques de l'aventure la moins captivante, pratiquera, lui aussi, par ses anticipations qui nous semblent mesquines et ses espoirs d'une trouvaille que nous estimons chétive, les méthodes inspirées et passionnées, pieuses en leur ferveur, de l'intuition conquérante et ingénue.

Loin de nous laisser éblouir par la vive lumière des grands initiateurs, c'est donc, en quelque ordre de recherches qu'il nous advienne de plonger notre regard, aux chercheurs sans génie et sans orgueil de la recherche

quotidienne que devrait aller, d'abord et surtout, notre admiration. Car c'est en eux surtout, patients et tenaces parce qu'un dieu les inspire, que se révèle l'œuvre incessante de l'esprit qui réalise et de l'enthousiasme qui crée. Mais nous serions dupés, dès lors, par le mirage des respects, si nous enfermions dans le cercle des spéculations savantes notre reconnaissance de l'âme qui produit, par son élan continué, ses richesses spirituelles d'action inexhaustible. A quels praticiens, non point méconnus s'ils recherchent l'efficace et non la gloire, mais inaperçus et anonymes, s'adressera désormais, mieux réfléchi et plus équitable, l'hommage de notre respect intelligent et sincère? Le médecin de quartier, de qui les journaux populaires et les revues techniques ne publieront point l'image célèbre et n'enregistreront point les découvertes illustres, n'opère-t-il pas, en l'œuvre incessante de la pratique salutaire, la découverte la plus savante et la plus réalisatrice, égale par l'inspiration et supérieure par l'amour aux intuitions géniales et vastes d'un Claude Bernard ou d'un Berthelot? Et l'industriel curieux de l'aventure qui, frère sans nom des rois d'Amérique, poursuit obscurément, ignoré des journalistes et exilé satisfait des *interviews*, la tâche fiévreuse et sans gloire que lui impose une passion cantonnée, n'incarne-t-il point, en son usage renouvelé de l'hypothèse immédiate et du flair intuitif, l'esprit d'aventure et d'audace des intelligences divinatrices et souveraines?

Si donc la qualité profonde, et qui semblait rare, de

l'intelligence en quête de son épanouissement et de sa vérité se retrouve au cœur des ouvriers les plus humbles et les plus rivés à leur œuvre du jour, — si la flamme qui dévore un Képler et embrase un Pascal brûle encore, masquée et assourdie, en tel coin d'hôpital ou tel bureau d'usine; — où trouverions-nous une preuve plus manifeste de l'enthousiasme intérieur, de l'âme une et si réelle, d'où procède, en ses formes multiples et insuffisantes mais légitimes et révélatrices, la richesse fidèle de l'intelligence qui développe le réel en action, et la pauvreté débordante du mythe qui détermine l'action réalisante et spirituelle en images aliénables de vérité provisoire? Au principe de l'enthousiasme qui engendre la science toujours vivante et inspirée, demeure l'ironie qui en rejette et laisse choir à mesure les expressions infidèles; mais c'est l'enthousiasme qui fait l'œuvre si c'est lui qui en porte et transforme et l'âme et la vie; et l'ironique renoncement aux formes étroites et désuètes n'est que l'expression voilée du caractère intérieur et de la nature passionnelle de cet amour énergique d'une vérité plus vraie, où se concentrent, intuitives et créatrices, cette vie et cette âme. Le masque du Sphinx n'est point décevant et mauvais. En la prison aride des sables, le sourire éternel et contenu de ses lèvres nie sans doute les formes passagères de la Vie et propose des énigmes nouvelles à ceux qui résolurent les premières. Mais les caravanes qui perdent de vue son effigie mystérieuse sont remplacées par d'autres qui interprètent son mys-

tère émouvant. Et quand bien même le secret de la vieille Égypte demeurerait inviolé, l'âme du Sphinx, où s'incarnent et se résument et Memphis et Louqsor et la splendeur des Rhamsès, n'est-elle point devenue, intuition illuminante du mystère si riche en vérités qui passent, l'âme de ceux qui l'interrogent et qui s'imprègnent du *sens* toujours nouveau, et toujours plus aimé, de l'énigme toujours renaissante ?

## III

Mais l'énigme subsiste et renaît. L'intelligence, par ses formules précises et ses interprétations pittoresques, développe en clartés extérieures et multicolores les lueurs indistinctes et blanches de la Vie. Et cette blancheur laiteuse des réservoirs de l'âme, cette plénitude sans forme et sans nom des trésors intimes, cette expérience primitive et pure où les impressions se fondent sans trêve en flots balancés et bouillonnants puis calmes et expirants et frangés, ces ondes intérieures qui affluent en marée suave et nous baignent de leur douceur amollissante et chère, — cette Vie cachée et profonde que nous vivons dans l'inconscience bienheureuse aux heures bénies du clair obscur désiré et de l'alanguissement spirituel, — comment sortons-nous de ce refuge immédiat et de cette nature première, pour chercher par le monde décevant et

lassant les angoisses du désir et les tortures de la conscience affamée? Que s'il nous fallait, renonçant à la sereine transparence des fluidités sans rives, nous donner un jour à la peine d'aspirer et de faire, pourquoi ne point enclore notre amour paresseuse des actes faciles, ou notre fureur soudaine de passions violentes, en la proche et sereine candeur des instincts amoraux et des innocences animales? De cette blancheur immaculée et sans éclat, de cette candeur dormeuse et sans énergie factice, de cette double et bien-aimée torpeur de l'être qui se laisse vivre et agir, un dieu nous éveille et nous arrache, brutal et impérieux, railleur et persuasif, cruel à notre joie et plus cher que notre joie, le dieu du désir et de la conscience, le dieu aimé de l'inquiétude et de l'aspiration, non Christ qui affirme la souffrance ou Dionysos qui affirme le réel, mais le dieu, inégal à lui-même et à son amour, qui est notre élan et notre cœur. Et c'est pourquoi, en notre dialectique fatale et passionnée, en cette impuissance au repos qui travaille et déracine notre béatitude, nous n'avons point élu notre place au jardin fleuri et accueillant, peuplé d'actes et de rêves, clair et mystérieux, paisible et tragique, au jardin si doux et si pur d'ambitions et d'efforts, au jardin heureux et cher des intuitions féminines. La femme, non plus que l'homme, n'a élu sa place au lieu de son bonheur. A Rosmer, qui hésite, lâche et efféminé, devant la tristesse logique du destin voulu, Rébecca, ouvrière consciente de mort et assoiffée de toute la vie, n'a-t-elle point crié ce

reproche : « Est-il question pour toi d'être heureux[1] ? » Non, pour les Rosmers et les Rébeccas, purs ou criminels, qui ont un cœur et le sentent frémir, il n'est point question d'être heureux, il n'est point question d'aimer, il n'est point question même de vivre et d'être et de s'y complaire, mais de frissonner de leurs joies et de leurs tristesses, de changer et d'oublier leur être dans leurs transformations, de poursuivre à jamais la création de ce qu'ils devinent et ignorent en leur nature puissante, d'abdiquer leur vie pour le triomphe de leur cœur. Et c'est donc l'attachement passionné des hommes et des femmes à la volupté de l'intuition qui les détache de l'intuition pure et heureuse, et qui les constitue, désireux de saisir ce qu'ils possèdent, dans les clartés, fuyantes mais vives, de l'intelligence inspirée qui enflera et multipliera et leur désir et leur puissance.

Désir ignoré et puissance moins stable qu'il n'avait paru d'abord. La révolte de l'âme contre le calme qui la tient et l'assure n'est pas une tendance adventice, par laquelle se romprait l'unité parfaite d'une intuition sans trouble ni heurts. Les deux forces hostiles et solidaires, les deux faces de l'énigme de notre destin, l'ironie qui déconcerte et l'enthousiasme qui engendre et organise, s'affrontent et s'équilibrent dans l'inconscience de notre sérénité première. L'intuition pure de nos abandons sans regrets, l'indifférence qui fond, en leurs mouvements sans dessein, nos impressions vierges, l'ignorance insou-

1. Ibsen, *Rosmersholm*, acte III.

ciante du bien et du mal ; — en cette innocence de nos heures retirées et exemptes d'inquiétude, un trouble secret se dérobe et s'annonce, une conscience enfantine et surprise de ce calme étrange, un souhait du partage et du délire, un vague effort vers l'action et la rupture, une image naissante d'un idéal meilleur. Et cette absence même de désirs et d'espoirs, cette négation pratique et involontaire, dans les lueurs indécises du rêve, des lumières éclairantes et nettes d'un vouloir averti, c'est déjà l'apparente abolition de cette jouissance pure et le vœu cher et tacite de la pouvoir restaurer. Mais cet équilibre mouvant de principes en discord variera sans fin ni mesure, selon la diversité des âmes qui l'éprouvent, l'ébranlent et l'espèrent. En sorte que, différentes par le rythme intérieur de leur vie et la tension incomparable de leur durée personnelle, apportant à la joie simple de sentir leur flux et leur bercement les dispositions variées de leurs natures multiples, nos âmes connaissent déjà leur obscure indolence, et aspirent à la mieux pénétrer, pour maîtriser sciemment leurs caractères propres et réaliser à coup sûr leurs distinctions réciproques et leur originalité sans égale.

Ainsi tendue et se cherchant elle-même, l'intuition innocente et calme ne saurait manquer de rompre son équilibre, de renier son abandon, de réfléchir son trouble et d'analyser ses richesses. L'intelligence n'est point la création paradoxale d'une puissance dépourvue de besoins et étrangère à la conscience et au désir. L'intelligence

devait naître de l'intuition confuse et désireuse de clarté, pour permettre à l'âme de discerner les formes de son mouvement, et de réaliser, par cette conscience de ce qu'elle ébauche, les modes supérieurs de son évolution[1].

## IV

Il me semble que l'énigme de notre double nature, féminité ardente et obstination virile, enthousiasme qui s'aventure et défiante ironie, intuition qui possède et intelligence qui cherche, se dissout à présent, et nous laisse entrevoir l'unité réelle de la puissance que nous créons. Pourquoi cette puissance aux infinies ressources va-t-elle se réfracter en images qui n'en sauraient égaler la nature? Mais cette réfraction intellectuelle, cette multiplication impuissante et ironique d'une intuition inépuisable, était nécessaire à l'impulsion enthousiaste qui nous agite, pour distinguer les routes multiples où elle nous engage, et multiplier en créations plus riches, dont nous éprouvons le sentiment immédiat et agissant, l'obscure puissance que ces images déforment. Et la souplesse si précieuse, qui donne aux intuitions de la femme leur précision ajustée et leur pénétration mystique, ne procède-t-elle pas de cette dilatation, par une intelligence féconde en images vives et échangeables, des enthousiasmes concrets et des sympathies ferventes? Au principe de l'intelligence virile et chercheuse est donc bien la

1. Cf. Bergson, *L'Évolution créatrice*, chap. II et III. (Alcan.)

féminité latente que nous portons en nous et qui vraiment nous inspire et nous anime. Mais l'obstination de cette intelligence virile, créatrice infatigable de vérités éphémères qu'elle-même renie, assure à cet enthousiasme féminin un champ plus large et une action plus réelle.

Que l'on n'oppose plus, dès lors, l'une à l'autre, les deux forces qu'une œuvre commune associe et développe. Reprocher à l'intuition l'obscurité qui la dérobe, c'est méconnaître les clartés que l'intelligence réfléchit vers elle et la richesse des formes qu'elle y détermine. Reprocher à l'intelligence le manque de profondeur qui la retient au dehors des choses, c'est méconnaître l'inspiration même que l'intuition lui insuffle et la vitalité symbolique des images qu'elle lui prête. Connaître l'intelligence de l'extérieur et sans voir ce qui l'engendre, ce n'est pas la « vivre ». Connaître l'intuition en ses limites premières ou dans son obscurité initiale et sans voir ce qui l'éclaircit et l'élargit, ce n'est pas la « comprendre ». L'intuition n'est pas comme le disent ses détracteurs, cet état chimérique et inaccessible que nous affirmerions sans l'éprouver et le reconnaître[1]. L'intelligence n'est pas, comme le prétendent ses adversaires, cette démarche extérieure et formelle qui laisse fuir par négligence l'âme des réalités. L'intuition véritable nous apparaît, éprouvée et efficace, sous les formes, distinctes mais

1. Cf. les objections de Fouillée, dans *La Pensée et les nouvelles écoles anti-intellectualistes*.

analogues, que l'intelligence discerne et désigne. L'intelligence réelle nous apparaît vivante et agissante, animée par l'intuition multiple qui en inspire les créations et en constitue le principe intérieur[1].

Et cette présence intime de l'intuition, et du réel qu'elle porte en soi, à l'intelligence, non simplement schématique, mais créatrice féconde de symboles riches de sens, assouplit les symboles, multiplie les formes intellectuelles, modèle ces formes diverses selon la qualité des âmes singulières, détermine les esprits vivants et concrets, de qui les tensions particulières et les caractères différents empruntent leur valeur originale aux intuitions personnelles qui les animent. Et c'est pourquoi aussi, en dépit des aptitudes distinctes et spéciales et des orientations divergentes, l'affirmation n'est point vaine de l'unité des efforts scientifiques et de l'identité foncière des attitudes que l'intelligence réalise. Une affinité intérieure, une équivalence et comme une transposition analogique, unissent et concilient, en leur âme, ces efforts disparates et ces attitudes distinctes. Car toutes les démarches d'une intelligence souple et vivante expriment, en termes incomparables, une sensibilité identique; et les orientations distantes des intelligences étrangères entre elles, et qui ne s'entendent point réciproquement, expriment, peut-être, en termes mutuellement indéchiffrables une puissance identique de sentir

1. En ce qui concerne le rapport de l'intelligence à l'intuition, cf. notre étude sur *l'Intuition bergsonienne.*

et de sympathiser. C'est ainsi que les obscurités superficielles de l'intelligence se dissipent aux lueurs de l'intuition, et que la dialectique vitale de l'esprit est bien, en son principe et en son âme, une dialectique du cœur.

## V

Nous aimerions nous réfugier encore, aux heures d'alanguissement, dans le clair obscur de la joie douce et de l'inconscience. Mais savions-nous, en ces heures secrètes, ce que recèle notre vie de retraites heureuses et de demeures apaisées? Voyez, à la Brera, cette Madone pensive que médita Luini, figure ovale et suave aux paupières aimées, Notre-Dame de la Roseraie. Quelle descente émerveillée et songeuse vers l'éveil d'humanité enfantine qu'elle retient, fuyant presque ses genoux assurés, de sa main robuste et fortement ouverte, au pouce intelligent et tenace! Mais, tandis que s'obstine son corps à l'inquiétude maternelle, une sagesse nuancée aux expressions contraires allonge et ensommeille son visage, tranquille et contemplatif, penché sur le présent mais rappelant, de ses yeux mi-clos et de ses lèvres fines et longues, la joie du souvenir. Je l'ai vue teintée de mélancolie; et la grâce de son col et de sa joue, ombrés par ses cheveux, accentuait et nimbait sa tristesse légère. Je l'ai vue souriante mais sans gaîté, et comme épanchant sur elle-même, assise et inagissante, la rêveuse ironie de sa conscience qui devine. L'espalier de roses qui

l'encadre ne détourne point ses yeux; mais elle a l'air de savoir que les roses lui parlent; et son intuition, qui comprend toutes choses et lui fait une joie de son immobilité accueillante, est lumineuse et hors du rêve et attentive à tout dans le geste hardi et les yeux grands ouverts de son fils. Si la science, chercheuse d'images nouvelles et curieuse d'élargissement, nous éloigne des intuitions premières, si douces jadis à nos ignorances puériles, quelles douceurs elle nous révèle dans les sentiments plus riches, dans l'appel entendu des roses et le charme immédiat des mains qui protègent! En nous découvrant les choses et la vie, c'est notre âme qu'elle nous découvre; et, si elle nous apprend à voir, elle nous enseigne à créer, hors de nos rêves, une sensibilité plus large et plus profonde.

Élargie de la sorte et mieux pénétrante, la connaissance immédiate, que l'intelligence éclaire, va pénétrer plus finement sa propre nature, et s'enquérir de ce réel mystérieux et fertile, principe d'enthousiasme au profond de l'âme. Multiples sont les formes que revêt notre puissance, alors que se multiplient les symboles de notre sagesse. Mais des merveilles sensibles que notre amour concrète va capter, ou des merveilles idéales que notre science construira, unique est la source intérieure aux élans de notre création. Pourquoi donc nous attacher de tout l'être à ces images, qui diversement nous expriment; pourquoi jouer gravement avec ces fantômes, qui, sous mille aspects, nous reflètent; pourquoi nous vivre passionné-

ment dans ces modulations variées et vibrantes des sensibilités étrangères? Mais pourquoi d'un monde sans bornes et sans origine caresser la plénitude intense, en ce geste nonchalant qui effleure à peine la douceur féline d'une grâce magnétique et dédaigneuse? C'est qu'aux images diverses nous devinons notre Être. C'est qu'aux mille fantômes nous retrouvons notre lumière. C'est qu'aux vibrations étrangères nous vivons notre sensibilité. C'est que l'effleurement de notre geste nous fait toucher notre plénitude. C'est qu'aux intuitions multiples, réalisées en notre âme par une réflexion issue de notre désir, notre désir même s'incarne, entier et secret, avec sa puissance développable sans terme et sa réalité insondable, mouvante et mystique. Est-ce notre âme, ou l'âme d'autrui, ou l'âme des choses? Est-ce l'Être sans limites, ou le Devenir sans mesure, qui se révèle à nous, dans l'acte multiforme de l'immédiate connaissance, amplifiée au delà de toute mesure et de toute limite? Il appartient sans doute à la réflexion curieuse de chercher le nom de notre inquiétude; et l'inquiétude même, qui détermine cette curiosité, ne peut se défendre de poursuivre et d'enrichir son propre mystère. Mais ce mystère nous est donné, vivant en nous, saisi par nous, créé par nous; d'une vue centrale et d'un toucher essentiel, nous atteignons le centre et l'essence de notre Acte et de notre Jaillissement. Et cette intuition foncière et mystique, qui nous étreint ou nous dépasse, contient en sa vertu le *sens* caché de toutes les autres. En elle, principe *intérieur* de toute connaissance,

génératrice de toute immédiation que l'on opère et de toute réalité que l'on éprouve, *dedans* ineffable des choses et de l'esprit, — en elle plongent secrètement toutes les joies enivrantes et lancinantes de nos espoirs tendus et de nos efforts nostalgiques[1]. Au Pèlerinage de la Ville des Fleurs, quelles sont les voluptés sans nombre que nos âmes convoitent, amoureuses, sans partage, de la beauté et de la puissance, de la gloire et de la sainteté? Pourquoi choisiraient-elles, également troublées et éprises, entre la chapelle où rêve la Nuit silencieuse et le palais d'images où respire et palpite le Printemps? Et qui donc les arracherait aux enchantements de la *Vénus naissante*, s'il ne les entraîne, fascinées, vers la cellule austère de Savonarole? Mais l'amour qu les attache à ces joies innombrables, n'est-ce point, inhérent à toutes leurs ivresses, l'amour mystique de la Joie sans Objet et l'ivresse de leur Chant intérieur?

« Au pied du Campanile où rêvent les Prophètes,
Dans le soir qui frissonne en un geste de fièvre,
S'endort le Pèlerin des Voluptés Parfaites.

La grâce, qui s'exhale en un sourire mièvre
Du visage effilé des Madones antiques,
Vient éjouir son âme et dormir sur sa lèvre.

Le Pèlerin sommeille au chant des vieux cantiques
Que là-bas, à Saint-Marc, dans l'or et dans la flamme,
Chantent aux yeux ravis les anges extatiques.

C'est la Ville qui rêve au rêve de cette âme,
Et qui pleure le soir de se connaître belle,
Et sourit en pleurant, comme pleure une femme.

1. Cf. Maurice Blondel, *L'Action*.

Et, Pèlerin d'amour vers la Joie éternelle,
Le Chercheur voit passer, dans le cœur de son rêve,
Les anges de Saint-Marc de qui l'âme étincelle.

De leur âme extatique un Lys rouge s'élève ;
Et, de la Fleur de feu ceignant les vieux Prophètes,
Ils écoutent, dans leur Cantique qui s'achève,

Chanter le Pèlerin des Voluptés Parfaites.

## VI

Au « chant intérieur » des âmes pèlerines meurent sans doute les ironies et s'abîment, transfigurés, les enthousiasmes. En cet approfondissement de notre Vie, au travers de la dialectique de l'intelligence, nous a guidés vers le Réel le plus immédiat la dialectique du cœur. Quelle est donc, obscure et subconsciente, et ineffable, mais principe de toute parole et de toute conscience et de toute lumière, cette Joie mystique? C'est ce que nous allons rechercher, en étudiant la nature du *Silence*.

## CHAPITRE VI

### LE SILENCE

#### I

Nous voici donc parvenus, à travers les démarches de l'intelligence et les détours de la sensibilité particulière, au seuil de la Joie mystique, étrangère au nombre et ignorante des raisonnements, où plongent nos désirs et où s'alimentent nos pensées. Jusqu'ici, alors même qu'une réflexion plus attentive nous dénonçait le mirage de notre connaissance, d'un esprit toujours mouvant nous parcourions les symboles; et ce langage renouvelé sans trêve interposait le voile perfide des images entre l'inquiétude de notre mystère et l'intuition de notre richesse. Au son des lyres et des cithares et des cymbales, aux accents émus des chanteurs et des femmes, s'avançait vers le temple du dieu caché le cortège triomphal; et les psaumes qui racontaient sa gloire et sa puissance retentissaient,

clairs et annonciateurs, au long des parvis. Mais le dominateur secret ne se révélait point à la foule bruyante ; et seul le Pontife, au visage sans regard, aux lèvres muettes, au cœur apaisé, pénétrait au Silence intérieur et divin. Au « Temple enseveli » de l'être que nous pressentons, ce n'est point la science des formes illusoires et l'épreuve des sentiments exaltés mais instables qui nous introduira. Au terme de cette descente désireuse et de ce vertige de notre propre attirance, si pour nous doit s'ouvrir la porte glissante du calme sanctuaire, l'oubli seul de cette ivresse et de cette angoisse nous réalisera enfin dans le silence de l'âme et la joie sans paroles. Qu'une dialectique vitale nous amène ainsi des apparences extérieures au profond du réel, si les phases de cette dialectique sont formulables en moments de la conscience, la Vie que nous découvrons par cet approfondissement graduel se dérobe à la conscience scandalisée ; et c'est dans la stupeur de l'entendement aboli que se crée en notre profondeur sans figure l'incantation mystique et muette de notre essence musicale et de notre silence originel.

Au seuil de la révélation, qui nous ferait toucher le vivant principe de nos frémissements et de nos efforts, combien de fois, sans doute, nous fûmes arrêtés par l'obstacle de nos répugnances ! C'est qu'un désir très pauvre animait alors notre recherche, et que nous n'avions point goûté, en son pur frisson, la douleur délicieuse de notre poursuite et de notre dérobade. Que de flâneries attrayantes, par les rues populeuses, afin de distraire de

lui-même ce désir malade et qui n'a d'autre objet que soi! Et combien de silences factices où nous déguisions en mystère l'indiscrétion de nos sentiments, afin d'échapper au mystère véritable de notre immédiate présence au delà de *toute* expression! Qui n'a formé souvent le projet caressé d'un voyage lointain, d'une absence oublieuse et sans mesure qui dépayse nos yeux et exile notre cœur? Et n'est-ce pas l'espoir de nous trouver en ces régions étrangères et intimes qui orientait, en son pélerinage mystique, notre âme dédaigneuse de ses propres confidences? Aux divertissements profanes des jeux et des spectacles, à la parade coutumière des grossièretés et des cabotinages, quelle sensibilité fine et ambitieuse vraiment ne préfèrerait la douceur prometteuse de cet exil spirituel et de cette « marche à l'Étoile »? Moins heureux que les Rois mages de qui l'aventureuse confiance vint s'épanouir en extases muettes au secret de l'étable, l'erreur de nos vagabondages détourne sans fin le rêve idéal de notre âme chercheuse; et, si nous perdons, en cette fuite, la mémoire de notre insuffisance, nous perdons aussi, en cette course éprise d'elle-même, le désir de notre accomplissement. Est-ce faute de percevoir, en l'accueillante sympathie des âmes différentes, le repos silencieux où nous croyons aspirer? Mais c'est alors aux épanchements extérieurs de l'amitié mondaine que nous allons confier l'exigence de perfection qui nous tourmente; et cet échange idéaliste de nos rêves nous divertira donc, à notre insu, de notre réalisation souhaitée.

Qu'il eût mieux valu, peut-être, ne point quitter la cellule étroite pour les horizons élargis et le commerce distrayant des hommes[1]!

Mais un désir plus tenace et plus hardi nous tient parfois, en une recherche plus sincère. Pourquoi, meilleurs et plus forts et confidents personnels de notre ferme vouloir, échouerions-nous encore en notre dessein de libération, en notre renoncement aux symboles qui nous détournent de notre « centre »? La fermeté même de ce vouloir nous interdit encore d'abjurer le mensonge et de nous trouver enfin dans la nue réalité de notre Vie essentielle. Que de fois aux impressions qui nous charmèrent nous déniâmes l'existence, dupés que nous étions par la vaine et irrésistible envie d'exprimer par des mots factices l'immédiate expérience de notre sentiment! Combien difficile, dès lors, à ce goût naturel de l'expression qui déguise, l'effort que nous tentons, afin de parvenir, au delà des mots et du sentiment lui-même, à l'épreuve sincère de notre pure et parfaite simplicité! Et l'effort que nous accomplissons, attentifs que nous sommes à détruire en nous ce qui nous distrait, n'est-ce point, en cette pratique d'une intériorisation apparente, le principe qui nous retient, dédoublés et disgracieux, dans le trouble et les scrupules de la vie extérieure? Mais comment renoncer à cette lutte périlleuse contre les instincts qui nous séduisent et nous empêchent de nous rejoindre? Nous avons rempli notre cœur de l'amour de cette lutte; et,

1. Cf. *Imitation*, I, 20 (De amore solitudinis et silentii).

nous constituant dans le tumulte de la bataille, l'idée seule d'un apaisement définitif et d'un renoncement à vaincre nous apparaît comme une défaite et une mort, comme l'instauration désespérée de notre vide et de notre néant. Ainsi la réalisation, sans images et sans masque, de la puissance qui nous engendre, le contact immédiat et véridique avec l'être que foncièrement nous sommes, deviennent impossibles au cœur qui les a conçus, parce qu'il transforme son amour de l'être en appétit de l'action, et qu'il substitue au repos désiré l'image inquiète de ce désir. Que reste-t-il, dès lors, à ce cœur épris du silence mystique, sinon de multiplier son effort pour pacifier le trouble qui l'égare, et d'imiter gauchement la Joie intérieure et silencieuse par l'intérieure contrainte qui stupéfie notre liberté[1] ?

## II

Et pourtant, si nous consentions à renoncer aux images décevantes; si nous voulions vraiment vivre en nous-mêmes, simplifiés désormais; si nous renoncions de toute notre âme à sortir de nous pour contempler en barbares ce que nous éprouvons; si, conscients de notre candeur secrète, nous cessions de lutter pour laisser agir cette grâce intime; — nous trouverions, présente à notre vie familière, cette Joie qui nous échappe; et le Silence, que

1. Cf., sur l'*homme extérieur* et l'effort, Molinos, *Guide spirituel*, l. III (en particulier, chap. I et II).

nous mettons en fuite par un effort indiscret, décèlerait aisément sa pure essence en nos actes les plus spontanés [1]. Il n'est point nécessaire, pour découvrir en soi le charme du recueillement, de raffiner en termes subtils les inventions précieuses de la vie spirituelle. Pourquoi ne point se laisser vivre, content de goûter au passage les saintes détentes physiques et les rythmes salutaires de la vie? Alors que nous respirons de façon régulière et cadencée, et que tout est pacifié dans notre corps fraternel [2], éprouvons la joie de nous sentir calmes, et demeurons immobiles dans le silence qui nous emplit et nous achève. Comment se lasser d'un bonheur aussi vague, et dont la mémoire sans effort n'est qu'ivresse engourdie et paresse pénétrante et délicieuse? Les yeux mi-clos, tous les sens abandonnés à l'indistinct, nos impressions perdent leur forme singulière et se réduisent au sentiment confus de la plénitude innommée. C'est alors que se réalise l'expérience mystique du repos absolu, et qu'absorbés en cette vie centrale nous abdiquons les désirs et les rêves et les images du passé, pour nous engloutir, déifiés et uniques, dans l'inconscience, fuyante mais simple, du présent qui s'évanouit [3].

Grossière, peut-être, et sensuelle nous apparaîtra cette épreuve sincère de la vie, à nous qu'acheminaient vers le Silence de l'être les phases subtiles d'une double dialectique. Mais de l'illusion mauvaise, qu'enveloppaient les

1. Cf. *Op. cit.*, l. I, chap. XVII.
2. Cf. le *Speculum perfectionis*, chap. VIII (97).
3. Cf. la *Voix du Silence*.

idées savantes et les sentiments délicats, il importe que se délivre notre âme compliquée, si elle veut remonter au principe de la Joie totale et de la Réalité pure. N'est-ce pas dans l'informe expérience d'un abandon sans réserve, ignorant de toutes déterminations troublantes, que s'opère la purification de notre recueillement? Par là se fondent peu à peu les impressions diverses que distinguait, dans le flux de la vie, le mirage trompeur de la réflexion. Et c'est pourquoi, mieux sans doute que dans l'inconscience partielle des rythmes vitaux, où subsiste encore une réflexion qui nous distrait de notre essence, le silence, qui nous recueille et nous ramasse et nous simplifie, se réalise pour nous dans la quiétude parfaite du sommeil, où glisse et s'abîme, par degrés insensibles, l'amollissement enchanté de notre béatitude. Et si la rentrée en nous, par delà toute conscience et tout désir, rend la somnolence graduelle de notre âme pareille à l'assoupissement définitif de la mort, ne convient-il pas que les égarements d'une illusion trop raffinée, par les veilles aux mille formes de l'agitation sentimentale, viennent enfin s'abolir dans l'anéantissement des images et le renoncement au rêve? En ce *vrai* silence se taira la vaine formule du silence et la magie violente ou persuasive des contraintes; en lui se tairont les souvenirs et les remords des trépidations qui nous lassèrent ; en lui, présente à elle-même d'une immédiation parfaite, puisqu'elle ignore la qualité et l'instant de cette pénétration suprême, une âme insoupçonnée goûte

et savoure la volupté souveraine et pure de se posséder et de ne se point connaître. Et quelle révélation plus proche du mystère universel, si l'apparence sereine et fortifiante de cette mort, qui nous absorbe et nous accomplit, assimile ce riche néant, où puise un renouveau notre sensibilité meilleure, à la vie puissante et cachée, créatrice et rénovatrice dans l'inconscient et le silence, à la vie sans désirs de l'âme végétale[1]?

Mais, si nous craignons le vide que recèle une vie inconsciente et comme évanescente, si nous redoutons de laisser choir dans la béatitude végétale les trésors aimés de la vie spirituelle, n'allons point faire un retour désabusé aux illusions bruyantes de l'agitation extérieure, et abjurer le silence, désiré mais inaccessible, pour les symboles qui divertiraient notre vrai désir et réaliseraient vraiment notre torpeur irrémédiable. Le silence, qui nous engloutit dans le sommeil de nos puissances physiques et qui rénove les lassitudes de nos forces dans la nuit obscure des sens, est, pour une âme raffinée et inquiète de voluptés plus hautes, l'idéal prochain et comme l'image pure du silence spirituel et intérieur où elle se réfugie et se retrempe[2]. Nul besoin pour elle de fuir le tumulte de la vie, ou de combattre péniblement et sans trêve les tentations qui l'assaillent. D'un ermitage sensible et d'une apparente renonciation au commerce des hommes il n'est point question vrai

1. Cf. *Op. cit.*
2. Cf. S. Jean de la Croix, *La Nuit obscure*.

ment. Si « notre frère le corps » est la cellule toujours accessible d'un refuge nécessaire, notre âme, Psyché notre sœur, n'est-elle pas, en son recueillement habituel, la cellule vivifiante, où nous vivrons en nous-mêmes, sans efforts ni attention expresse, absorbés en notre nature mais non distraits de nos actes, laissant à nos lèvres les paroles qu'elles doivent prononcer, laissant à nos membres les gestes qu'ils doivent accomplir, laissant à notre pensée et à notre sentiment la liberté d'une expression qui s'impose et d'un enthousiasme qui s'échappe, mais supérieurs à toutes paroles, à tous gestes, à toutes expressions, et faisant de la qualité même de notre silence le principe de notre discours? Pareils à Catherine de Sienne, qui déguisait au monde l'élection de sa retraite, nous vivrons ainsi, dans la simplicité apparente de l'action commune et formulable, dans la simplicité réelle de l'abandon silencieux et secret, dans la simplicité parfaite qui exprime la réalité profonde de notre silence par l'abandon extérieur et la grâce manifestée[1].

## III

Si le recueillement fécond des retraites de l'âme exclut toute raideur envers nous-mêmes et envers le monde, si nous pouvons goûter le silence vivifiant au travers des expressions agissantes, cette aisance et ce calme ne procèdent-ils pas d'un entraînement préalable et d'un

1. Cf. S. François de Sales, *Introduction à la vie dévote.*

pénible apprentissage? Et l'intuition mystique, inspiratrice cachée de la vie spirituelle, n'est-elle point, dès lors, pour les faiblesses invincibles, condamnées à l'agitation de surface, le terme idéal mais irréel d'une promesse mensongère et d'une vaine espérance? En sorte que le principe même de notre réalisation, situé par delà les symboles et les mythes, objet d'une expérience directe et vive, donné à tous par l'acte qui les institue, deviendrait, à son tour, lointain et fuyant, objet d'une conception indirecte et froide, plus mythique et plus illusoire que les symboles fugitifs de notre savoir et de notre fantaisie.

Peut-être certaines natures exubérantes, comme éparses à jamais dans le tumulte de leur expansion, demeurent-elles étrangères pour toujours au Silence, qui les apaiserait en les réduisant. Mais ces natures, qui agissent « au dehors », n'ont point soupçonné, en leur dispersion inévitable, que le Silence existât. Les hommes qui aspirent au recueillement intime, dans l'agitation fougueuse de leur mouvement et de leur verbe, sont déjà recueillis en cette aspiration, et vivent et savourent l'intériorité suave des silences féconds et salutaires. Il est vrai qu'une discipline vivante perfectionne leur volonté de recueillement, et qu'ils franchissent à mesure les étapes de l'intériorisation. Qu'importe, s'ils sont nés pour les ardeurs du ravisssement et pour les créations muettes, que traduit, sans les altérer, la fougue de leur geste et de leur parole?

Il est des races silencieuses, qui ont puisé leur goût du mystère et de la solitude aux sources discrètes et fraîches de la forêt natale, aux ondes grises et voilées de brume des mers armoricaines. Une lumière brumeuse et claire, une étoile aux nuances alternées, habite la douceur révélatrice des yeux. Un rêve flotte, indistinct, informulable, inconscient de sa vitalité immortelle, sur l'abandon gracieux des visages recueillis. Une extase muette et sans objet peuple sans fin de clair obscur religieux et mouvant les cœurs absorbés dans la contemplation vague et la plénitude brûlante. Une tristesse innommée enveloppe cette douceur et ce rêve et cette extase d'un nimbe vaporeux et mystique ; et le silence qui anime ce mystère et cette solitude rayonne en lueurs pâles ou fauves dans l'or et la cendre des chevelures brumeuses et stellaires.

Il est des âmes silencieuses, qui traversent le tourbillon des foules et l'océan trouble des vaines paroles, sans permettre à l'agitation qui les harcèle de les détourner de leur vision. On les accuse de froideur et d'orgueil ; on leur conseille d'imiter les autres âmes et de s'abandonner au mouvement qui les guette. Mais on ne rompra jamais la fermeté de leur silence. Elles ne sauraient concevoir et désirer ce qu'elles ne trouvent pas au « centre » inviolable de leur puissance personnelle ; et les mots forcés qui traduiraient leur contrainte ne feraient qu'accentuer la froideur apparente et l'orgueil prétendu, qui rendent impénétrable le mystère de leur enthousiasme.

Il est des enfants silencieux, qui s'égarent dans les

méandres d'une sensibilité confuse, et peuplent de créations imaginaires et fantastiques la solitude aimée des jardins paisibles. Nul compagnon n'agrée à leur crainte sauvage, si ce n'est l'Ombre qu'ils forgent et de qui l'âme est silencieuse et retirée à l'égal de leur âme. Ils bravent, impassibles, les reproches et les colères, car on leur demande de livrer leur sentiment et de trahir leur solitude; et, sans même se l'avouer, ignorants qu'ils sont du mystère qu'ils vivent, ils savent qu'ils ne peuvent se livrer et se trahir. Ils garderont leur mutisme fidèle parmi les cohues qui les briment et les raillent; et si quelques-uns, plus habiles, leur extorquent une parole et pensent les connaître, c'est l'image fausse et complexe de leur simplicité foncière qu'ils produiront ainsi, malgré eux, au dehors, réservant à leur ferveur jalouse la joie de leur cher silence.

Il est des terres silencieuses et des horizons que nos âmes embrassent, incapables de parcourir leur étendue et de nommer les lignes qui les sillonnent. De la terrasse fleurie qui borde Pérouse, à l'heure où le soleil décline, tandis que se voilent les montagnes et la plaine dans la brume qui surgit, l'immense vallée s'ouvre au regard, transparente et fluide, indistincte et lumineuse, une et infinie, tel un monde sans bornes et sans figure qu'une pensée vague et sans limites accueillerait et porterait en sa divination informe et absolue, au delà des nombres et des problèmes. Cependant que l'espace recule et s'approfondit en l'ombre plus épaisse, une blancheur énigma-

tique et abrupte attire et fascine de son mystère les yeux qui la soupçonnent. Est-ce une colline rocheuse? est-ce une ville éclatante? L'âme ne s'est point émue de ce doute, qui demeure pour son désir essentiel une formule étrangère. Du paysage muet, identique à son essor, cette blancheur de silence et de recueillement n'est-elle point le « centre » radieux et la joie illuminante? Au centre de l'âme qui enserre le monde de son horizon immense et voilé, éclate et rayonne, simple et silencieuse de gloire. Ville sainte de la contemplation intérieure, — Assise!

## IV

S'il est des races, des âmes et des terres de Silence, nous pouvons, désireux de toucher le principe qui nous réalise et de nous identifier à notre Vie, parfaire notre marche à la béatitude, et créer en nous, par une accoutumance conforme à notre nature, la haine décisive des formules douloureuses et l'exigence de l'immédiation. En cette culture de notre âme qui nous pacifie et nous libère par degrés, nous discernerons les stades du Silence et les moments de la joie [1].

Au silence verbal extérieur nous arriverons sans peine, détachés des expressions faciles, de l'indiscrétion sociale, du besoin puéril de partager nos impressions et de nous répandre dans la curiosité des hommes. Et cette libération du discours confus, qui nous ramène ainsi vers les fines

1. Sur cette réalisation des stades du silence, cf. la *Voix du Silence*.

précisions de la vie spirituelle, nous permet de prendre conscience des mille distinctions de notre logique, des nuances innombrables de notre sentiment, des jeux subtils de la parole intérieure. Nous déterminons ainsi le recueillement nécessaire de notre pensée, qui nous réfléchit et nous révèle et nous ordonne. Maîtres du passé que nous évoquons, du présent que nous réglons, de l'avenir que nous dessinons, nous sommes donc les maîtres de notre vouloir et de notre acte ; et le discours intériorisé nous rend possesseurs de notre nature, dominateurs des choses, harmonieux avec nous-mêmes.

Au silence verbal intérieur nous acheminera, plus malaisément, un progrès nouveau. Mais nous ne saurions manquer d'y parvenir, en notre répugnance à la traduction grossière, en notre goût de la pure simplicité. Comment ne sentirions-nous pas que cette pensée régulière et logique ordonne l'image de notre sentiment, évoque l'ombre de notre histoire, dessine le schéma de notre action? Si nous voulons arriver au contact avec nous-mêmes, nous oublierons, dès lors, les distinctions nettes de la parole intérieure, pour nous recueillir profondément dans la conscience vitale de nos impressions rythmiques, dans la conscience rythmique de notre vie sentimentale. Par là devra s'abolir en nous toute diversité factice, et mourir le tumulte troublant des voix passionnelles, qui nous détournent encore du recueillement pacifique et nous aliènent bruyamment à notre essence informulée. Par là devra s'évanouir, au profond de nous,

la mémoire tâtonnante et soupçonneuse, qui poursuit péniblement dans les ténèbres d'un passé mort les vestiges contradictoires de nos intentions problématiques, et reconstruit sans trêve pour nos rougeurs coupables l'image obsédante et désespérante de notre imperfection. Par là devra s'anéantir, malgré nous, la pensée discursive et vagabonde, qui reporte indéfiniment sur les causes et les formes de nos sentiments une conscience et un amour, que mériterait d'absorber le réel immédiat de notre vie efficace et concentrée. Par là, enfin, devra disparaître, à notre insu, la tentation savante, et qu'un amour-propre inspire, de ménager nos transformations et de convertir notre cœur. Le passé compris et accepté d'une même mémoire et d'un même oubli ; le présent, ramassé et saisi dans l'élan unique d'un même abandon ; le futur, possédé et créé dans l'acte unique d'une même ignorance ; — la quiétude parfaite et « continuée » dans les sécheresses inhérentes à ce renoncement qui nous étonne ; — telle est la purification spontanée, et décisive, reconnaissable sans doute à la fatalité de son avènement, par où s'établit en notre âme pacifiée le Silence le plus vital et la joie la plus intérieure, au delà du sentiment et du désir, au « centre » même de notre puissance inépuisable[1].

Mais ne croyons pas que cette quiétude pacifiante, cet acte décisif et invincible, supérieur à la tentation, inapte au renouvellement, appauvrissent notre âme, et la

1. Cf. Molinos, *Guide spirituel*, I. I, chap. XVII.

plongent dans une stupeur où s'engloutirait sa force et son originalité. Que « l'homme extérieur », affamé de joie, mais éprouvant sa faiblesse inévitable, décuplée par le souvenir subtil de ses fautes et l'analyse anxieuse de ses chutes imminentes, se raccroche avidement aux mains étrangères et leur emprunte la force banale et artificielle dont elles disposent; — en quoi cet effort désolé mais vain pourrait-il assurer à cette impuissance irrémédiable la joie *intérieure* dont elle est vide? Que, sans l'avoir cherchée, nous éprouvions en nous la présence salutaire de la force incommunicable, nous sentirons passer à travers notre âme, ou plutôt jaillir en elle — comme Tolstoï soudainement pacifié et assuré — cette joie *intérieure* et calme, que nulle recherche troublante et nul amour-propre de perfection volontaire ne seraient capables de nous faire entrevoir[1]. S'il est des races, des âmes et des terres de Silence, c'est en elles que résonne l'harmonie de la plénitude et la « musicalité » intérieure.

## V

Désireux de goûter un jour, au passé des Villes qui survit en notre chère évocation, la douceur arlésienne des richesses spirituelles, franchissez pieusement le porche de Saint-Trophime; et, traversant la basilique muette, gravissez les marches qui vous mèneront au Cloître,

1. Cf. à nouveau *Le Guide spirituel*.

devant l'effigie de l'Apôtre. Quel charme on éprouve à demeurer sous les voûtes paisibles, durant les heures vibrantes d'une matinée de juillet! Sur la terrasse qui domine cette ombre fraîche, le soleil blanchit les dalles; et le regard se promène, tantôt brûlant tantôt reposé, de la lumière ardente des sommets à l'herbe jaunie du cortile. Et de cette impression très simple d'une beauté sensible, que boivent nos yeux et dont notre corps se pénètre et s'imbibe, un sentiment se dégage de clair obscur mystique et de mélodie intime et silencieuse. Une tortue reposait, inconsciente, hors de la galerie, derrière le pilier secret que dérobe, à la base, l'élégante margelle du puits sans échos. Et les saints de pierre, et les bêtes sculptées, images qui s'éveillent à la vie, formes naissantes du cœur qui se tait, frères et sœurs de l'animal assoupi, du soleil qui flambe et de l'âme qui cherche, tout cela, divers et unanime, corps multiple d'un rêve de pureté, insinuait au rêve la douceur musicale des heures de l'adoration.

Quelle richesse en ces heures de rêve et de recueillement, où les choses rentrent en nous, belles et émouvantes, non plus éparses et projetées par notre insouciance aux mille régions d'un espace qui les divise et les mutile! Nous ne les sentons pas diverses; nous n'avons point de notre essence distincte l'expérience illusoire; nous ne savons point que leur être est fondu à notre accueil. Au delà de l'un et du multiple, au delà de nous-mêmes et du monde, non point dormants et inactifs,

mais éveillés vraiment et faisant notre œuvre, tendus et attentifs mais assurés et confiants, sans crainte des erreurs impossibles et des chutes irréelles, nous passons par la vie multiple et nous sommes la vie *une*, car nous sommes identifiés au principe sans forme de qui les les formes procèdent.

Création de notre art? Fiction de notre désir? Mythe suprême qui nous abuse? De ces jugements qui méconnaissent la valeur du Silence, combien est choquante la pauvre et sèche illusion! Mais pourquoi dénier à cette intuition secrète des recueillements intimes la qualité précieuse inhérente aux créations esthétiques? Toutes les valeurs vitales, par lesquelles l'être se reconnaît et s'éternise, sont l'œuvre harmonieuse et l'invention du désir. L'œuvre souveraine de la Vie, principe inspirateur de toutes évaluations, par lequel, infini et innombrable, s'instaure et se découvre l'être lui-même, en l'acte premier de son devenir implicite, est donc, profondément, la création immédiate d'un art initial, présent et actif au cœur du Silence. Cet art est le nôtre, bien qu'en nous il apparaisse, et que sa fécondité nous entraîne et nous surpasse. Et c'est pourquoi, mieux qu'aux formules toujours elliptiques, où s'inscrit en termes d'abstraction et d'entendement la qualité intuitive de ces expériences premières, nous reconnaissons aisément la réalité de cette présence féconde dans l'harmonie des créations architecturales et dans la mélodie intérieure de nos sentiments.

Combien cette vérité musicale nous a déjà semblé

vivante dans l'intuition transposable et riche des âmes féminines ! Mais n'est-ce point en elles, contrastant avec la massive éloquence des pensées viriles, que nous trouverons, expressive et mélodieuse, la qualité des silences révélateurs? Sur la Prairie de Pérouse, blanche d'éblouissement, arrête le regard surpris une façade merveilleuse, l'Oratoire de saint Bernardin. Des figures se détachent de la muraille sculptée par Duccio. Droite et joignant les mains, prie mystérieusement, au silence de ses lèvres dédaigneuses de paroles, la gracieuse et suave Dévotion. Et, tandis que la Ville et le Pré se taisent, et que le regard captivé s'attache aux formes muettes, une musique spirituelle et intérieure s'élève, des six régions de louanges et d'amour, vers la Majesté du Christ. Visages illuminés de jubilation délirante ou faces extasiées dans la joie sans retour, mains porteuses de violes et de mandores ou joueuses de cymbales, corps souples et qui se meuvent légèrement au rythme d'une danse sacrée, — inconscientes de leur réalité supraterrestre, hors d'elles-mêmes et pourtant recueillies en leur essence musicale que nulle sonorité ne déguise, ainsi nous révèlent notre nature et nous déclarent notre silence les anges femmes de ce rêve sculpté.

Aux terres de Silence, sur les routes qui descendent de la Colline du Paradis, allant vers la maison des Lépreux ou Sainte-Marie des Anges, le doux et silencieux François exhalait soudain en cantiques rythmés son amour fervente. Mais, si la joie intérieure dévorait parfois cette

âme d'extase, il ne trouvait plus de paroles fidèles pour traduire la Vie sans forme de son intuition fluide; et, croisant deux bâtons pour en faire le simulacre muet d'une viole impuissante, il « jouait en son âme [1] » les mélodies silencieuses de la connaissance ineffable et du mystère créateur [2].

Certes, aux profondeurs musicales du Silence qui nous réalise, le Verbe des lèvres et le Verbe intérieur abdiquent leur ambition. Mais devrons-nous bannir de ces régions secrètes la volonté de connaissance qui nous guida jusqu'au seuil? Qui donc ignore, si jamais une pensée réelle en lui vint à mûrir, combien inférieure est la parole des lèvres, ou celle de l'entendement, à la maturation subconsciente et sûre des œuvres qui éclosent dans l'obscure tension de notre silence? Et n'est-ce point la fécondité de cet abandon que nous admirions naguère dans la géniale insouciance des intuitions scientifiques? Mais qui de nous, aussi, lorsque ses lèvres, ou celles d'autrui, donnent aux choses ou aux sentiments l'expression qui les désigne, n'éprouve, au delà des mots les plus fidèles, la réalité secrète d'une signification meilleure? C'est donc que le recueillement qui nous ramasse, et le silence qui nous intériorise, ne détruisent point en nous cette volonté de connaissance dont nous eûmes souci. Bien au contraire : c'est au profond de notre Silence qu'elle

1. « Ils jouaient en leur âme à des étoiles mortes ».
(Henri de Régnier, *Poèmes anciens et romanesques : Le Songe de la Forêt*).

2. Cf. le *Speculum perfectionis*, chap. VII (93).

trouve, renonçant à se parfaire, son réel accomplissement. Et mieux qu'aux banales expressions du verbe, notre âme éprouve, dans les joies intellectuelles du Silence qui l'épure, l'acte informulable de son originalité singulière. Que l'on ne refuse point, par amour superstitieux du signe, à l'inspiration la plus immédiate la qualité de l'intelligence. C'est dans l'acte de l'intuition mystique que nous saisirons, par illumination vive et intérieure, le secret de l'enthousiasme[1].

## VI

Et cette intellection musicale, cet « au-delà » du sentiment trouble, expressif de notre sensibilité pure, révèle à notre cœur pacifié le « dedans » harmonieux du Silence qui nous apaise. Aux âmes vulgaires et lâches, de qui la pauvreté exubérante s'échappe en mille paroles extérieures discordantes et criardes, l'attrait silencieux des intimités discrètes et des joies indicibles n'offrira sans doute, que stupeur mortelle et vide de substance. Aux âmes rares et affinées, de qui la sagesse élégante s'incarne en belles paroles intérieures, accordées et choisies, la saveur silencieuse des spiritualités secrètes et des voluptés insensibles n'apportera, peut-être, que scandale blessant et défiance très sage. Aux âmes simples et recueillies, de qui le renoncement au « monde » et à l'effort se détermine en

1. Cf. S. Jean de la Croix, *La Nuit obscure*, II.

rythmes vitaux, paisibles et inconscients, le rythme silencieux des recueillements immatériels et des suavités mystiques n'éveillera, certes, que trouble de la sensibilité et répugnance à l'anomalie. Eprises du verbe triple, celui des lèvres, celui de l'entendement, celui du corps, elles n'ont pas éprouvé « ce qui parle dans le silence du cœur ». En ce mystère intime de suavité spirituelle, présentes et comme fondues, ineffables aux bouches mais claires à l'intelligence qui transcende les mots, n'est-ce point que nous appellent au « sens caché » les trois puissances lyriques, l'individualité sans mesure, la subconscience collective, la Vie Universelle ?

Qui de nous, je pense, n'a connu les heures de cette révélation soudaine ou doucement envahissante, vague mais sans inquiétude ni désir d'autre chose, où nous eûmes le sentiment, achevé mais sans figure ni limite, de la plénitude absolue ? Un soir, peut-être, ou dans la nuit, sur quelque place de la ville familière, ou bien au spectacle fantastique d'une vieille cathédrale découpée au long du fleuve par les rayons de la lune, ce fut en nous comme une Présence inexprimée, un colloque sans paroles, une signification infinie au delà de toute pensée logique, une possession complète au delà de toute conscience définie, un sentiment identique à ce qu'il éprouve [1]. Ces heures de l'intelligence parfaite ne sont-elles pas, en nous et sans autre objet, les heures inévitables et spontanées de la prière et de l'adoration ? Nous les retrouverons, ces

1. Cf. William James, *L'Expérience religieuse* (Alcan).

heures joyeuses, dans la suave tristesse des contemplations murales, à l'apparition stupéfiante, et comme intérieure, des formes virginales et angéliques, à la découverte merveilleuse et bouleversante de quelque Annonciation florentine. Sous les arceaux très bas d'une galerie à deux nefs, touchant de ses ailes éployées et de son auréole obscure les colonnes sveltes aux chapiteaux ourlés ou fleuris, l'ange aux traits féminins, ses belles mains aux longs doigts pieusement croisées, en sa robe très simple qui dérobe la grâce de son corps, s'incline et esquisse le geste de l'agenouillement. La Vierge, sérieuse et comme effrayée, sans regard pour l'Annonciateur, penche sa tête blonde sous l'auréole qui pèse à ses bandeaux ; et ses longues mains de prière expriment chastement le silence de son cœur. Qu'il taise son message, l'envoyé secret, de qui les humbles lèvres demeurent closes. C'est en elle, recueillie et muette, que se déclare le sens mystérieux de la Salutation angélique ; en elle, vraiment, réside la Grâce et la plénitude, et dans l'âme déifiée de celle qui écoute la voix de son pur silence habite la joie du Seigneur. Nous aussi, révélés à nous-mêmes par cette annonce faite à notre âme, taisons-nous devant ce mystère de la Présence spirituelle, ainsi que nous y exhorte, aux pieds de la Vierge sans tache, le Bienheureux Jean de Fiesole. Mais si notre recueillement intime s'accompagne d'une résonnance, qu'il emprunte, amoureuse du Silence de l'âme, la voix pure de la cloche, au recueillement sonore de l'Angelus. A la révélation de Saint-Marc,

sur la colline de San Miniato, répond naïvement l' « Annonciateur » imprévu du *Lys Rouge :*

« Quand la cloche, faisant comme qui chante et prie,
Dit, dans le ciel ému : Je vous salue, Marie,
La vierge, en visitant les pommiers du verger,
Frissonne d'avoir vu venir le messager
Qui lui présente un lys rouge, et tel qu'on désire
Mourir de son parfum sitôt qu'on le respire...
... La vierge, au jardin clos, dans la douceur du soir,
Sent l'âme lui monter aux lèvres, et croit voir
Couler sa vie, ainsi qu'un ruisseau qui s'épanche
En limpide filet de sa poitrine blanche [1]. »

Extase de l'oraison intérieure et de la création subconsciente, apparition à soi, dans le geste qui salue ou l'immobilité qui s'expose, d'un Inconnu fraternel et divinement aimé [2], — quelle fuite de la Vie en ce « laisser-faire » musical de la connaissance parfaite et vivifiante, quel amour de la Vie en ce reploiement, sans effort mais énergique, d'une exquise douceur accordée, par grâce immédiate, au riche silence des créatures! Alors se répand sur le monde, en images innombrables et muettes, que nulle illusion désormais ne menace, l'annonce faite à notre âme de l'anéantissement qui exalte et de la joyeuse et universelle plénitude. Est-ce en nous, oublieux des choses et fermant les yeux sur la vie, que la Vie, obstinément immortelle, s'est réfugiée? Mais nos yeux ne sont point fermés; nos sens fidèles, *maintenant* fidèles, ne sont point abolis dans l'orgueil et le renoncement. Aux

1. Anatole France, *Le Lys rouge.*
2. Cf. Maurice Blondel, *L'Action*, pp. 309, 340, 387.

nuits d'été, pacifiques et pénétrantes, quand les mots ont fui la bouche sanctifiée des hommes et que les âmes semblent dormir au songe extasié de leur chère solitude, par delà les cyprès obscurs et la rivière appauvrie, voilà que surgissent, par notes graves et aiguës, monotones et suavement poignantes, les plaintes binaires du crapaud rêveur et les sanglots profonds et brefs de la chouette taciturne. Et des collines désertes aux taillis courts, où la lumière des étoiles paraît filtrer et alanguir la conscience évanescente et retirée des âmes telluriennes, une rumeur flottante et légère, continue et rythmée, pareille tout ensemble au flux océanique et à la mémoire ouatée de cloches assoupies, descend, avec douceur et mystère, vers la terrasse silencieuse et la demeure accueillante. En cette musique harmonieuse des troupeaux qui cheminent, des bêtes qui gémissent, des rayons qui s'atténuent et de la terre qui se recueille, s'éploie et se retrouve, joyeux et triste, épars et concentré, le thème mélodique et inépuisable du Silence spirituel.

Nulle crainte, dès lors, qu'un isolement barbare ne mutile nos puissances et notre amour, dans cette retraite purifiante au cœur mystérieux de la Vie. Sur toutes choses et sur toutes joies, mieux aimées d'une tendresse plus exquise, s'épandra, multiple mais partout réalisatrice et salutaire, la figuration silencieuse de l'âme pacifiée. Que nos lèvres parlent ou se taisent; que notre cœur palpite ou repose; que nous demeurions assis, comme la Vierge de Saint-Marc, dans l'abandon de notre attitude

physique, ou que nous allions péniblement, par les routes et les mers, comme les illuminés de Selma Lagerlöf, à la recherche lointaine de notre Jérusalem intérieure [1]; — nos gestes et notre immobilité, nos paroles et le secret de nos lèvres, notre frénésie et le sommeil de nos désirs, révèleront toujours la qualité singulière de notre silence et la source profonde de notre plénitude. Si donc le recueillement qui nous achève renferme le secret de nos enthousiasmes, nous trouverons en lui, sans doute, le principe musical et intérieur de la communion des âmes. C'est là ce que nous examinerons, en nous posant le problème des *Amitiés mystiques*.

1. Cf. Selma Lagerlöf, *Jérusalem en Dalécarlie*.

## CHAPITRE VII

### LES AMITIÉS MYSTIQUES[1]

### I

Qui de nous, s'il fut épris de silence véritable[2], ignora le goût de la solitude? Heureux les enfants qui peuvent, dans la simplicité de leur âme, suffire à leur propre destinée! Ils rêvent un monde, non point meilleur ou pire que celui de leurs proches, mais différent et personnel, le monde de leurs jeux et de leurs sentiments, le temple de leurs amitiés secrètes. Souvenez-vous, à cette heure nouvelle, des songes merveilleux et limpides, où vint à éclore la sensibilité de votre enfance. D'une tendresse idéale et craintive, d'une admiration enthousiaste et suave

1. Cf., pour tout ce chapitre, S. François de Sales, *Introduction à la vie dévote*, chap. XVII-XXII.

2. Cf. W.-L. Sheldon, *An ethical movement*, X, p. 218 : « A man must go away where he can feel the mystery of his own being. Deeper natures have instinctively craved this solitude... Some of us may have been in the cell of Savonarola... *He* knew the value of *being alone* ».

de caresses inexprimées, à qui donc se dédiait, en ces jours d'extase naïve, la richesse infinie de notre cœur? Sans doute, aux effusions ardentes, et si douces, des filiales et candides promesses notre âme innocente abandonnait la joie sans ombre d'une confiance sans mystère. Mais au profond d'elle-même, claires et troublantes, lointaines et immédiates, vivaient et frémissaient les images passionnées de nos chères espérances, de nos joies immenses et inconnues. Des visages passaient dans notre mémoire surnaturelle, des visages, ou plutôt des sourires; et, d'une grâce féminine, ces visions légères effleuraient le charme vague de notre rêveuse puérilité. Combien aimables et profondes ces amitiés d'élection, que dérobait aux barbaries profanes la réserve de nos ferveurs. Qui donc aimera jamais de cette ardeur unique, et quelles passions brûlantes égaleront un jour les mystiques frissons des tendresses enfantines?

Aux rues étroites de Florence, au long des palais hostiles, ou bien sur les rives de l'Arno jaunâtre, rêvant déjà, peut-être, aux révolutions fatales des cieux et aux étoiles retrouvées, l'enfant Alighieri promenait la maigreur de son masque et l'étrangeté de son désir. Soudain, à ces neuf ans émerveillés, vêtue de rouge, gracieuse et illuminée de gloire, image enfantine et mystique révélation, sérieuse et souriante, apparut, dans l'éternel de la vie, la douceur promise et la joie céleste, — Béatrice[1].

1. Cf. Dante, *Vita Nuova*, II.

Amitiés fraternelles, si pénétrantes et tenaces, liens inéluctables qui joignez l'un à l'autre, d'une force divine, les témoins inconscients et prédestinés d'un même mystère! Qui donnera, miséricordieux et aimant, au songe désireux de l'ignorance inquiète la sœur attendue et chère, que l'on ne connaîtra point? Douces intimités, divinations discrètes, pressentiments communs, correspondances des âmes, communion dans le silence, — quelle affection plus étroite et plus souple, quelle compréhension mutuelle plus fatale et plus sûre? Je me souviens de la vierge Antigone et de la troublante Lucile; j'aime la piété sacrilège de celle qui naquit pour aimer; je ne puis éprouver la haine sacrilège de celle qui, par tendresse douloureuse et mystique, mourut, si jeune, à l'amour. Mais combien pure et secrète l'union immortelle de ces deux âmes immaculées : Eugénie et Maurice de Guérin! Leur amitié fut telle que la sœur, étrangère au doute, connut l'angoisse religieuse au doute de son frère; leur accord fut tel que le frère, exilé de la vie, survécut obstinément dans l'âme ensevelie et fidèle de celle qui mourait de lui survivre. Beaux et poignants dialogues entre ces deux cœurs disjoints par la mort, mais qui demeurent unis dans l'impossibilité de la séparation : « A Maurice, au ciel », invocation souveraine et confiante d'Eugénie « sur la terre ». N'est-ce point que le ciel d'Eugénie est au cœur de Maurice[1]?

1. Cf. le *Journal* d'Eugénie de Guérin, en particulier 21 juillet 1839 « A Maurice mort, à Maurice au ciel : Oh! que c'est un doux nom et plein de dilection que le nom de frère!

Amitiés maternelles et filiales, plus mystérieuses encore; ressemblances étranges qui ressuscitez la morte dans les yeux vivants; partage des inquiétudes spirituelles; prolongement ému des sensibilités originales; survivance de l'âme au tombeau du souvenir. Mais d'une tendresse et d'une joie plus immédiates encore, et plus mystiques, voulons-nous l'image? A travers les siècles et les espaces, transportons nos cœurs à Ostie. Revoyez-vous la petite maison où communièrent tour à tour dans la parole et le silence, assis tous deux à la fenêtre qui donne sur le jardin, contemplant ensemble le ciel et la mer de leurs yeux charnels, mais l'âme tendue et recueillie dans un seul amour, le fils de Monique et la mère d'Augustin[1]?

Profondes, certes, les amitiés que ces âmes pratiquèrent, si profondes et si réelles que le temps ne les épuise pas, et que nous ne saurions les enclore dans la mémoire de ce qui fut. Mais, si notre bouche les nomme, deux par deux s'éveilleront à notre pensée les acteurs du grand mystère; et la tendresse qu'ils connurent porte donc en elle les signes de la partialité. Nous aussi, peut-être, au delà des rêves émus de l'enfance, nous avons gardé, comme Dante, l'émerveillement des années premières; au recueillement de notre âme, c'est la présence d'une autre âme qui nous pacifie et nous achève. Aussi, fondus avec elle, unissant notre silence au sien, déterminés en notre essence meilleure par sa féminité

1. Cf. S. Augustin, *Confessions*, l. IX, chap. x.

salutaire, épris jalousement d'exclusive tendresse, éprouverons-nous, en notre calme et notre joie et la mort de nos désirs, la renaissance de nos craintes, le retour de nos tristesses, le réveil de notre inquiétude. Pacifiés au regard des choses et de tous ceux qui, parmi les hommes, demeurent indifférents à notre commerce secret et mystique, nous trouvons, dans la force même de l'amitié qui nous possède et nous transfigure, le principe d'un jeu tragique et mortel, d'une lutte avec nos sentiments, d'une ruse avec notre jalousie, d'une rouerie propice à nos illusions. Mais, si habiles que nous puissions être à défendre ainsi notre joie menacée, en la sécurité silencieuse de l'amitié nécessaire le doute fatal a donc insinué perfidement la pointe de son murmure; et l'union mystique de nos âmes est désormais profanée, livrée aux barbaries de la discussion, rejetée hors du silence, anéantie.

Anéantie en sa pure essence, peut-être. Mais l'évanouissement du calme des passions est-il donc la mort de nos cœurs? Quand bien même un élan furieux nous entraînerait aux crispations et aux sanglots de l'abîme, si le colloque muet subsiste au profond de nos extases, si le péché dont nous vivons l'effroi assure à nos vertiges une Présence unique, le Silence précieux n'est point rompu au « centre » ineffable, et les voix étranges n'ont fait que proclamer au dehors la certitude inviolable de l'amitié qui nous affirme. Qu'importe même à cette assurance que rien n'atteindra le refus injurieux qu'oppose

à notre appel et à nos larmes cette âme enfermée tristement dans l'illusion de son indifférence? Au destin du cœur et de l'union mystique rien ne sert d'opposer la superbe de notre conscience et de nos mépris; et la résistance à l'appel qui révolte n'est que l'aveu ignoré de notre consentement secret. Aux rivages de Trézène mourut de sa blessure monstrueuse le fils indigné de la fière Amazone; et sa voix expirante, pieuse à sa déesse, ne daigna, même dans un murmure, faire entendre le nom odieux de celle qu'il avait blessée d'amour. Mais cette âme hautaine dut abdiquer dans la mort l'illusion de son oubli; et, sur les parois de marbre, le cavalier qui chevauche, le cerf qui s'élance, les chiens qui bondissent, le monstre qui surgit, la femme désespérée qui étreint le râle de sa douleur, — cette mémoire fidèle et pétrifiée des jours de l'aventure exprime le mystère des amitiés merveilleuses qui dorment dans le Silence au Tombeau éternel et sacré de Phèdre et d'Hippolyte.

Que nous font, dès lors, et les étroitesses partiales et les jalousies dissonantes? L'union réelle des âmes est plus profonde et plus savante que l'aveu des lèvres et la clarté des analyses. L'amitié que nous croyons enclore dans le cercle des bras frissonne, au delà de notre vision et de nos atteintes, au cœur lointain et proche des êtres que nous portons en nous sans connaître leur puissance démesurée. Mais ne soupçonniez-vous pas cette légère et universelle expansion de votre âme, lorsque vous délaissiez l'ombre de la retraite et les voluptés du rêve tran-

quille, pour sentir renaître les choses aux rayons du printemps? Une vague douceur flotte dans l'air et dans les pensées; une langueur nonchalante pénètre et anime l'étirement de nos paresses; une beauté se répand, parfumée et radieuse mais comme pulvérisée et diaphane, à la surface de nos mouvements et de nos désirs. De quelles amitiés diffuses nous effleurons alors, sans voix et comme sans gestes, les mille régions imprécises de notre gracieux univers! Savons-nous que les choses nous fascinent et nous multiplient? Nous vivons dans l'ignorance légère, dans l'ébauche d'un appel, dans l'esquisse d'une attente, les heures silencieuses et inconscientes d'une mystique et vaste évocation [1]. Sous les arbres aux feuillages touffus, dont les troncs dégarnis et espacés laissent, jusqu'au niveau des pieds nus, filtrer la douce lumière, sur le tapis des herbes ombellées de fleurs blanches, les neuf formes symboliques de la Vie renaissante et aimée annoncent à notre amour sans inquiétude l'épanouissement de la Nature au charme de nos yeux. A peine si leurs pas quittent la mollesse du sol, les trois Grâces pensives, infléchissant par une triple courbe l'ondulation de leurs bras, attentives au geste de Mercure, qui montre de sa main levée le sourire des fruits éclatants parmi les branches. Sérieuse de sa joie recueillie, couronnée et ceinte de guirlandes, les plis de sa robe contournés étrangement pour soutenir les richesses trop lourdes d'une moisson odorante, Flore s'avance, rapide, et nous crie, en

1. Cf. Gabriele d'Annunzio, *L'enfant de volupté*, l. II.

sa démarche et dans son regard fervent et dans la sveltesse de son col, l'inévitable ardeur qui nous exalte et nous enflamme et nous attire. Et, tandis que Pomone accourt, entraînant d'un sourire qui s'effare le caprice d'Eole, la Mère féconde, immobile au milieu du groupe, semble abîmer la joie créatrice qu'exhale son visage dans l'inconscience d'une bénédiction. Cependant plane, parmi les feuillages et les fruits éclos, l'Enfant Archer, qui vise de ses flèches amoureuses notre cœur épars, et réalise, dans la beauté vivante et légère des formes et des choses, notre amitié mystique et sans bornes pour les mille créations de la Vie bienheureuse. Ainsi parle à notre Silence, en son allégorie du Printemps, l'Annonciateur Sandro Botticelli.

## II

Mais de cette amitié si large et si accueillante, où nulle jalousie et nul doute ne viennent plus corrompre, ou déguiser à notre vision illusoire, la pureté de notre sentiment, est-il possible à notre faiblesse de trouver immédiatement la route assurée? Sans doute, aux heures de l'enchantement et des révélations soudaines, notre cœur, attiré au dehors par la grâce triple et mouvante des choses, s'abandonne sans retour possible aux amitiés qui le pénètrent; et le recueillement qui l'intériorise n'est que l'expansion infinie du Cœur universel. Ces heures d'enchantement sont brèves et rares; nous avons beau sonder la

puissance de nos tressaillements, y sentirons-nous frémir, aux jours habituels, la Présence de la Vie sans origine et sans limites? Un infini demeure en nous, et nous empêche de sombrer au vide des renoncements purs. Mais cette Présence qui nous comble, et par laquelle nous sommes, nous pourrions la nommer, bien qu'ineffable, et la figurer, bien qu'elle dépasse la sphère si pauvre des figurations. Au repos de l'âme, quand nulle jalousie ne vient émouvoir la sérénité de notre confiance, si l'univers transparaît et nous adresse l'appel d'un sourire ou d'une floraison émerveillée, c'est à travers le sourire grave et les gestes fleuris d'une amitié prochaine que nous entrevoyons, dans un mystère vaporeux, cette grâce voilée et cette apparition brumeuse. Mais la plénitude sans regrets de notre sentiment partial, l'intense ferveur de notre amitié rénovatrice, la clarté limpide de notre vision intérieure, — cette lumière, ce charme brûlant, cette joie totale, procèdent de la Présence obscure et amortie de l'Inconnu voilé, plus silencieux que notre Silence [1]. Par delà les ombres fraîches où se découvrent à notre regard content, dans la lumière qui filtre et n'éblouit point, les neuf formes blanches de la Vie figurable, n'est-ce pas que resplendit, en son mystère d'irradation créatrice, la source de lumière, éblouissante et pure, que nul œil ne fixera, mais dont l'action féconde illumine le regard et crée magnifiquement les formes de la Vie?

Suave incantation des amitiés magiques, élancement

1. Cf. Blondel, *L'Action*, p. 309.

de notre prière amoureuse et totale vers la puissance généreuse de nos chers intercesseurs! Au recueillement du souvenir, plus loin que la conscience actuelle des irrémédiables disparitions, n'irons-nous point, sur la tombe de pierre qui raille nos douleurs, ou bien, peut-être, sous les noirs cyprès qui érigent nos espérances, évoquer, aux jours de défiance et de désarroi, la figure pâlie de ceux qui nous aimèrent, et chercher, en cette union mystique, les vives et divines résonnances de la réponse de nos morts? Il est aussi des amitiés vivantes, profondes et sûres comme celles des Présences abolies, des fontaines jaillissantes où se désaltère la fièvre de nos dessèchements. Quelle vanité décevante et courte nous donna jamais l'illusoire croyance en quelque entrée solitaire aux recueillements spirituels ? Nulle dialectique de l'énergie et de l'isolement ne permettra jamais à notre désir de plénitude l'approfondissement réel de la Vie secrète et l'accès joyeux aux mystères de l'intériorisation. Seule nous purifiera et nous apaisera la douceur ferme et vigoureuse d'une amitié intérieure à notre Vie et pieusement éprise de notre conversion et de notre félicité. Non que cette œuvre s'accomplisse par l'assujettissement docile de notre âme aux exemples sages et vertueux d'un modèle de perfection. L'amitié salutaire et silencieuse n'est point donneuse de conseils et prodigue d'exemples, car elle n'est pas défiante de l'originalité vivace et ennemie autoritaire des enthousiasmes personnels. Qui donc, s'il a connu des amitiés profondes et efficaces, a pu voir, dans

celui qui possédait son âme et qui vivait en elle, l'avertisseur gourmé des erreurs et des fautes et le maître orgueilleux des dominations hautaines? Mieux qu'une leçon rebutante, mieux qu'un sermon desséchant, nous éclaire et nous guide, sur les routes du Silence, la douceur recueillie et souriante d'une affection fraternelle. En cette tendresse lumineuse et transparente, semblable au ciel pâle du levant à l'heure où le soleil se couche. se révèle une tendresse plus vaste, une puissance plus forte et plus secourable, une source originelle de lumière et de fraîcheur. Et pourtant c'est en elle, en cette douceur immédiate, que nous vivons et savourons la Tendresse sans limites, et que nous apaisons la soif de nos yeux et de notre cœur.

Entrons avec elle aux délices cachées de la Vie mélodieuse; enivrons notre espoir des mille promesses que nous apporte, en ce printemps de notre âme, la blancheur multiple des puissances de la lumière. Que les formes du renouveau insinuent en nous la mouvance de leurs gestes; et que s'éploie en harmonies sans nombre, au signe créateur de l'amitié pensive, la riche souplesse de notre sensibilité musicale. Les passions violentes s'évanouissent, comme les souvenirs de tempête au souffle hésitant de la brise printanière. Et la mémoire évoque, des agitations passées, les préludes secrets du calme qui nous pénètre. En effusions de larmes s'épanche la douceur de notre joie; et la tristesse qui nous enveloppe n'est que la transparence de notre fluidité. Mais qu'un retour

se produise en cette mémoire onduleuse; et l'amertume des douleurs se mêlera, dans notre présent meurtri, aux voluptés chastes des heures de consolation. Ne va-t-elle point guérir nos blessures, l'amitié qui nous expose à leur rigueur? Qu'elle se fasse plutôt la complice de nos souvenirs douloureux et de nos regrets, afin d'accentuer en notre âme renaissante le sentiment profond des puissances intérieures et rénovatrices. Et parfois à ces heures de trouble confus, où la tristesse et la joie mélangent leurs ivresses exaltées, succèdent les heures froides et mortes de la sécheresse désolante. Est-ce donc là cette promesse exquise d'une amitié fidèle? Où sont les Grâces, qui mouvaient légèrement le rythme de leur corps sur le gazon parsemé de fleurs? La déesse impénétrable est immobile toujours au centre de la Vie; mais savons-nous bien si le geste qu'elle renouvelle sans terme est celui de la bénédiction? Pourvu que cette froideur qui nous désole n'enlève point à nos cœurs le désir des larmes, n'accusons pas de nos tourments arides la tiédeur ou l'indifférence d'une amitié oublieuse. C'est en nous, au calme de notre vision, que se révèle, en sa clarté mystique, la puissance féconde des amitiés qui purifient. Nous qui aspirons au Silence de l'âme, n'allons point lâchement accuser de mollesse ou de trahison l'amitié qui nous délaisse; l'oubli que nous lui imputons, c'est à nous qu'il incombe, et le péché qui nous entrave est celui de notre défiance. Laissons agir, plutôt, sans gêner son action par notre analyse curieuse, la puissance salutaire de l'amitié fidèle;

et la sécheresse provisoire que déterminait notre doute s'évanouira dans la sécurité vivante de la joie définitive[1].

C'est que l'amitié véritable, si elle est abandon et confiance absolue, n'est pas abdication de nous-mêmes et anéantissement de ce que nous voulons être. A l'élan qui nous arrache à notre solitude, pour attacher notre destin à l'influence d'une autre âme, nulle résistance ne peut nous soustraire, puisque c'est l'inquiétude même de notre vie et la volonté de nous épanouir qui produit en nous cet élan. Les images multiples, par lesquelles nous figurons notre, essence, ne suffisent pas à notre désir de réalisation ; et les échecs renouvelés de notre enthousiasme n'ont fait que décupler en notre cœur le besoin de nous déifier. Comment sortir de nous pour accomplir cette œuvre d'exaltation, si nos troubles et nos remords viennent précisément d'une complaisance coupable à l'agitation qui nous exile? Mais comment nous retrancher en nous, si notre effort pour nous saisir témoigne du vide que nous allons étreindre? Oh! si nous pouvions découvrir, au fond de notre recherche, une Présence intime et vivante, qui nous réaliserait et qui transformerait notre faiblesse en force souveraine et divine! Unis à elle d'un lien mystique, et que rien ne saurait briser puisqu'il tiendrait sa vertu de notre exigence, c'est en sa réalité invincible que notre réalité s'affirmerait; et, par un échange mystérieux, son être deviendrait le nôtre

1. Cf. *Imitation*, l. II, chap. IX.

et le nôtre deviendrait le sien. Quel oubli de nous en cette adoration de ce qui fait notre Plénitude! Quelle mémoire de nous en cette affirmation de ce qui nous fonde et nous divinise! Ainsi trouvons-nous en nous-même un « Autre » que nous-même; et, sans nous jeter « au dehors », nous sortons de notre solitude[1]. Douceur et puissance merveilleuses des amitiés fatales et des nécessaires élections du cœur! Pénétration fraternelle des natures prédestinées! Au présent de l'affection qui mutuellement nous transforme, au centre du recueillement et du silence qui nous réalisent l'un par l'autre, dans une tension intérieure au rythme double, notre double histoire s'accomplit; et le souvenir de ce que fut notre double isolement s'abolit enfin, transfiguré dans la mémoire surnaturelle par l'expansion radieuse de notre union mystique.

Aux jours d'Ostie, à la fenêtre qui donne sur le ciel, deux âmes contemplèrent, en l'immobile mais vivante clarté des étoiles, l'éternelle fécondité intérieure. L'accord parfait de cette mélodie immédiate venait-il de naître aux heures du temps et de l'oubli, et le souvenir des vieilles dissonances pouvait-il insinuer un trouble au charme divin de la maternité spirituelle? Combien sage et vigilante la mémoire de ces deux âmes au silence du recueillement! L'éternité qui les consacre, et dont l'intensité singulière engloutit les vestiges de la filiation charnelle,

1. Cf. Maurice Blondel, *L'Action* (en particulier, pp. 307, 308, 309, 311, 354, 356, 374, 384, 386, 387).

contracte les erreurs au destin qui les transforme, et réalise, dans le souvenir meilleur, aux variations multiples de l'amitié qui se découvre, le thème vivant de l'accord prédestiné.

Aux jours de souffrance et d'épreuve, dans la retraite et les élans de la soumission totale, parmi les larmes qui répondent à la goutte de sang des agonies, une âme, la plus géniale et la plus aimante, pria, au cœur du mystère, pour une autre âme, héroïque et débile, implorant pour cette faiblesse l'éternité de la soumission. L'harmonie parfaite de ces deux destinées connut-elle, après les tristesses de la mort, les déchirements de la trahison et du parjure? Mais quelle mort tuerait l'amitié vivante, et quelle trahison mentirait à l'œuvre de sang des agonies? L'éternité, qui les engendre à leur union fraternelle indissoluble, concentre au cœur du mystère l'histoire changeante de ces deux âmes; et le souvenir immortel d'un présent meilleur fait sourdre aux yeux voilés de la sœur oublieuse les larmes divines de son frère Pascal[1].

## III

De telles amitiés sont-elles possibles? Certes, le lien mystique ne saurait convenir aux âmes vulgaires ; et cette concentration du temps dans l'éternel de l'amour, cette expansion d'un présent absolu et sanctifié vers les

1. Cf. le *Mystère de Jésus* et les *Lettres à Mlle de Roannez*.

apparences déconcertantes d'une histoire qui le profane et le dissout, n'est-ce point le privilège des natures supérieures? Qui donc déifiera notre enthousiasme surhumain, en cet échange unique de tristesses pénétrantes et de joies intemporelles? Est-ce lui? est-ce nous? Et l'amitié qui nous exalte sera-t-elle, pour nos élans et nos ardeurs, le tombeau amer du sacrifice ou l'autel glorieux des apothéoses? A la mémoire pieuse d'Ernest Renan parlait, aux jours de triomphe, le souvenir si pur de celle qui l'inspira; mais le frère victorieux offrait à son génie, au nom de l'amitié éternelle, le renoncement d'Henriette [1]. Offrons à nos révoltes, au nom mystique des amitiés sincères, cette larme d'amour pleurée par le Christ et d'où naquit la Vierge Eloa.

Mais pourquoi cette alternative? Faut-il donc, en ce commerce des âmes les plus nobles, que la grandeur de l'une s'achète par l'abaissement de l'autre, et que l'union parfaite soit rompue, au « centre » même de la Vie triomphante, par les dominateurs de la mort? Oubli grossier du lien mystérieux. N'est-ce point, au cœur même de l'union absolue, dissocier les âmes que seule réalise, en leur grandeur, l'amitié qui les confond? Qui donc déifiera notre enthousiasme, sinon l'amitié elle-même, et l'éternelle douceur dont elle enchante nos égoïsmes abolis? Nos âmes, éprises de soi mais livrées l'une à l'autre en l'abandon mutuel d'une confiance intangible, s'anéantissent par l'excès de leur désir; et de leur riche néant se

1. Cf. Renan, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* et *Ma sœur Henriette*.

dégage l'être même de leur confiance et de leur ambition.

Néant et richesse, renoncement et plénitude, n'est-ce point la formule du recueillement et du silence? Combien il avait raison, en sa haine vigoureuse des liaisons frivoles, celui qui réclamait, au nom de l'amitié, un peu de mystère! Elle ne se révèle à nous qu'au déclin des paroles; elle ne s'accomplit en nous qu'au sommeil du discours intérieur. Et ce n'est point là seulement le milieu rêvé par elle en son appétit d'éclosion. D'une même inquiétude, chercheuse en son désarroi douloureux, d'un « au delà » qui l'apaise, procèdent et le goût efficace des silences qui nous recueillent et le vouloir conquérant des amitiés qui nous achèvent. Nul, parmi les hommes, ne réalisera dans la solitude de l'âme l'œuvre sainte de la destinée spirituelle. Au silence bienheureux des Champs du repos la lyre harmonieuse n'eût point livré passage à l'heure des amertumes, si la voix émouvante d'Orphée n'avait franchi les ténèbres de la Nuit infernale au nom sacré de sa chère Eurydice.

Lyre d'Orphée; musique de l'âme qui pleure; mélodie étrange d'un « au delà » qui se devine; amour, au sein de la Plénitude sans regrets, d'une espérance que rien ne figure; inquiétude obstinée, en la quiétude parfaite, de la Joie qui se surpasse elle-même et de l'extase qui abîme le sentiment. C'est donc pour savourer la tristesse de notre vide que nous avons dompté l'illusion de notre suffisance; et la douceur créatrice de l'essence éternelle, où

nous puisons la vie de notre cœur, n'est que la caresse attendrie de l'illusion charmeuse dont berce nos désirs un néant plus subtil. Ne laissons point nos rêves blasphémer ainsi notre amitié silencieuse et féconde; et n'accusons point de leurrer nos espoirs l'enthousiasme inlassable de notre poursuite intérieure. La tristesse que nous savourons, en cette recherche lyrique d'une paix qui se dérobe, est-elle autre chose que la joie mouvante et toujours fuyante de creuser sans terme la source jaillissante et pure de notre amour?

Mais cette fuite mystérieuse, vers l'au-delà du sentiment, du sentiment qui nous possède et qui nous crée. n'est-ce point la décevante et douloureuse abstraction d'un idéalisme du cœur? Aux ondes mélodiques de la vie rythmée, comme retenue par la conscience de nos frissons aux rives de l'extase, notre âme éprouvait encore la réalité de sa Tendresse et l'absolu de sa Joie. Vers l'extase indéfinie où les rythmes se taisent si nous entraîne avidement l'inquiète persistance de notre enthousiasme désireux, au silence très pur des abîmes insondables n'allons-nous point engloutir la conscience de notre amitié et le désir même de notre enrichissement? Qu'un lyrisme nouveau figure l'infigurable et réponde à notre désarroi. Un art intérieur, une fiction sentimentale, une intuition mythique, représentent par des formes idéales et des sentiments imagés la recherche symbolique de l'éternel et l'approfondissement allégorique des amitiés mystérieuses. Au culte des souvenirs transfigurés s'exalte la

puissance des créateurs; et l'amour qui se réalise en niant ses limites projette au songe des poèmes l'intensité de son aspiration.

Dans la forêt des jours anciens et des aventures fabuleuses, couvrant de la dépouille d'un ours ou d'un lion la croupe de son cheval rapide, au rythme d'un galop, accourt, son arc bandé et ses flèches toutes prêtes, le dompteur farouche des passions amoureuses et des bêtes féroces, le contempteur de Cythérée, le chercheur de périls, le fils du héros Thésée et de la reine Amazone, Hippolyte porteur de couronne. Au travers des sentiers passent, prompts et furtifs, les cerfs. Et l'œil du chasseur royal sonde, audacieux et cruel, les taillis et les fourrés. Un trouble s'échappe de ce regard si fier ; une inquiétude étrange s'empare du jeune homme épris de sa puissance, ivre de la nature. Une amitié secrète emplit de mystère et d'au-delà taillis, sentiers, buissons; et l'ombre du cheval qui galope semble escortée du flottement d'une ombre vague. De tous les recoins sourd un murmure; et les cerfs et les biches et leurs faons exhalent en leur fuite l'esprit de la forêt profonde; et les bêtes et les arbres et les collines révèlent leur âme silencieuse au héros qui se tait, dans la suave et furtive caresse de la chère Artémis.

Aux ombreuses forêts d'oliviers et de chênes,
Des pièges de Cypris fuyant la perfidie,
Le sauvage Hippolyte, en son âme hardie,
Songe aux emportements d'aventures prochaines.

Son beau front, couronné de lierre et de verveines,
Exalte, vierge et pur, la gloire de la Vie;
Mais il sent l'aiguillon d'une ivresse infinie
En son cœur élargi de fiertés surhumaines.

Et, tandis que son arc, avide de blessures,
Épuise le trésor de ses flèches très sûres,
Dédiant son ivresse à Celle qu'il devine,

Il a vu resplendir dans le ciel de l'Attique,
Ébauchant le frisson d'une forme divine,
Le corps ensanglanté de la biche mystique.

Dans la forêt des jours intermédiaires et des aventures de la conscience, au milieu du chemin de la vie, s'égare, au tremblement de son épouvante, le héros maigre au masque tragique, l'exilé de la Ville des Fleurs. Durant le sommeil qui l'emplissait, il a perdu la route salutaire de sa destinée. Et voici qu'éveillé au sein de la forêt sauvage et obscure, de toutes parts accourent à lui de monstrueux fantômes, dont la vision embrume encore les ténèbres de sa face et la pâleur verte de ses traits. Et les bêtes qui agitent les taillis, et celles qui volent sous les arbres, et celles qui rampent sous les pierres, troublent, de leur voix qui hurle ou qui pleure, de leur frémissement qui ondule et qui menace, l'âme dure et angoissée de Dante Alighieri. Mais qu'une Présence mystérieuse et douce se lève dans cette angoisse, et que revive en cette mémoire le salut gracieux d'une vierge humble et merveilleuse, — la douce Présence emplit cette âme d'amitié lumineuse et de joie exquise. Et les bêtes qui rampent, et celles qui courent, et celles qui volent, charmées par

cette grâce et amoureuses de silence, taisent dans a forêt obscure leur Tendresse fraternelle. Et voici qu'au travers des branches apparaissent, mélodieuses et claires, déniant leur pur éclat aux ténèbres de l'Enfer et au blêmissement des Purgatoires, les étoiles bienheureuses du Paradis aimé. Et la vision de gloire illumine la Vierge Reine et révèle le secret du Triangle mystique. Ainsi transparaît l'Au-Delà des créatures dans l'âme recueillie de Dante, au Silence féminin de Béatrice[1].

Dans la Forêt qui s'ouvre au milieu de la Vie
A l'exil de Florence et de la Destinée
S'affrontent, par la Nuit errante et forcenée,
La Faune ténébreuse et la Face blêmie.

Mais que s'éveille en l'âme une image endormie,
Le salut gracieux d'une vierge inclinée,
Une douceur emplit la Bête prosternée,
L'espérance renaît sur la Face ravie.

Oublieux de l'Enfer et las du Purgatoire
Le Paradis stellaire habille de sa gloire
Celle qui l'attira plus haut que la Nature;

Et, guidé par l'amour vers la Lumière unique,
Il contemple, au delà de toute créature,
Les trois sommets divins du Triangle mystique.

Dans la forêt des jours sans mystère et des aventures sans poésie, au bord des allées nettes et géométriques, parées d'une herbe rare et de fleurs sans grâce, ignorantes des fantômes qui angoissent le cœur et des formes sveltes de la Vie, s'alignent, humbles ou précieuses,

1. Cf. Dante, *Vita Nuova* (en particulier XXVI); *Inferno*, c. I et XXXIV; *Purgatorio*, c. XXXIII; *Paradiso*, c. XXVIII et XXXI-XXXIII.

tristes et lassantes, les tombes. Nulle voix n'en sort, nul souvenir; silence de mort. — Arrêtez-vous devant cette grille et cette pierre basse; lisez ce nom : Auguste Comte. Le souvenir s'éveille et la voix s'ébranle; la mort s'efface; le silence s'anime. Puissance magique des amitiés spirituelles. La figure du pênseur, austère et tendre, songeuse et recueillie, dédaigneuse et enthousiaste, emplit notre mémoire et s'impose à notre recueillement. Dans le présent indestructible, où s'éternisent par leurs actes les créateurs de la vie noble et glorieuse, nous voyons surgir en cette âme le fantôme d'une Tendresse unique et d'un mystère intérieur. Au culte ternaire des invocations exaltantes et des effusions abandonnées, immanente à la grâce de l'amie impérissable, la puissance vivante des morts se révèle et s'affirme; et l'essence éternelle de l'être mystique, dont nous sommes les membres, exauce, d'une Présence immédiate et inspiratrice, la ferveur de cette prière. Ainsi transparaît l'Au-Delà des jours dans l'âme religieuse de Comte, au Silence féminin de Clotilde [1].

Dans la nuit sans Étoile, à l'heure des prières,
Replié sur lui-même ainsi qu'aux jours d'enfance,
Le Penseur, enivré de rêve et de silence,
Sentait vibrer en lui les âmes familières.

A l'amie ineffable, en un ciel sans lumières,
Le rythme de son cœur dédaigneux d'espérance
Offrait de leur amour l'unique survivance
Et des morts immortels les gestes salutaires.

1. Cf. Auguste Comte, *Catéchisme positiviste*, premiere partie, 3e et 4e entretiens; et *Système de politique positive*, t. IV, *Tableau synthétique de l'avenir humain*, chap. II, ainsi que la *Dédicace* de l'ouvrage.

De sa douce Clotilde éveillant la mémoire,
Il découvrait en elle, à travers une gloire,
L'aventure sans fin du Grand Être héroïque;

Et, tandis qu'à l'amour il dédiait son âme,
En la chère Douceur d'un Au-Delà mystique
L'Humanité vivait dans le cœur de la Femme.

## IV

Dans la triple forêt des jours, un triple symbole révèle, aux trois formes du Silence, la magie secrète des Amitiés profondes. Révélation intérieure de la Nature qui nous enveloppe, de la Transcendance qui nous appelle, de l'Humanité qui nous constitue, cette intuition triple conduit nos âmes au delà du sentiment figurable, au delà du verbe des apparences, au delà des affections partiales et des visions fragmentaires, et leur fait entendre, au principe mystique de la Vie, « ce qui parle dans le silence du cœur ». Ainsi, fatale et prédestinée, l'Amitié vivifiante réalise, en notre faiblesse éprise de soi, l'amour universel plus fort que l'amour de nous-même, et l'amour de nous-même pour l'amour universel[1]. Comment se réalise cette œuvre et s'engendre, par le don mutuel de deux cœurs, l'intellection parfaite et l'abandon joyeux, c'est là ce que nous allons rechercher, en prenant pour objet de notre analyse la *Transfiguration de l'âme*.

1. Cf. *Imitation*, l. III, chap. v, 6 : « Amem te plus quam me, nec me nisi propter te, et omnes in te, qui vere amant te, sicut jubet lex amoris lucens ex te. »

## CHAPITRE VIII

### LA TRANSFIGURATION DE L'AME

### I

Sous les trois formes de l'Au-Delà mystique, le Principe de la Vie se révèle à nos âmes dans l'amitié qui les confond. Ainsi tombe la partialité, qui nous voilait à nous-mêmes la pure essence de notre sentiment. Certes, nulle affection, si jalouse et exclusive soit-elle, ne peut échapper à la force expansive de l'amour; et s'il est vrai que l'égoïsme le plus brutal enferme en soi un désir d'infini et devienne infidèle à son apparente destinée, comment donc l'élan généreux qui nous transporte en autrui perdrait-il, aux limites d'une autre âme, son avidité conquérante et son appétit d'abnégation? L'œuvre difficile, et la démarche souveraine, ce n'est point d'étendre son amour, ce n'est point de le détacher de soi; bien plutôt, c'est de s'aimer soi-même, et de déclen-

cher par cet acte décisif le jeu nécessaire des puissances qui nous arrachent à notre inertie et qui nous transfigurent. S'il est au monde un damné sans espoir, celui-là végète tristement dans l'indifférence propre et l'inconscience de son néant involontaire. Pourtant, la force qui nous entraîne hors de nous, et qui nous réalise en cet être d'élection ne masque-t-elle point à notre faiblesse imaginative, par l'intensité même de la vision sentimentale qu'elle opère, les ressources ultérieures et inépuisables de notre désir d'aimer? Les fureurs tragiques et meurtrières, les abattements irrémédiables d'une jalousie languissante, les mornes consentements d'une illusion déçue aux fatalités de l'ingratitude et de l'oubli, — ces passions déprimantes, et qui détruisent en nous l'élan de la conquête, procèdent vraiment, non d'une richesse exubérante de figuration amoureuse, mais d'une pauvreté secrète d'imagination sentimentale. Parce que nous sommes attachés à celui qui nous possède, notre esprit sans vigueur ne peut concevoir les amitiés sans nombre dont cette affection est capable; et nous appelons immensité du cœur et profondeur du sentiment cette incapacité morbide de nous étendre et de nous approfondir. Aussi le miracle d'une amitié supérieure est-il de tuer en nous l'attachement et d'affaiblir en nous la puissance des représentations particulières, pour nous donner accès aux affections innombrables, et pour accomplir enfin notre expansion universelle par l'anéantissement de toute figure.

Mais cet élargissement infini du cœur, et ce renoncement à l'amour-propre qui subsiste dans la passion jalouse, ne sont-ils pas les signes d'un détachement misérable, par où s'évanouirait dans l'au-delà des affections notre avidité sentimentale? En sorte que le triomphe de l'amitié mystique serait de détourner nos regards de celui que nous aimons, de ceux-là même que nous découvrons en lui, et d'abîmer enfin notre vision plus large et notre amour plus généreux dans la stupeur sans limites d'une indifférence universelle.

Quelle illusion profane en un tel jugement! La pauvreté de notre cœur, rivé à son objet, nous empêche de sentir l'abondance infinie d'une amitié totale; et le renoncement aux partialités de l'affection nous semble une défaite des amitiés ferventes et sincères. L'histoire vivante du cœur proteste contre ce jugement abstrait; et les couples immortels, dont elle éternise la tendresse, ont réalisé tout ensemble, et la douceur incomparable d'une confiance réciproque, et l'élan incoërcible d'un détachement sans bornes. Grégoire de Nazianze et Basile de Césarée, Bernard et Hildegarde, François et Claire d'Assise, Blaise et Jacqueline Pascal, Maurice et Eugénie de Guérin, où trouver de meilleurs témoins, et de plus tendres, de cette pénétration mutuelle des deux amours? Et nous-mêmes, aux jours où notre sensibilité, moins égoïste et moins désireuse de reploiement, s'épanche sans réserves dans le cœur de notre ami, n'éprouvons-nous pas, en cet abandon qui nous livre et nous épuise, le

renouvellement sans fin de l'ardeur qui nous traverse, et comme la transparence infinie de notre réalisation ? Certes, les images particulières, où se réduisait l'immensité de notre puissance appauvrie, s'évanouissent alors; et la figure significative de celui que nous aimons dépouille par degrés l'apparence grossière de son masque charnel pour exprimer, en formes naissantes et vaporeuses, l'expansion sans limites de nos deux cœurs. Mais oublions-nous, en ce détachement qui nous multiplie, l'essence unique et la réalité exquise de celui qui nous détache et nous libère ? Bien mieux qu'une vision étroite, bornée aux contours solides de son image matérielle, nous atteste la réalité féconde de sa présence positive le fluide sentiment, qui nous imprègne, de notre émanation radieuse au travers de son rayonnement. Il semble que nos deux âmes, reflétées sans terme l'une par l'autre, se découvrant sans fin l'ardeur qui les embrase et les illumine, unissent et confondent leurs clartés et leurs flammes, pour transpercer victorieusement la brume qui les enveloppe, et s'introduire enfin, subtiles et ignées, au « centre » inconnu des jaillissements innombrables de l'être et de l'amour.

Il est, sur la douce colline de Fiesole, à l'écart de la route, un asile merveilleux pour les regards avides d'immensité et pour les cœurs épris de leur double et unique solitude. Là vécurent, dans l'extase attendrie ou la fièvre qui exalte, le bienheureux Angelico et le martyr Savonarole. De ces deux âmes, l'une délicieuse, l'autre

dominatrice, l'une et l'autre éprises de l'univers des âmes, est-ce l'ambition sentimentale qui nous envahit et la vision illimitée? Au jardinet, sous le petit mur, un religieux bêche le sol. La nuit va tomber; les bouches se taisent; les cœurs scandent harmonieusement le rythme des impressions; les yeux contemplent, humides et charmés. Florence est là-bas, magnifique et enchanteresse; voici le Dôme et le Baptistère, et le passé qui s'évoque; et voici l'Arno, le fleuve aux eaux lentes et troubles, mémoire de luttes et d'exils sous les arches qui déjà sommeillent. Collines molles et sobres, échelonnement sans fin de courbes grises et verdoyantes que le couchant violace, vague croissant de nos âmes en ces formes d'une précision évanescente, sentiment irréel d'une fixité faite de nuances et de mouvances silencieuses, calme épars de nos aspirations muettes et partout vivantes, projection au lointain des ciels de notre inépuisable tendresse, multiplicité sans nombre des choses et des siècles au présent éternel de notre émotion indéfinissable, — n'est-ce point en un cœur ami que nos heures se déroulent et que pleurent nos joies, n'est-ce point en un cœur ami que, mystiquement, frissonne et palpite, ivre de notre ivresse, l'intuition des mondes?

Loin de nous, dès lors, le blasphème qui nous pesait. Nos amitiés ne deviennent point vaines et fantômales du jour où s'agrandissent nos cœurs. Sentir dans un fragment l'infini des êtres, sentir battre en la poitrine de l'être unique tous les rythmes de la durée et de la vie,

sentir durer et vivre l'univers dans le sourire divin de l'être aimé, quelle expansion miraculeuse de notre avidité première, quelle douce et singulière concentration de notre amitié universelle! Mais d'une tendresse féminine, et d'une sensibilité plus délicate, c'est donc ici que l'exigence se déclare. Où trouver ailleurs que chez la femme cette richesse infinie du sentiment prêt à vibrer à toute mélodie, cette intercession gracieuse et spontanée d'une âme accueillante à tous les appels? En toute amitié profonde un principe féminin se révèle, une souple candeur, une confiance subtile, une naïveté divinatrice. En toute amitié sincère une féminité latente se dévoile et se réalise, une sensibilité immédiate et lointaine, une absorption jalouse et une diffusion généreuse de l'amour, une aspiration passionnée et un renoncement total. Et c'est pourquoi, si l'amitié entre hommes est réelle et précieuse, don viril et réciproque du cœur réfléchi et de la pensée cordiale; — si l'amitié entre femmes est pénétrante et fine, don mutuel et tendre des compréhensions sympathiques et des inconsciences secrètes; — l'amitié parfaite et absolue, nature double et une, enthousiasme immense et réflexion très sage, intime accord de l'intuition éperdue et de l'intelligence normative, n'apparut jamais au royaume de la vie terrestre que dans l'exquise et rare pureté d'une fusion spirituelle entre deux âmes complémentaires, l'une virile et hardie, l'autre féminine et riche d'abandon. Et quelle réalisation plus complète de l'unité supérieure et de l'évanouissement des contraires, dont

nous avons aperçu le désir poignant et la figuration violente dans les mythes inquiets du Sodoma et de Léonard? Vraiment, l'amitié mystique, telle que la connurent certains couples privilégiés, si elle étonne par la qualité de son essence les grossièretés profanes, réalise, en sa nature singulière et supra-individuelle, l'identité profonde et substantielle des puissances diverses et des aspirations rivales entre lesquelles hésite douloureusement notre double humanité.

S'il est au cher pays d'Assise des retraites du cœur, et si rien n'égale, au silence des nuits, la contemplation extasiée des maisons paisibles et des monastères muets qui dévalent, prière inconsciente et vision mélodieuse, vers la plaine vigilante où brûlèrent d'amour infini les larmes séraphiques ; — nulle de ces demeures pacifiantes, encloses en leur tendresse mais baignées des mêmes irradiations mouvantes, mystiques et lunaires, ne plonge nos cœurs liquéfiés aux ravissements fluides et aux caresses lumineuses, dont suavement nous imprègne la Douceur exquise et la féminité virginale de l'austère et angélique saint Damien. Voûte massive et sans art de la pauvre chapelle, où la voix merveilleuse du Christ des miracles émut et meurtrit le cœur chimérique et vibrant de François; chœur aux bancs rudes, où la douce Abbesse prolongeait avec ses moniales ferventes les heures joyeuses de l'oraison; antique réfectoire aux longues tables grossières, où s'accomplit, dans l'extase commune, le miracle du pain; oratoire secret et sombre, où l'âme de la sœur

mystique se mêlait, si détachée et si tendre, à celle du frère absent et si proche, tandis que les yeux charmés suivaient la parole d'évangile au bréviaire admirable du Compagnon fidèle et sûr; terrasse vivante où les fleurs obstinées redisent pieusement à nos âmes l'amour de Claire et de François pour la création fraternelle; fenêtre héroïque, où l'amie inconsolée, qui portait dans ses yeux la douceur triomphante du mort impérissable, apparut, désarmée et victorieuse déjà, tenant en ses mains patriciennes et impérieuses le ciboire vermeil, à la fureur sauvage des Sarrasins; — quelle retraite plus silencieuse et plus apaisante, plus douce et plus cordiale, plus émouvante aussi de mémoire jamais oublieuse, plus féminine et plus virile tout ensemble, mieux faite d'amitié sans partage et de tendresse universelle, offrirait à notre cœur le cher pays d'Assise?

Dans la basilique inférieure de Saint François, au bras droit du transept, sur la muraille obscure, attire encore de loin nos pensées une image grise, une figure qui s'efface. C'est *elle*, la sœur immobile et mystique, le front et les épaules voilés d'une écharpe aux plis sinueux, la tête ceinte d'une auréole où s'encadre de fruits le sourire puéril des anges. Les bras pâlissent et s'évaporent; comme en un brouillard se dessine, très longue, une main qui s'abandonne; demi fermée, énergie à peine visible, l'autre fixe à la ceinture les plis tombants du voile indistinct. La muraille, avide de caresses, absorbe lentement et amoureusement celle qui fondait son âme

au mystère des créatures. Mais le visage resplendit; toute petite, la bouche aux lignes incurvées, au contour divin, déclare, non dédaigneuse mais close et discrète à dessein, la blancheur extasiée du Silence intime. Les yeux, très longs, fendus en amande, entrouvrent, sous les paupières admirables, l'éclat immense des prunelles captivantes et calmes. C'est le regard dans le vague, au recueillement du visage très plein et sans fatigue, de celle qui voit et qui sait ce qu'elle voit. Dans le vague mystique de la muraille qui la dévore, se perdant, lui aussi, aux pierres qui l'engloutissent, profil recueilli et tendrement sérieux tourné vers la sœur élue, comprimant la blessure de son cœur de sa main stigmatisée par les rayons d'amour, lumineux et universel, les yeux tout grands ouverts, c'est en elle, en le recueillement de son regard demi clos, en la douceur tombante de son voile sinueux, au charme de ce visage plein, de ce menton gracieux et fondu, de ce col aux lignes pures mais sans maigreur, que le frère de cette âme, l'ami à l'auréole radieuse, devine et contemple toutes choses et, détaché mystérieusement de celle qui l'oriente et le fascine, offre au Principe de la Vie la louange des créatures[1]. Claire et François, amitié sans tache et sans réserves, unité parfaite de deux êtres prédestinés, dépassement mutuel de l'âme unique, approfondissement sans terme de la Vie immédiate et savouration intense de la Vie profonde et sans bornes, mystique sentiment de la fraternité universelle et de l'élan invin

1. *Saint François* et *Sainte Claire* de Simone Martini (fresques).

cible, extase de la vision singulière abîmée dans sa propre puissance, réalisation supraconsciente du Vouloir créateur et de la Liberté que rien n'enchaîne, — quel symbole plus réel et plus émouvant de notre suprême aventure et de l'avènement décisif de notre cœur?

## II

Nos enthousiasmes avaient raison de nier l'ironie; et c'est bien eux qui, nous détachant tour à tour des images insuffisantes, nous acheminent, par cette dialectique inspirée, vers l'intelligence définitive. Et le mirage que nous traversons, alors que nous essayons en vain de figurer notre puissance originale, ne peut être aboli que par le renoncement à nos limites et le don absolu de notre amour.

Mais le principe de cet enthousiasme triomphant et libérateur n'était-ce pas le désir indomptable de réaliser notre essence propre en son originalité singulière? Et l'amitié mystique, en nous élargissant l'âme jusqu'à l'oubli extasié de ce que, individuellement, nous sommes, ne détruit-elle point en nous, par cette transfiguration qui nous déforme, le désir primitif et l'originalité personnelle?

Combien nous serions dupes, si nous enfermions ainsi notre appétit de l'être dans les bornes de notre moi, de ce mirage des formes que nous voulions abolir! Bien mieux que les égoïsmes individuels et clos se distinguent entre

elles, par de vivants caractères, les amitiés ferventes. Et qui donc confondrait, s'il s'attache à l'expérience réelle des âmes, les extases diverses par où leur tendresse différente s'introduit, de façon incomparable, au cœur de la réalité? Loin de s'évanouir en l'éploiement de notre amour, le désir de nous réaliser devient efficace par la seule plénitude que cet amour détermine, et la puissance qui nous engendre à la vie personnelle est le principe fécond de toute personnalité et de toute nature[1].

L'amitié mystique est donc possible; et les images que nous en avons retracées ne sont pas les fables vaines d'un alanguissement chimérique et d'un mirage du sentiment. Seule, la pénétration qu'elle assure à l'intelligence de ceux qui l'éprouvent, au delà des figures apparentes et stables, leur permet d'échapper aux affirmations banales et aux négations superficielles de l'intellection commune; et l'immensité de sa profondeur, mieux que la clarté facile de notre sphère mesurable, sera donc le lieu réel et inépuisable des intelligibilités multiples, personnelles et concrètes.

Combien est rebelle à l'effort de notre connaissance la barbare hostilité des choses matérielles, fermées à l'action mouvante de notre sentiment immédiat! Nous les appelons familières; et elles nous surprennent toujours par leur révolte, à moins qu'elles ne détournent notre sympathie par leur servile et machinale docilité. Par les cons-

1. Cf., sur la « contemplation infuse » et l'originalité, S. Jean de la Croix, *Nuit obscure de l'âme*.

tructions idéales de notre science et de nos arts mécaniques, nous figurons et défigurons à l'infini la multitude ployable de leurs subtils ressorts; et nous circulons en maîtres au milieu de cette foule prostrée, comme le dompteur attentif et prudent au milieu redoutable et connu des fauves domestiqués et assagis. Mais qu'une répugnance aux ordres contraignants se glisse au mystère vivace de la bête soumise, qu'un souvenir exaltant de la jungle ancienne ou de la brousse atavique insinue au secret de sa force la haine insurmontable de la soumission, — quel magnétisme sera donc assez vivant pour fasciner la révolte, mécaniser la répugnance, dompter le souvenir? Ainsi gronde au cœur retiré des choses leur puissance méconnue; et la souple obéissance de leurs gestes n'est que l'assouplissement provisoire, et comme le rêve factice, de leur vitalité. Mais qu'au lieu de réserver ainsi à notre essence incomparable l'orgueil de notre sympathie et de traiter comme des masses étrangères et anonymes les compagnes de notre naïveté première, nous abdiquions un jour cette ambition de maîtrise dédaigneuse, quelle douceur et quelle sécurité de nous retrouver alors au bercement de leur rythme, au réchauffement de leurs caresses, au murmure de leur amitié renaissante! Pourquoi nous raidir et nous guinder ainsi, personnels et méprisants, dans le refus obstiné de sentir et de comprendre? Loin d'opposer savamment, en la triste solitude d'une âme vaniteuse, l'essence inférieure des êtres sacrifiés à la grandeur de notre privilège unique, laissons

notre humanité gracieuse suivre spontanément le désir qui l'entraîne, et n'opposons point la résistance de nos calculs à l'appel amoureux et confiant des créatures fraternelles. D'un tel miracle et d'une telle conversion, qui nous reprennent à l'artifice de nos attitudes pour nous rendre à la grâce de notre véritable nature, quelle force est capable, sinon l'amitié mystérieuse et illuminante, énergique et suave, humaine et surhumaine, qui achève nos aspirations en nous fondant, naïfs mais avertis, au cœur sans rival, mais accordé à tous les rythmes, de l'être uniquement aimé?

Et n'allons point confondre cette expansion de notre amour, qui nous introduit, oublieux de notre amour-propre, à l'essence intérieure des choses humanisées, avec les jeux, charmants et vains, d'une fantaisie légère et d'une paresse amollissante. Au delà des fictions qui nous amusent et des calculs qui nous servent, il est, sérieuses en leur enchantement, des affections profondes et sincères qui nous lient aux choses et aux êtres et qui donnent à notre sensibilité infinie le sentiment de leurs joies et la conscience de leurs désirs. Et n'est-ce point, malgré la sécheresse négative des formules, la violence captivante de cette sympathie et de cette divination qui inspire, en leurs transports exacts, les poètes enthousiasmés de la nature, les lyriques de l'intelligence, un Faraday, un Fechner ou un Darwin? Pourquoi nous défier, dès lors, au nom prétendu de cette intelligence souveraine, des élans qui nous orientent vers le pauvre cœur

animal ou des affinités qui nous insinuent au cœur primitif des arbres et de la terre?

Les enfants mettent leurs amitiés en tous les êtres qu'ils distinguent; et j'en sais qui traitent familièrement avec les limaces du jardin et les vers du sol. En ces autrefois, que l'on évoque toujours avec tendresse, un crapaud montait chaque soir les marches du perron et venait quêter les miettes autour de la table accueillante. N'est-il point des privilégiés, à qui va directement, et sans nulle hésitation, la confiance instinctive des animaux les plus discrets? Ceux qui fuient tous les autres connaissent et suivent ceux-là, comme si les attirait, non dans leur regard peut-être ou dans leur voix seulement, mais en toute leur nature indéfinissable, un charme spontané. Et de ces attractions, que soulignent d'étranges répugnances, nous trouvons la preuve aux caprices bizarres des amitiés félines. Quel dompteur de fauves a connu la joie mystérieuse des accords involontaires, des révélations émergentes et imprévues, par où s'affirme souvent, dans le mutisme des yeux, l'affection mutuelle et inaliénable d'un chat et de l'homme qu'il a choisi pour compagnon? Comme l'on comprend alors cette profondeur sentimentale des vieux cultes, cette divinisation qui introduisait au sanctuaire l'animal sacré, dont la tendresse énigmatique et enveloppante nous a élus pour son dieu? De quelques subtiles explications que l'on use jamais pour réduire à un simple tropisme ces échanges mystérieux du sentiment, la singularité même de ces élections

spontanées et de ces attachements jaloux n'incline-t-elle pas nos âmes à une confiance sans réserves critiques? ou plutôt notre amitié ne s'est-elle pas émue, et n'est-ce pas en la finesse de son regard spirituel que nous apparaît, indéniable, illuminée d'affection, rebelle aux incompétences d'une ironie profane, la réalité intérieure de cette tendresse qui nous appelle au cœur naïf de la Vie?

Si vous traversez, durant un voyage, la paix des villes italiennes, vous goûterez sans doute, aux places tranquilles et ensoleillées, la douceur symbolique de ces affinités enchanteresses. Par vols très lents et très sûrs, deux par deux, comme pour s'attester l'un à l'autre l'analogie fraternelle qui les guide vers les hommes, descendent jusqu'au pavé pigeons et tourterelles. Parmi les tombeaux où sommeille, à Vérone, la gloire des Scaliger, ou bien sur les voûtes qui dérobent aux yeux l'antique forum d'Assise, devant les colonnes cannelées du Temple de Minerve si cher à Gœthe, les formes blanches, bleutées, rosées, mauvées, changeantes, au cou mobile de reflets, serrées et innombrables, couvrent le sol de leur bigarrure vivante et amie. Les enfants et les hommes circulent et s'agitent au milieu de leur foule. Nul pied ne les effleure, nulle crainte ne les soulève. On dirait un silence, plus mystérieux et plus réel que tous les bruits, un silence d'amitié primitive et sereine, le silence confiant de la Nature qui nous révèle, sous mille apparences chatoyantes et par mille caresses onduleuses et harmonieuses, l'humanité secrète de son cœur.

Que disent à nos yeux et à notre mémoire les fleurs et les arbres? Connaissez-vous le langage de la plante que vous avez choisie, pour mêler son âme à l'enchantement de la vie familière? Du vase flammé au long col si nous voyons poindre l'épanouissement prochain d'une rose ou la rouge lassitude d'un œillet penché, n'est-il rien qui passe en nous de ce rêve végétal, de cette promesse intérieure d'un sourire et d'un effeuillement, de cette survivance douloureuse et suave si loin du corps maternel? Mais que vous alliez par les champs et les collines, entrez au creux des forêts, enfoncez vos pas alourdis dans la bruyère, inclinez votre corps pour passer dans le fouillis des branches, couchez-vous sur l'herbe et laissez-vous pénétrer de la grâce des choses : — n'est-ce point l'âme de la Nature qui inspire à présent votre oubli de vous-même, et ne sentez-vous pas le frémissement de la Vie glisser dans vos oreilles au grimpement léger et sans crainte de l'écureuil soyeux? Où sont-ils, les enfants, moins rêveurs qu'extasiés et comme transplantés en mille flottements des êtres, ceux qui passent, immobiles, des journées entières, éperdus et aliénés de leur conscience propre, le regard et tous les sens abîmés dans les longues et rouges écorchures des troncs tordus et sonores, dans la plainte que gémit le vent par la longue et lamentable tristesse des grands pins[1]? Est-ce donc un mensonge que d'arracher ainsi aux arbres qui frissonnent et aux souffles qui pleurent l'obscur sentiment

1. Cf. Henri de Régnier, *La Cité des Eaux* (Le Sang de Marsyas).

de leur détresse et la voix enivrante de leur sauvagerie? N'est-ce point qu'à vivre en leur communion nos cœurs s'accordent à leur rythme divers, et nos âmes transformées deviennent la conscience mouvante et indistincte des frémissements cosmiques?

D'une amitié élargie où s'unissent, en un même élan, en une même nature, tous les ordres du réel, combien naïve et suave la vieille et touchante peinture de l'église basse, en la basilique franciscaine d'Assise! C'est une « Crèche »; la Vierge, de noir vêtue, posée au long d'un matelas étendu sur le sol, abritée par un toit en pente que soutiennent quatre piliers de bois très minces, regarde avec la piété d'une mère le bambin informe, emmaillotté, que seule une auréole minuscule désigne pour son Dieu à l'adoration de l'univers. Le père nourricier, très pensif et très grave, réfléchit au plan inférieur, tandis qu'une femme donne des soins attentifs à l'enfantelet, miraculeusement dédoublé, et qu'une autre chauffe sur un brasier les langes divins. Cependant, sous le toit et au-dessus, quatre groupes angéliques, les mains dévotement croisées, les yeux, un peu vagues, fixés religieusement sur l'Enfant-Dieu, ou bien élevés, en un élan qui étire les corps, vers la toute petite Étoile qui apparaît au sommet d'une montagne, se perdent, visibles seulement jusqu'à mi-corps, dans la spiritualité de leurs formes et de leurs ailes. Un angelet, tout seul, et très imprudemment penché, annonce la nouvelle aux deux bergers, enveloppés chaudement de leurs manteaux, dont

l'un s'étonne tandis que l'autre sourit. Un arbre, très clair, dépasse le mur très blanc, et détache ses petites feuilles émues sur le ciel tout sombre. Mais voici que s'acheminent, têtes allongées par le recueillement, corps blancs et noirs, candides, les béliers cornus, les brebis prêtes à l'agenouillement, le tout petit agneau qui ouvre le cortège. Et, derrière l'auge de bois, si régulière, si bien travaillée, les deux figures naïves et aimantes, le bœuf aux gros yeux ronds et pacifiques, l'âne gris, sa belle croix noire sur le dos, sa lèvre inférieure qui va trembler pour une prière, ses deux oreilles qui dérangent leur symétrie et semblent trahir en cet œil profond l'imminence d'une larme. Et, faisceau de rayons arrivant du ciel supérieur, une lumière qui s'évapore illumine l'Enfant et le visage de la Mère, laissant flotter en elle l'éploiement de la Colombe, symbole souverain de l'unité mystique où plongent, d'un même sentiment et d'une même essence, tous les règnes fraternels[1].

## III

De cette intellection parfaite et intérieure des choses où trouver la voie, si ce n'est au doux silence de l'âme que nous aimons et qui nous aime? Certes, l'amitié véritable déclare aux effusions de la parole son existence et sa force; et je sais des instants où l'échange des mots,

1. Giotto, *Nascita di Gesù*.

fussent-ils pauvres de signification, libère la plénitude étouffante du sentiment que l'on enferme. Oh! les moments où deux êtres se retrouvent après les ennuis d'une longue séparation! N'est-ce point alors dans la tendresse des mots que vit son achèvement la tendresse du cœur? Et comme, en ces entretiens où prennent congé de leur froissement inévitable les antérieurs silences, se manifestent merveilleusement, à celui-là même qui les formule, tant de choses que, jusque là, on n'avait point senties! Que toutes impressions paraissent nouvelles à l'amitié qui les exprime! Et quelle douceur de cheminer ensemble, en se disant l'un à l'autre et la beauté que l'on éprouve et la grâce que l'on soupçonne! C'est aux heures graves de l'explication mutuelle des mystères du monde que se glisse en nos âmes, attentives à ce discours, le mystère profond du sentiment.

Mais des paroles que l'on échange, et des silences que l'on abjure, où réside le sens véritable et la vertu secrète? Si les mots sont pauvres, c'est donc que leur valeur consiste surtout en cela même qu'ils taisent; et le discours que l'on profère déguise, dès lors, le silence que l'on observe. Aux entretiens mêmes où se reprennent enfin deux âmes longtemps disjointes, n'est-ce point la longue maturation des silences antérieurs qui donne leur fécondité? Et que de fois il arrive à nos bouches de rester presque muettes, en ces heures de renaissance, comme si la plénitude de notre sentiment demeurait pénétrable à la seule finesse d'une intuition silencieuse! Oui, quelle dou-

ceur de cheminer ensemble, en se taisant l'un à l'autre, pour que l'autre la devine parce qu'il l'éprouve, et la beauté que l'on exprime et la grâce que l'on formule! C'est en l'amitié mutuelle de deux âmes attentives aux discours révélateurs des mystères, que s'établit, plus silencieux encore, le mystère profond du sentiment.

C'est bien ici, en cette amitié profonde et mystique, éprise, par delà toutes jalousies et toutes étroitesses, de la Réalité vivante, que prend toute sa valeur le Silence spirituel. Qu'importe le mutisme des lèvres, pourvu que se taise l'âme intérieure où s'accomplit, dans l'intuition réciproque, l'œuvre commune et originale de l'intelligence? Non qu'une inconscience trop naïve et trop distraite puisse équivaloir à cette compréhension, et que la pénétration mutuelle se réalise, à leur insu, en deux âmes grossières. Mais, dans le discours lui-même, une distinction s'affirme, essentielle, entre la clarté sans profondeur des sentiments que deux êtres formulent, et la signification profonde des sentiments qu'ils éprouvent et n'expriment point. Aussi quelle banalité apparente dans les termes qui traduisent leurs états ineffables, et combien nous étonne parfois l'entente singulière, et de qualité si rare, dont témoigne leur attitude! Mais n'est-ce pas surtout dans le silence parfait que, spontanément, ils s'orientent vers les mêmes accords; et l'entretien muet de leurs âmes n'est-il pas le révélateur infaillible de leurs réelles admirations? Devant un spectacle qui nous attire et nous charme, n'est-ce pas une souffrance pour nous

que d'entendre les phrases sincères, mais convenues et superficielles, par lesquelles un enthousiasme tapageur manifeste sa vulgarité? Et la joliesse des vocables qui rendent avec élégance des impressions plus fines ne nous détourne-t-elle pas encore de la joie où nous assure la spontanéité de notre vision? Et que cette exigence d'une sincérité absolue et discrète se produise également dans une autre âme, c'est assez pour nous en ouvrir l'accès et pour nous la rendre amie, alors même que nulle autre voie ne nous introduirait en son mystère. Et si l'âme, dont le silence vibre à l'unisson du nôtre, est celle que déjà nous aimons, de quelle harmonie intérieure aux résonnances infinies va s'animer et vivre le monde de nos contemplations passionnées, de nos amitiés exquises et de nos adorations sans mesure!

Au coin du feu, à l'heure où tombe la nuit, quel besoin d'allumer les lampes, afin de suppléer par leur artifice à la lumière qui nous délaisse? Sans paroles, sans mouvements, le souffle calme et le cœur reposé, nulle pensée claire ne troublant notre quiétude, combien d'heures encore glisseraient, inaperçues, inconscientes, enchantées! Est-ce en nous que se réfugie alors notre vie insoucieuse? Ou bien sommes-nous absents de notre monde immédiat, emportés loin de nous par le caprice d'un rêve? Et l'ami qui garde, auprès de nous, la même immobilité et le même silence, où donc est son âme que rien ne trahit? Où sommes-nous l'un et l'autre? Nulle absence ne disjoint nos semblables destinées. Nous sommes ici tous

deux, fondus à la demi clarté mobile que la flamme promène et nuance sur nos mains et sur les choses. Nous voyons et nous entendons, mais avec d'autres sens que durant le jour. Chacun de nous voit et entend avec l'âme de l'autre; et c'est dans les choses elles-mêmes, ou plutôt dans ce détachement qui flotte et nous échange et nous transfigure, que notre amitié fluide nous disperse, nous dissout, nous reprend et nous renouvelle. Et la clarté mobile du feu semble, en sa mouvance qui répugne aux fixités de la matière, le flottement imprécis de cette conscience totale où vivent, compénétrables en leurs mystères et renonçant aux distinctions de leurs natures diverses, et ce que nous appelions les choses et ce que nous appelions nos âmes.

Aux jardins qui s'allongent et grimpent aux pentes des collines, ouvrant leur regard d'ingénuité sur l'horizon des villes et des mers, n'irons-nous point chercher l'immobile recueillement des matinées souriantes et lumineuses, ou la joie paisible des soirs d'été aux évanouissements languides et magiques de la lumière qui s'abandonne? Sur les bancs que délaisse l'ennui d'une foule incurieuse, avide des heures du renoncement et de la solitude, la contemplation est assise, émerveillée et sans mémoire, à côté de l'extase. La brise, qui agite mollement la tiédeur des pins, soulève et incline, d'un mouvement qui ondule, les herbes de la pelouse; et l'on dirait un frémissement immatériel, aux formes changeantes et rêveuses, qui se déroule et fuit dans l'aspiration indivisible de cette appa-

rence. Contemplation extasiée des âmes que transfigure l'unité harmonieuse de leur silence et l'identité songeuse de leur regard. Aux blancheurs pâlies du port qui transparaît sous les branches; aux rivages lointains, évanescents, que frange une mer presque irréelle et qu'enflamme d'une rougeur atténuée, sur les crêtes rocheuses, le renoncement du soleil; aux chaînes bleuâtres et incurvées, lignes pures aux émergements soudains, au delà desquelles d'autres se devinent et s'effacent; une même tendresse repose, une même amitié et une même inconscience. Et l'unité des âmes, qui pénètrent mutuellement la profondeur muette de leur mélodie spirituelle, se réalise en l'unité, éparse mais intérieure, de cette nature vivante et silencieuse, offerte à la joie recueillie de notre intuition extasiée.

## IV

Combien précieuses et incomparables les richesses encloses au trésor secret des amitiés mystiques! L'expansion graduelle et la transparence infinie du sentiment, l'intercession victorieuse du charme qui nous absorbe, la fusion gracieuse des cœurs réciproques au cœur innombrable des choses et au principe universel; — c'est là, malgré les prétentions barbares d'une intelligence abstraite et mécanisante, l'être même de toute connaissance réelle et profonde, le moteur premier des enthou-

siasmes féconds et de la dialectique souveraine. Par là s'élargissent nos âmes, en l'acte même de l'abandon qui les transfigure. Mais que cette transformation qui nous détache ne détruise point, aux limites de notre expansion, l'originalité de notre vie et de notre cœur, c'est là ce que je vais essayer d'établir, en étudiant le problème de l'abandon supérieur et du *renoncement*.

## CHAPITRE IX

### LE RENONCEMENT

I

Au silence mystique de l'amitié universelle paraît s'abolir dans l'extase la conscience abandonnée; et le désir personnel de la déification s'évanouit enfin dans la Totalité sans figure qui nous absorbe. Sans doute, cette abnégation de notre pensée ne va pas sans répugnance et sans retours; et, si rien n'est plus difficile que de s'aimer soi-même, il est malaisé, quand déjà l'on s'aimait, de taire son cœur et d'oublier dans l'inconscience la volupté des impressions connues. Mais d'une raideur qui nous retient en nos limites l'inquiétude déifiante nous libère malgré nous; et l'expansion fatale de notre désir nous emporte, à travers les êtres aimés, jusqu'à la plénitude de l'amour pur, dans lequel s'engloutit, avec les êtres, le désir qui nous en détache. Et que l'on ne taxe point

d'anomalie singulière et de perversité morbide un tel renoncement; toute réalisation de la joie implique, non l'effort pénible et disgracieux vers l'oubli de soi-même et de son acte, mais l'oubli parfait et de l'acte et de soi et de l'effort et de la joie réalisée. En sorte que la volupté la plus grossière, et la plus éloignée encore du détachement spirituel, n'est possible que par le renoncement involontaire à retenir pour soi le charme que l'on y goûte et par l'évanouissement total dans la sensation pure. Et n'est-ce point à l'heure où nous abjurons la volonté perverse de connaître et de contrôler notre affection pour les choses que, dans l'inconscience enfin constituée, s'affirme pour elles notre amour? Les stades du sentiment sont bien, dans l'histoire de notre cœur, les stades mêmes de l'abandon; et le triomphe de l'amitié, qui nous développe et nous achève, doit être, dans l'expansion sans limites, le renoncement suprême.

Quelle est donc la qualité de cette extase, et dans quel néant va-t-elle nous introduire? Perdus au charme universel, abîmés dans l'adoration commune, laissant fuir dans l'être du sentiment infini l'être fini de nos amitiés personnelles, nous ne songeons plus à notre individualité défaillante; et si, dans l'état qui nous aliène et nous puise, l'attitude de notre corps se trouve englobée, cette attitude nous échappe en tant que nôtre, identifiée, elle aussi, à l'impersonnalité du sentiment où nous sommes fondus. Cette abolition de notre conscience, de notre jalousie et de nos distractions particulières, n'enlève point

à notre âme sa réalité mélodique et sa musicalité essentielle. Bien plutôt, la perte de cette conscience, qui la bornait et l'empêchait de s'épanouir, lui assure-t-elle, par l'exorcisation des dissonances antérieures, une musicalité plus subtile et plus ingénue. L'harmonie des êtres qui s'aiment de cet amour mutuel et de cette indifférence réciproque ne saurait être déconcertée et détruite, car elle réside toute en l'amitié supérieure et transcendante qui les absorbe sans réserves et qui abolit leur diversité en abolissant leur être. Et par cette amitié harmonieuse et transcendante, par cette inconscience extasiée, par cet abandon total, se réalise donc à nouveau, sur un plan supérieur, la musicalité ardente et inaltérable de l'intuition féminine.

Aux murailles de la Basilique d'Assise, cachées derrière un autel, se dégageant à mi corps d'un soubassement de pierre, se révèlent à la piété des yeux cinq figures mystiques, absentes de ce monde, éperdues de tendresse, en allées dans la Contemplation sans retour. En la symétrique ordonnance de l'oraison monastique, visages différents orientés vers le même invisible, regards projetés vers le ciel où semble les attirer leur âme intérieure, mains jointes sur la poitrine dans le geste d'une prière qui s'ignore, ainsi apparaissent au fond noir, semé d'inscriptions énigmatiques et d'étoiles, les Cinq compagnons fidèles, les Cinq frères élus du Bienheureux François. Au centre, tout droit en la lumière de sa robe, face grave et sereine, levée vers les hauteurs qui fascinent

le clignement figé de ses yeux éblouis, les mains petites aux doigts longs sortant, comme inconscientes de leur union exacte et du mouvement qui les dresse, des larges manches harmonieuses, n'est-ce point le frère au cœur simple, à qui fut dévoilé, en un jour d'hiver, sur la route de Pérouse, le mystère souffrant de la joie spirituelle, Léon, la petite brebis du Seigneur[1]? Et, de part et d'autre, ces profils de ravissement à l'expression diverse, celui-là qui rit de sa joue émaciée et de sa bouche close, celui-ci qui s'étonne en la fixité surprise de son œil et la candeur à peine entr'ouverte de ses lèvres au pur dessin, le troisième qui semble émerger douloureusement de la compression haletante et vivre dans l'extase lointaine le râle d'une blessure amoureuse, le quatrième enfin de qui les traits plus accentués et l'œil plus vivant se tendent et s'exilent dans la distraction émerveillée d'un sourire total. Que regardent-ils, les Cinq Compagnons mystiques, en ce point central de la Vie que nul ne décrira jamais? N'est-ce point la fusion même de leurs âmes en cet infini de la Connaissance et du Sentiment qui s'exprime en la convergence parfaite de leurs abandons? Et l'oubli extasié de leurs attitudes singulières, que traduit la diversité irréductible de leurs physionomies si personnelles, ne témoigne-t-il pas de la richesse inépuisable du concert mystique où s'accordent, harmonieux et incomparables, leurs renoncements? Et,

1. Cf. *Fioretti*, cap. VIII (Come andando per cammino santo Francesco e frate Leone, gli spose quelle cose, che sono perfetta letizia).

dans le transport qui les enlève et la fixité qui les éternise, qu'est-ce donc qui les inspire et les enflamme, sinon la Présence, inconnue d'eux tous mais vivante en leurs yeux et vibrante au geste de leurs mains, du Frère aimé, au cœur de femme, qui leur enseigna jadis le mystère souffrant de la joie spirituelle[1]?

Ce que nous révèlent ainsi les murailles d'Assise, nous en trouvons la révélation dans notre cœur. En une dialectique purifiante, n'avons-nous point réalisé la marche fatale vers le Silence et l'abandon? Mais, sur le plan où nous étions alors, si nous cherchions en effet notre « Centre » et notre vérité, l'enthousiasme qui nous faisait franchir les régions de la parole et du tumulte ne conduisait pas notre désir au delà du calme et de la joie que nous trouvons en nous-mêmes. Combien meilleure la leçon des amitiés et de l'oubli! Un enthousiasme plus avide et plus sûr, incapable de rencontrer en soi le terme de son aspiration, nous entraîne à présent, loin des méditations savantes et subtiles sur notre essence et nos progrès, vers la région indécise où disparaissent les caractères et les limites de notre moi, où s'efface le désir d'aventure secrète qui nous repliait encore sur nos puissances, où s'effectue enfin le miracle du réel abandon[2]. Et c'est bien là que devait nous guider cette grâce féminine, dont nous avons ressenti la violence intérieure et charmeresse dès les origines de notre ascension et dès les

1. *Cinque mezze figure di frati* (Maniera giottesca).
2. Cf. la *Voix du Silence*.

premiers frissons de notre élan libérateur. Si nous avons abjuré le calme sommeil des intuitions primitives, où, plongés au cœur des choses, nulle réflexion ne détournait sur l'image déformante de notre immédiation paisible l'inconscience de notre joie, c'est qu'une ambition plus haute nous arrachait à cette torpeur instinctive, la volonté d'élargir notre expérience et de réaliser, au travers des aventures et des risques, une immédiation définitive et universelle. C'est donc l'aiguillon du sacrifice qui nous contraignait à la pénible recherche de notre vérité et de notre vie; et chaque effort de notre intelligence, pour nous assurer une claire possession des fragments innombrables de la réalité, nous faisait dépasser davantage le clair domaine de notre suffisance, pour accentuer en nous le mépris de notre affirmation et l'amour des réalités aperçues et atteintes par notre regard et notre effort. Plus nous prenions conscience de cette marche à l'infini de la connaissance efficace et conquérante, plus aussi devait s'accroître le besoin d'une inconscience supérieure, on s'abolirait, dans une intuition plus vivante et délivrée de toute torpeur, le mirage douloureux qui nous distingue, en nous affirmant, des êtres auxquels nous unit notre désir d'immédiation[1]. La fusion, sans regrets et sans retour, dans l'immensité inexhaustible du Sentiment pur est donc l'accomplissement de notre vœu secret et le terme souhaité et implicite de notre réalisation intellectuelle.

1. *Ibid.*

N'allons point voir, dès lors, en cette dialectique du renoncement, un désaveu de l'inquiétude vitale et une négation de la Vie. Bien plutôt, en nous détournant ainsi par degrés des images de notre essence, que construisent en nous et notre mémoire et notre souci du meilleur, c'est au schéma infidèle et extérieur de la Vie concrète que nous enlevons la force illusoire dont il dispose ; et c'est au contact le plus immédiat avec la Vie elle-même que parvient notre enthousiasme libéré. En sorte que la dénonciation pratique de nos désirs, si elle nous abîme enfin dans le désintéressement le plus radical à l'égard de notre désir de nous-mêmes, parfait et assure le désir premier qui nous fonde, non l'aspiration trompeuse à l'isolement et au vide, mais l'aspiration à la plénitude d'une existence que rien n'appauvrit et ne saurait anéantir.

En cette évolution de l'homme intérieur, si nette et décisive que soit l'influence des amitiés salutaires, puisque l'œuvre qu'elles poursuivent est d'opérer en nous le détachement, il est inévitable que nous échappe la douceur même de l'amitié et que se produise en notre cœur la triste lassitude des sécheresses désolantes. Qui n'a éprouvé, aux heures de l'élargissement, alors que l'horizon des êtres reculait devant le regard plus aigu, et que l'inquiétude d'aimer et de connaître devait nous permettre de savourer les charmes de l'espérance inépuisable, le désenchantement cruel qui emplissait alors d'indifférence notre cœur, incapable désormais de senti-

ment et de joie? Nous avons perdu nos limites et le facile plaisir des attachements qui nous suffisaient. A quoi nous servent les perspectives immenses, où nul être n'arrête nos yeux et n'accroche notre sentiment? N'est-ce point réaliser, à travers l'évolution de l'âme, une mort continuelle des êtres auxquels pourrait aller son amour, une mort anticipée des affections ultérieures et consolantes que notre aspiration, jamais éteinte, substituait par avance aux amitiés abolies? Sous le vain prétexte d'assurer à notre cœur, par delà tous les mirages, la réalité qu'il pressent, allons-nous donc tuer en lui, à force de négations et de remises, la puissance d'aimer et le goût même de pressentir[1]?

Combien lâches ces doutes et ces regrets! Mais quelle vanité surtout dans ces lamentations sur la vanité des renoncements sans terme! Nous ne sommes pas les maîtres de nous renoncer ou de nous retenir; et la sécheresse que nous redoutons s'installera chez nous à demeure si nous travaillons à l'écarter en nous refusant à son œuvre nécessaire. C'est en elle, et par elle, mais non contre elle, que l'obstination de notre cœur doit poursuivre sa conquête des immédiations pacifiantes, du sentiment invincible, de la joie libérée.

1. Cf., sur les *sécheresses* : S. Jean de la Croix, *Nuit obscure de l'âme*; Molinos, *Guide spirituel*, l. I; *De Imitatione Christi*, l. II, cap. IX (De carentia omnis solatii).

## II

Oui, que nous en acceptions l'épreuve ou que nous en récusions l'exigence, nous devrons subir, un jour ou l'autre, l'action, funeste ou salutaire, de la sécheresse spirituelle. Si nous prétendons attacher notre cœur à l'étroitesse d'une affection unique, notre inquiétude indéracinable, avide d'une affection plus réelle et plus vaste, nous désabusera, malgré nous, de cet attachement borné. Si nous voulons détacher notre cœur de toutes affections étroites, notre désir d'aimer et d'être, inquiet de réalisation particulière et actuelle, nous insinuera un doute, malgré nous, sur la valeur de ce détachement sans bornes. Mais que, méprisant la mollesse de ce doute, puisque le renoncement est inévitable, nous persistions, malgré la sécheresse qui nous afflige, à maintenir en nous le Silence et à tendre, par l'action qui nous détache, vers la joie supérieure, nous détruirons en nous, par cette obstination courageuse, la possibilité même des sécheresses futures, puisque l'abandon parfait de toutes limites déracinera de notre cœur toutes les illusions. Ainsi, revenus des partialités de l'apparence, comprendrons-nous enfin la faiblesse des intuitions infirmes que nous prêtent les sens et l'entendement, et goûterons-nous, en sa générosité parfaite, l'intuition vraiment immédiate que nous donne sans réserves, au « centre » mystique de l'expérience inconsciente, l'expansion infinie du Sentiment.

Mais, si toutes les âmes sont appelées ou condamnées à la sécheresse, toutes ne sont pas également aptes au renoncement volontaire et libérateur. La durée qui constitue leur vie n'offre pas en toutes une égale tension ; et la différence du rythme qui les mesure détermine une différence entre leurs énergies passionnées et leurs évaluations agissantes [1]. Certaines, au rythme lent et paresseux, capables seulement d'intuitions fragmentaires, impuissantes à concevoir l'unité sans fin d'une inquiétude qui les transcende, regretteront un jour l'aveuglement de leurs amitiés mesquines; mais leur désir misérable les attachera de nouveau à d'autres amitiés aussi étroites et décevantes que les premières; et la sécheresse qui les tourmente ne sera pour elles que principe de douleur et de désenchantement sans fin. Les âmes privilégiées, au rythme rapide et diligent, incapables, à cause de l'inquiétude qui les travaille, de se plaire aux intuitions partielles, éprises de leurs amitiés en raison de la richesse qu'elles y découvrent, banniront de leur mémoire tous les regrets qui les avilissent, et, par une critique incessante de leurs désirs incomplets, appelant à leur aide la sécheresse qui les délivre, prépareront l'avènement de l'amitié totale et de l'intuition définitive.

Reconnaît-on, à ce degré supérieur de la Vie, loin des sarcasmes méprisants et des railleries défensives d'une intelligence méconnue, le rôle nécessaire et l'action bienfaisante de l'ironie spirituelle? Ne croyons pas que

1. Cf. Bergson, en particulier *Introduction à la Métaphysique.*

cette marche au Sentiment pur soit dénuée de toutes discordances, et que le renoncement volontaire consiste dans l'évolution simple et mélodique d'un thème sentimental. Une critique impitoyable de nos faiblesses, de nos amours propres, de nos amitiés défaillantes et pauvres, s'impose à la richesse de notre désir véritable; et le renoncement qui nous transfigure est identique, d'abord, à l'ironie qui nous désagrège. Si nous abjurons les ressources mauvaises d'une réflexion qui nous affirme sous des formes illusoires et nous dérobe ainsi la réalité foncière de notre essence, nous invoquerons, au contraire, les ressources fécondes d'une intelligence qui ruine à mesure nos illusions distinctives et nous contraint, par l'amertume qu'elle nous inflige, à chercher, au delà de nos affections partielles et apparentes, notre réalité essentielle. L'ironie, infiniment souple en sa critique renaissante, se fait donc révélatrice du mystère par les négations qu'elle formule; et, si elle s'acharne à dénoncer la malice et la misère de nos déguisements, c'est que, procédant, comme l'inquiétude qui l'utilise, du besoin de nous « déifier », elle n'est, en son action supérieure et intuitive, que la forme la plus efficace du renoncement et de l'abandon [1].

Abandon total, et de ce que l'on aime et de ce que l'on est. C'est ici que divorceront sans remède les deux sortes d'âmes, qu'oppose entre elles la contrariété de leur

1. Sur ce besoin de *déification*, cf. Molinos, *Guide spirituel*, en particulier l. III, chap. XIX et XX.

double rythme. D'un abandon partiel, et qui réserve ce que l'on chérit, beaucoup sont capables, même parmi les plus lâches. Et n'est-on point forcé chaque jour à un tel sacrifice? On délaisse, ne pouvant s'y fixer, les plaisirs qui s'écoulent; on laisse aller, à mesure, ses désirs et ses croyances. Mais à soi-même qui donc renoncerait de la sorte? et quelle amitié sincère ne réserverait précisément, en un sacrifice consenti, le salut de l'amitié? Pourtant, un abandon réel s'exprime par un renoncement absolu; et prétendre réserver quelque chose, c'est méconnaître que l'on veut toutes choses, et borner ainsi tout ensemble et l'amitié que l'on sauvegarde et soi-même que l'on revendique [1].

Certes, l'abandon qui nous réalise n'est pas l'indifférence du cœur; et, si l'affection qui nous possède est digne du nom qu'elle porte, l'abandon de notre renoncement à l'amour-propre s'incarnera dans notre confiance absolue en l'amitié. Mais d'une telle confiance, puisqu'elle est totale, où donc sera la mesure? Et, puisqu'elle doit être réciproque, comment imposerions-nous à celui qui nous aime d'enclore son acte et son être dans les limites de l'affection conforme à nos désirs? Aimer vraiment et sans mesure, c'est donc être prêt au sacrifice, non de l'amitié et de l'ami, qui demeurent inaliénables, mais des images profanes et restreignantes qui déguisaient à notre cœur ensommeillé le destin infrangible de l'ami et l'informulable exigence de l'amour. Et si la confiance est

1. Cf. Pascal, *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies.*

mutuelle et entière, nous irons au devant du sacrifice, et nous assurerons l'inévitable de la souffrance, dût-elle atteindre ceux qui nous aiment en nous atteignant, afin de libérer leur cœur des contraintes et des obstacles qu'ils aiment en notre affection, et de réveiller en eux l'exigence du dépassement et l'appétit de l'éternel. Il ne s'agit pas de tuer en eux l'amitié qui nous fait leur, ni de calomnier en leur âme ce que vraiment nous sommes, mais d'épurer, en les désabusant, l'image qu'ils nourrissent de notre réalité apparente, afin que nous soyons *leur* dans toute la sincérité de l'exigence qui les emporte au delà de cette complaisance et de cette illusion. Pauvre amitié, dès lors, celle qui tressaille devant la douleur de celui que l'on aime, sans voir en la douleur qu'il traverse, et qui est voulue par nous, le signe indéniable de notre tendresse supérieure et de son affranchissement. Injuste amitié, celle qui usurpe, en la ruse alliciante des tendresses flatteuses, l'immensité d'un cœur. Douce et tendre amitié, celle qui s'épanouit, par le renoncement qu'elle suggère et la souffrance qu'elle insinue, au destin mystérieux de la Tendresse sans mesure.

C'est donc aimer l'amitié que d'aimer la souffrance, puisque chercher à souffrir c'est se déprendre de ses propres limites pour élargir son amour, et vouloir la souffrance de celui que l'on aime c'est vouloir sa libération et son élargissement. Et n'allons point faire de la souffrance et du sacrifice les objets occasionnels d'une préférence passagère et d'un acquiescement forcé. C'est

avec l'enthousiasme des joies sans regret que nous devons pratiquer le renoncement, si nous voulons parvenir à l'intuition pacifiante et totale; et la résignation d'un cœur malade et meurtri à la douleur inévitable n'est que la contrefaçon et la caricature de cet élan joyeux et affirmatif. Souffrir dans son corps parce que l'on veut souffrir et savoir qu'on le veut et que cela est un bien, dure et haute méthode pour réaliser, comme Pascal, la Vie bienheureuse[1]. Mais souffrir dans son âme, et provoquer cette souffrance par la mort renouvelée des élans même de notre chère tendresse, et, pour mieux parfaire la beauté de cette mort, s'éprendre de la mort elle-même et du néant des désirs; — méthode surhumaine, et pourtant nécessaire, pour réaliser l'accomplissement de l'humaine destinée[2].

En la prison d'un triangle mystique, sur les pavés irréels dont mesure la hauteur et l'effroi le geste effaré et minuscule de deux témoins terrestres, voyez s'accomplir le mystère de l'amitié parfaite et de l'intuition ultime. Debout, en sa robe très sombre, visage net dont rien ne masque l'immobile et fervente décision, tendant vers l'anneau nuptial la symbolique blessure de sa main aux stigmates visibles, voici le Fiancé. En face de lui, se détachant sur le fond indistinct des nuages et des broussailles, sa robe blanche parsemée d'ombres sordides, déchirée par les ronces qui agrippent et mordent la misère

1. Cf. la *Vie de Blaise Pascal*, par Gilberte Périer.
2. Cf. Maurice Blondel, *L'Action*.

de ses jambes dépouillées et de ses pieds nus, très grande et sans forme, les bras démesurés et décharnés, face pâle aux cheveux blancs qui retombent sans grâce, tristesse hâve et que nul charme n'embellit, c'est l'Épousée promise. Entre eux, détournant de cette femme étrange un regard où l'on sent poindre une sorte de frayeur, les yeux fixés avec la douceur d'une admiration compatissante sur l'homme héroïque, le Christ, à qui la souffrance est pourtant familière, échange les anneaux, comme s'il hésitait à conclure ce mariage surprenant. A droite et à gauche, recueillis mais stupéfaits, raidissant les mains en un geste étonné, ou bien conviant à ce spectacle ceux dont les pensées vont ailleurs, riches scandalisés, magistrats qui tiennent le glaive, jeunes filles au manteau somptueux, les anges aux ailes éployées, les saints presque incrédules et les saintes saisies d'épouvante, s'inclinent vers le couple bizarre. Au-dessus, dans un envol vers les hauteurs, deux anges emportent, l'un la demeure de la joie pure, basilique surmontée d'une étoile, l'autre un vêtement brodé, symbole des richesses éternelles. Et deux mains, petites mais impérieuses, comme détachées d'un corps invisible, s'allongent hors de la nue pour saisir et consacrer ce double gage de l'union mystique. Et, si l'Époux au cœur ingénu, au regard de sérénité, ne voit rien de cette surprise et de cet envol et de cette acceptation divine, c'est qu'il contemple avec amour l'Épouse effrayante et miséreuse, et qu'il découvre, en celle qu'il a voulue, toutes les splendeurs du renon-

cement, tous les trésors de l'âme, toutes les affections du cœur, toutes les formes du Réel, toutes les joies de la Vie. Telle est, peinte par Giotto sous la voûte assisiate, l'Allégorie de François et de la sainte Pauvreté.

### III

L'amour de la mort, c'est donc là le secret du renoncement et le dernier mot de l'abandon. Non le désir, très simple, de la mort charnelle, vœu pratique et sans amour de ceux qui ne renoncent pas, mais qui veulent, au delà de la vie, la négation de la souffrance, ou la réalisation, hors de la souffrance et du sacrifice, du bonheur sans trouble, en pleine conscience. La mort dont nous aurions l'amour, si nous voulions le renoncement, c'est l'anéantissement continuel de ce qui nous distingue et nous particularise, de ce qui distingue et particularise ceux à qui nous étions attachés. C'est la désappropriation sans terme de tout ce qui fait la valeur de notre vie, l'indifférence à nos idées, à notre délicatesse, à nos raffinements subtils, à notre simplicité même et à notre perfection. C'est le mépris irrémédiable de l'estime où les autres nous tiennent et nous exaltent; mieux que le doute sur nous, signe encore apparent de notre désir de gloire et de progression spirituelle, c'est la tranquille abdication de toute pensée sur nous-même, et c'est aussi l'irrévocable déchéance de notre estime pour les autres et du

noble souci de les parfaire. Bien plus : c'est, dans la solitude de l'intelligence qui rejette sa fonction, l'oubli scandaleux de la vérité où aspirait notre enthousiasme ; et c'est, dans l'isolement du vouloir qui renie son bien, l'ignorance outrageuse de la vertu où nous guidait notre désintéressement méritoire. Mais n'est-ce pas, dans la barbarie nouvelle de notre âme sans idéal, l'inconscient dédain pour la beauté harmonieuse et musicale de la nature contemplée et de la vie intérieure[1]?

Il est des jours où s'empare souverainement de nos cœurs apaisés l'expérience sans attraits du vide dénué de toute saveur et du néant que nous n'appelions pas et que nul goût ne rend aimable à nos désirs éteints. Ce n'est plus l'active sécheresse où nous trouvions notre vigueur ; c'est l'indifférence totale au repos et à l'action, non l'évanouissement de la pensée mais comme une absence fatale hors de nos idées claires et de nos impressions vivantes, l'étrange tourbillon de l'être autour d'un cadavre éveillé qui regarde l'agitation persistante de sa mémoire à la transparence glacée de son cercueil de verre. Resterons-nous ainsi, dans le calme lucide de la mort, sans inquiétude et sans joie, n'étant plus ce que nous fûmes et ne souhaitant pas devenir autres, pacifiés, certes, mais vraiment anéantis?

Nous demeurerons en cette torpeur de mort, en cette claire inconscience, en cette vision négative, si nous

1. Sur la désappropriation, cf. Molinos, *Guide spirituel*, l. III ; S. Jean de la Croix, *Nuit obscure de l'âme* ; et aussi la *Voix du Silence*.

demeurons fixés à nous-même, plongés en *notre* vide, rivés à *notre* néant. Qu'une telle attitude est loin encore du renoncement véritable, de l'abandon sincère, de l'impossibilité d'un retour sur nous-même et sur le néant de notre cœur! Ce n'est point dans la solitude que s'accomplira pour nous le mystère du vouloir épris d'abdication. Et s'il est nécessaire que nous abjurions, sous diverses formes, un idéal fait à notre mesure; s'il faut que nous devenions ingrats à l'estime réciproque en l'oubli fatal des distinctions individuelles; si notre subtilité et nos raffinements doivent se muer pour nous en chose étrangère; — c'est que, précisément, notre vouloir et notre âme se sont écoulés et engloutis dans l'amitié sans retour, et que celui que nous aimons n'est plus désormais, à notre cœur obstiné, un « autre », qu'il accueillerait à dessein, en l'apparent abandon de sa propre complaisance. Si nous voulons le renoncement et la mort spirituelle, c'est en l'amitié qui nous absorbe et nous remplace que nous les réaliserons vraiment; c'est par l'amitié que s'éteindront, en lui comme en nous, les désirs qui nous individualisent et nous restreignent; c'est à force d'amitié que nous anéantirons, en cette union mystique, ce qui maintenait de lui à nous une diversité douloureuse, et que nous accomplirons, en cette transparence lumineuse de la Vie, en cette pénétration parfaite qui nous supprime l'un et l'autre, en cette mort féconde de notre moi et du sien, en cette connaissance immédiate et efficace du Sentiment qui nous fonde en nous détruisant tous deux,

l'acte vivifiant de la transcendance qui mortifie et de l'intuition qui tue.

Oui, c'est la mort qui est la grande révélatrice de l'amitié; et, si la mort charnelle n'est que le symbole de l'épreuve décisive, si le renoncement en l'esprit constitue l'épreuve véritable, nous aurions tort de n'accorder au symbole qu'une valeur d'emprunt, et de ne point chercher dans la tristesse des séparations irrévocables le secret des expériences profondes et des joies intuitives de l'abandon créateur. Nul ne connaît l'immédiation réelle et l'essence intime, s'il n'a éprouvé l'amitié mystique dans la mort brutale et réalisé dans l'enchantement des cimetières l'expérience pure et silencieuse de l'ineffable plénitude.

Tragique impression qui nous étreint le cœur, lorsque nous quittons la berge paisible du canal aux eaux mortes pour entrer soudain, à pas lents et comme en songe, dans l'allée que bordent les cyprès et les tombeaux, pèlerins de l'oubli et de la cendre au jardin funèbre des Alyscamps. Sous l'arche de la chapelle demi ruinée, ou bien devant la pyramide où dorment les Consuls, est-ce un deuil qui nous obsède, une douleur qui nous angoisse, un adieu sans espoir à la Vie absente, un morne renoncement à l'âme anéantie? Franchissons le portail muet, traversons la cour aux sarcophages pesants, cherchons sous les voûtes nues le sentiment du vide; en ce désert de l'être nulle mémoire ne s'évoque, sinon, dans une urne que recouvre un grillage, un crâne et quelques ossements, ce qui subsiste de la grâce d'une femme. Qu'un Hamlet

morose, au souvenir du charnier d'Elseneur, retrouve ici le doute qui glaçait jadis sa volonté et médite sur la vanité d'Alexandre ou les transformations étranges de César. Nous ne mêlerons point ces réflexions sacrilèges à la délicieuse tristesse de cet enchantement et de cet oubli. De ces tombes et de ces voûtes, des chapelles closes et de la monotonie des cyprès, nuls fantômes ne surgissent, nulle ombre distincte, nul regret, nulle gloire. A ce vide anonyme, à cette mort qui emplit tout, à cet anéantissement définitif et si vague, notre âme n'apporte point sa détresse et n'oppose point sa révolte. Elle est pénétrée du sentiment qui sommeille en cette inconscience, identifiée à cette mélancolie, fondue en la tendresse de ces cœurs morts, distraite d'elle-même par l'amitié douloureuse et suave qui s'exhale de cette vie éteinte et du charme de ce néant. Nous suivrons à nouveau, à pas lents et comme en songe, l'allée aux arbres funèbres, pour retrouver la berge paisible du canal aux eaux mortes; mais, dans la Ville qui nous accueille, nous garderons au cœur la révélation de ce mystère, la paix de ce renoncement et la douce tristesse de cette amitié tragique.

Je sais une église de village, en un pays lointain de vergers et de forêts. Le jardin qui l'entoure est celui des morts; et ceux qui vont y prier passent au milieu des tombes. Ils lisent sur les pierres les noms de ceux qu'ils ont connus; et, lorsqu'ils s'agenouillent sur les dalles de la nef, au sentiment de joie qui les recueille se mêle et

se fond le grave et doux renoncement de leur tristesse qui se souvient. Une amitié vaste et confuse envahit leurs cœurs et pénètre leur prière; et l'élan qui les emporte au principe de leur abandon, n'est-ce pas, au néant aimé de ce jardin, la tendresse de leur renoncement et la prière inconsciente de leurs morts?

Renoncement joyeux et triste, et qui dans l'indifférence où il nous plonge à l'égard de nous-mêmes, n'exclut pas la douleur annihilante des larmes de l'adieu et la prostration du cœur dans les arrachements de la séparation. Comme si l'amitié dont nous vivions s'enfuyait soudain de notre solitude, détachant les derniers liens qui la retenaient aux différences jalouses, et réalisant par l'absence à jamais, unique et lamentable certitude de cet échappement qui nous détruit, la présence continuelle, au vide que maintenant nous sommes, d'un adieu sans regrets à ce qui n'est plus. Mais de cette violence fatale, où s'abolit la pauvreté de ce que nous fûmes, n'est-ce pas que s'éprend la désolation tragique de cette indifférence à nos espoirs, et que, renoncement suprême, notre amour, plus fort et plus vivant, se dissout et se répand à l'infini dans l'immensité de notre douleur?

Devant la chapelle à trois portes aux clochetons ajourés, pour accomplir les promesses d'autrefois, les frères ont déposé le cercueil où dort, en l'extase sans réveil, Celui qu'*elles* aimaient. C'est la fête de saint Damien, la fête des bénédictions dernières à la plus aimée des créatures, l'heure du cantique ténébreux à

notre sœur la Mort. Le soleil, beau et radieux, en ce jour de grande splendeur[1], illumine la blanche façade et la douce tendresse des feuillages vaporeux dans la sérénité paisible de l'air fraternel[2] et la suave couleur de l'herbe filiale qui revêt de louanges notre sœur la terre[3]. Tandis qu'agenouillés au tympan et dans le triangle du fronton les anges absorbés et ravis, plus dignes que nul d'entre les hommes[4], épandent aux pieds du bon Seigneur, très haut et tout puissant, la gloire et l'honneur et toute bénédiction[5], les petites rosaces, étoiles à huit rayons, précieuses et belles[6], semblent verser au dehors, en l'éclat de leurs deux centres, le regard ami du sanctuaire; et, péniblement, sur la branche fourchue, en l'enthousiasme candide de sa robe éblouissante, un vieillard étend la main pour cueillir la palme du triomphe. Mais tristement, de l'ombre des trois portes, la tête voilée, en ce jour de fête douloureuse, du voile noir des renoncements, les pauvres sœurs affligées, les moniales au visage tendre et aux noms si doux, Agnès, Béatrice, Bienvenue, Jacqueline, Stella, Praxède, Danielle, Clairette, Christiane, Mansuétude, gémissent en leur cœur endeuillé le cher Cantique du frère qui les abandonne, le

1. Et ellu ebellu eradiante cum grande splendore...
(*Laude delle creature*, *Speculum perfectionis*, cap. XII).

2. Et per aere et nubilo et sereno et onne tempo...

3. Laudato si, Misignore, per sora nostra matre terra
La quale ne sustenta et governa
Et produce diversi fructi con coloriti flori et erba.

4. Et nullu homo ene dignu te mentovare

5. Altissimu, onnipotente bon Signore,
Tue sono le laude, la gloria el honore et onne benedictione...

6. Laudato si, Misignore, per sora luna ele stelle
In celu lai formate clarite et pretiose et belle.

Cantique ténébreux de notre sœur la Mort, à qui nul homme vivant, même *lui*, hélas! ne saurait échapper[1]. De leurs yeux éperdus, vers celui qui l'aimait, notre sœur l'eau, louange souffrante, s'écoule et pleure en humbles larmes, précieuses et chastes[2]. Leurs mains crispées étreignent leurs poitrines d'exil où leur joie se meurt. Penchée sur l'ami d'élection unique, embrassant le corps de celui qu'elle aime et qu'elle n'a point vu mourir, Claire implore de sa fidélité fraternelle le déchirement suprême d'un adieu, Et, du cercueil et de l'extase, soulevant sa tête et allongeant ses mains qu'une autre douleur couvre de baisers, François, un instant, s'éveille, pour que s'accomplisse, beau et radieux, en ce jour de grande splendeur, au dernier échange des regards, le miracle de l'intuition qui déchire et anéantit et du renoncement qui élargit et apaise dans l'infini extasié de la souffrance lumineuse. C'est ainsi qu'à travers les tristesses de la mort Giotto reconnut le Cantique joyeux de la Vie et du soleil dans la tendre lamentation des Clarisses, à la fête dernière de saint Damien[3].

## IV

Éprise de renoncement total et d'inconscience, anéantie et vide de soi, transfuse au mystère de la négation

1. Laudato si, Misignore, per sora nostra morte corporale
De la quale nullu homo vivente poskappare...
2. Laudato si, Misignore, per sor aqua,
La quale e multu utile et humile et pretiosa et casta.
3. Giotto, *Transporto della salma di S. Francesco, pianto delle Clariste.*

mystique, quelle est donc cette intuition que réalise notre âme d'une Réalité centrale et profonde mais d'apparence irréelle? Et comment cette dialectique de l'abandon peut-elle nous anéantir sans nous arracher à la Vie? c'est là ce que nous rechercherons, en étudiant la connaissance interne de la Réalité et la *joie intérieure*.

## CHAPITRE X

### LA JOIE INTÉRIEURE

#### I

Le renoncement absolu, qui nous anéantit et ne nous laisse d'autre sentiment que celui de notre vide, est-il la négation de notre réalité et la destruction de notre désir essentiel? Unis au rien, dans notre expérience immédiate et profonde de la mort, est-ce donc la Vie que nous fuyons, en un dégoût étrange de l'être désiré et de l'universelle Plénitude? Mais la mort même de nos désirs et l'abandon successif de toutes nos joies, n'est-ce point, en l'intuition qui absorbe nos répugnances et qui triomphe de nos révoltes, la réalisation parfaite de la Joie accomplie et l'expérience souveraine de notre achèvement et de notre amour? En sorte que le vide, où nous engloutit le renoncement à nous-même, n'aurait du rien que l'apparence intellectuelle et idéale et du vide que la figure ima-

ginaire et illusoire. D'une épreuve sincère, par où se déclarerait en notre abandon la qualité véritable de notre néant, devrait donc sortir une estimation fidèle de notre richesse et une évaluation nouvelle de notre vie [1].

Certes, le vide serait pour nous chose redoutable et le néant objet d'horreur, si la magie, qui crée, en notre âme et dans la nature, la profusion mouvante des symboles, nous était vraiment révélatrice du réel et principe de fécondité. Mais la dialectique du cœur, qui nous emporte indéfiniment à travers les innombrables ébauches de notre puissance insatisfaite, dénonce à chaque nouvelle tentative la vanité de ces multiples déguisements. Que sert-il, dès lors, de prendre cette vanité même, sans fin dénoncée et impuissante, pour mesure de la réalité que nous poursuivons? Et comment la souffrance irréductible et inguérissable, que la vie illusoire engendre et renouvelle sans terme, pourrait-elle nous permettre jamais, à nous qui sommes les victimes de la chimère renaissante, de juger nos désirs et d'estimer notre néant? Seule, une libération de la chimère intérieure, une abdication définitive de la recherche flatteuse, une reconnaissance intrépide du néant des figures, nous rendra possible, en l'intuition inespérée qu'elle fait éclore, une intelligence de ce qui n'est pas, et qui *est* précisément parce que l'être lui échappe et le désir l'abandonne.

Vérité profonde et précieuse du néant qui nous scanda-

1. Sur l'anéantissement intérieur, cf. Molinos, *Guide spirituel*, en particulier l. III, chap. XIX et XX.

lise et du vide qui nous repousse. Ne craignons point qu'un vertige de l'esprit nous attire, en cette épreuve qui serait une déchéance, aux abîmes de la négation. Et n'allons point, soucieux de défendre rationnellement la vraisemblance de nos états, interpréter le néant et le vide, que notre expérience atteste, selon les habitudes logiques et profanes de notre génération des symboles. Le sentiment, vécu par nous, du vide et du rien ne procède pas d'une méprise alternante et d'une abolition distraite d'images incompatibles; en sorte que l'expérience du néant qui nous libère se réduirait à l'obsession des vanités, maintenant abolies, qui nous enchaînaient. Renonçons, pour goûter et comprendre le sens et la valeur du renoncement, à ce mirage naturel que présente à nos faiblesses, en vue de les séduire, une dialectique de la magie obstinée [1]. Sans doute le vide et le rien ne sont tels à nos cœurs et à nos répugnances qu'en raison des erreurs inévitables, où nous engage notre appétit de fausse plénitude et de réalité sensible. Mais, pour découvrir et posséder vraiment la réalité et la plénitude que déguise leur mensonge, il faut abjurer sans retour le mensonge, et se laisser porter enfin vers le « centre » mystique de la Vie par l'inquiétude spirituelle, affranchie des symboles et de l'illusion.

1. Cf., sur l'idée de néant, Bergson, *Évolution créatrice*, chap. IV, p. 298-322.

## II

Deux inquiétudes nous harcèlent, et la victoire de l'une exige l'évanouissement de l'autre. A la surface de notre moi, dans les frémissements de notre chair et les gestes imagés de notre conscience, dans les emportements de notre autonomie jalouse et de notre sensibilité individuelle, dans l'harmonieuse volupté de nos désirs violents ou calmes, une force crispée et diverse, incoërcible et saccadée, s'exprime et nous multiplie. Puissance qui nous entraîne et nous développe, à travers les riches expansions de nos joies extérieures et de nos pensées pittoresques, séduisante par les vêtements sans nombre d'une fantaisie colorée, par les minauderies sensuelles ou les convulsions tragiques ou les indifférences dédaigneuses d'un masque subtil, par les contournements et les glissements et les majestés surprenantes d'une attitude polymorphe, cette énergie captieuse et obsédante rajeunit sans fin la qualité de son attirance invincible et de notre docile enchantement. Carmen tentatrice, au geste qui nous détourne, à la chanson qui nous imprègne, comme en spirale, au travers d'une menace et d'une fatalité, elle nous rend déserteurs volontaires et asservis de notre destin personnel, livrés à l'aventure des montagnes et des trahisons, condamnés au crime qui simule, illusion et chimère nouvelles, l'acte impossible de la délivrance. Kundry fascinante et esclave, première victime de la

duperie et de l'ensorcellement, impuissante à résister, malgré la mollesse de ses retards, à l'Enchanteur qui l'emploie, elle nous enveloppe de ses ruses amicales, de sa pitié nonchalante, du prétexte impie de ses baisers faussement maternels. Et n'est-ce pas elle encore, charme vivant de la nature en la souplesse des maléfices, femme perverse et simplicité de l'instinct, qui multiplie la séduction de ses appels et de ses lèvres et de son rire, par l'enlacement féminin et végétal, où s'éploie, onduleuse et inlassable, la grâce caressante et ironique, amoureuse et prenante, des Filles magiques au corps de Fleurs? Qui ne cèderait à la voix insinuante de Carmen, à la mollesse fascinante de Kundry, au rire virginal qui nous enveloppe? Mais la joie enivrée de cet abandon aux images du Désir, n'est-ce point la morne et inéluctable désespérance où nous jette le caprice dédaigneux et l'impossible renouveau, la blessure douloureuse et inexpiable qui déchire à jamais de sa marque sacrilège la poitrine et le cœur d'Amfortas, la torture infinie d'un cœur inassouvissable qui se révèle, en la saveur vertigineuse et affolante du baiser, à l'inquiétude inconsciente et surnaturelle du héros Parsifal?

Au profond de notre moi (est-ce bien encore notre moi, en ce renoncement qui nous transfigure et nous abolit?) dans les frissons de notre ignorance rebelle, dans les illuminations de notre mécontentement et de notre pitié, dans les prosternements de notre stupeur et de notre incompréhension, dans nos résistances irrationnelles aux

joies multiples et extérieures qui se donnent à nous, dans l'éclosion soudaine du mystère qui détermine en notre cœur le sentiment délicieux et la haine douloureuse du Désir obsédant et immortel, une force tendue et tenace, mais unique sous la diversité qui la déguise, nous arrache sans terme à la tentation qui nous étreint et nous oblige à dépasser à jamais la région, paisible ou mouvante, de ce qui fut notre moi. Tristesse sans égale et sans rémission, puisque nul état et nulle tendance n'arrête, en la singularité de son élan et de son calme, l'adieu obstiné de cette vocation à l'exil. Mais tristesse fatale et dont l'avènement, qui se renouvelle sans fin, est celui de notre joie profonde et nécessaire. Recueillement inévitable en l'oubli de ce qui nous détourne, comme si les frémissements fiévreux qui nous sillonnent avaient seulement pour rôle de nous rendre odieux les contacts les plus légers et de nous réduire à la paix de notre solitude. Rentrée en nous, qui nous découvre l'abîme insondable et intérieur, et l'illusion attristante des images spirituelles et fausses par où s'affirmait l'absolu décevant d'une retraite en soi et d'une possession de soi. Abandon volontaire et désolé de ces haltes élues et de ces fraîcheurs évanouies, descente scabreuse et heurtée vers le fond que les yeux ne découvrent pas, course effrénée vers le « centre » que le cœur devine, galopade apeurée et comme frénétique de notre être qui se fuit et s'échappe vers l' « Au-Delà » de lui-même, où la tristesse définitive d'un arrachement à soi réalisera,

pour ce néant des limites, la suprême et inaliénable jouissance.

## III

Inévitable, sans doute, l'inquiétude spirituelle et rédemptrice; et le triomphe qui l'assure par l'écrasement de l'inquiétude rivale, à travers les victoires insolentes et les joies lamentables du Désir qui plonge au néant. Et du néant même et du vide si c'est là, enfin, le règne et la grâce, au « Centre » mystique et inconnu où nous précipite, inconscients, cette descente en notre joie, nous allons savourer désormais l'être inamissible et la richesse inépuisable.

Hélas! de cette expérience foncière où, meilleur et plus libre que les désirs multiples abjurés par nous, sans fin nous engage le vrai Désir qui nous emporte vers notre « Au Delà », de cette expérience joyeuse du « centre » où nous devons trouver notre réelle affirmation, comment goûterions-nous jamais le charme et la vérité, si l'élan même qui nous y porte, égaré par sa propre violence, fatalement nous en écarte, si l'arme qui tue à mesure nos satisfactions puériles tue aussi notre confiance en l'apaisement divin, si l'effort par lequel nous travaillons à fuir notre insuffisance pour nous recueillir en notre vérité nous barre désespérément la joie de notre essence et nous rejette, malgré nous, vers la conscience

odieuse de nos errements et de nos distractions[1]?

Essayez donc, pacifiés enfin et silencieux vraiment, de briser l'obstacle qui vous sépare encore de cette région secrète, où vous goûterez, au profond de vous-même et de toutes choses, la réalité sans image et sans trouble. Pénétrés, à l'avance, de la chère image de ce Réel, c'est votre désir même, précieux et subtil, que vous rencontrerez en cette œuvre pénible de votre inquiétude; non pas lui en sa pureté spirituelle et libérée des illusions grossières, mais la figure charnelle et tentatrice que lui prête une magie subsistante et trompeuse. Quelle âme assez forte pour plier à l'abnégation totale l'adoration d'une forme et d'un être, et pour réaliser, dans l'anéantissement aux pieds d'un Rédempteur, comme Madeleine ou Kundry, la vision intérieure et la joie sans figure? Mais si, comprenant la vanité du figurable, vous enlevez au désir qui vous porte son charme singulier, n'est-ce pas alors à l'impuissance amorphe de votre inquiétude, privée de tout objet, que se réduira votre expérience? Et quelle misère plus douloureuse, en cette poursuite indomptable de la joie parfaite, que de découvrir sans terme la tristesse et le néant des joies accessibles mais fuyantes, pour se heurter enfin à l'impossible intuition, au pur néant de la joie inaccessible qui dépasse et abolit toutes tristesses et toutes misères?

Se heurter à l'impossible intuition! Tandis que notre

1. Sur la distraction de notre essence, produite par la réflexion et l'effort, cf. Molinos, *Guide spirituel*, en particulier l. I, chap. II.

cœur parcourait et fuyait à mesure l'illusion renaissante et des choses et de soi, l'élan, qui nous entraîne à l'infini et nous empêche de trouver notre repos au néant des limites, découvrait indéfiniment à ce cœur exilé le néant voluptueux de son triste mirage. De quelles ironies, afin d'en exorciser le charme, il blessait alors, cruellement et obstinément, les intuitions menteuses où se masquait, au leurre des symboles fragmentaires et distrayants, la puissance méconnaissable du Réel sans bornes! Aux démarches savantes et railleuses d'une critique radicale, s'évanouissaient tour à tour nos pauvres visions; et chacune d'elles s'abîmait dans le vide des négations pures, où l'esprit ne découvre que le souvenir infécond de son effort destructeur. Jeu plaisant et barbare où s'use l'enthousiasme et se dissout la confiance; essor dialectique d'une ironie désormais inapaisable, à qui semblera, non seulement inaccessible, mais vaine et irréelle, toute espérance d'une intuition meilleure, au néant fécond des ruines multipliées. En sorte que, pour avoir poursuivi, par delà le vide des ombres, la réalité qui nous dépasse, l'inquiétude, qui nous libère des illusions et nous engendre à la vérité, nous plonge et nous abolit enfin dans le vide absolu de l'irréalisable connaissance et de la joie chimérique.

Nulle intuition, dès lors, et nulle réalité, en cet effort suprême pour toucher et vivre, d'un acte essentiel et irréductible, notre « Centre » et notre Joie. En cette misère, qui nous dépouille des ombres et nous refuse la substance, une intuition nous reste cependant; et cette

ultime ressource est l'achèvement de notre misère et de notre impuissance. Tandis que la violence du Désir, qui nous porte et nous transcende, nous entraîne aussi, comme d'un élan divin, vers le seuil de notre mystère, nous sentons frémir en nous, sorte d'ironie tragique et de ricanement désespéré, un effroi du sacrilège que nous allions commettre, une crainte irrémissible de profaner, au Temple enseveli de notre Destin, la pureté de notre essence qui s'y dérobe. N'est-ce point qu'un péché radical, dont nous avons la conscience obscure et sans doute illusoire, nous retient ainsi aux rives de notre félicité, et que l'effort même que nous déployons pour nous recueillir au cœur de notre vide salutaire nous inspire l'horreur de ce vide efficace et nous rejette tristement dans les réflexions ironiques et désolantes sur l'impuissance de notre esprit et l'indignité de notre cœur? Pareille au Roi Amfortas, blessé par la lance magique de Klingsor et le baiser dévorant de Kundry, notre âme, désabusée du monde illusoire des images et des désirs, mais obsédée à jamais par les désirs qui la tiennent et le péché qui l'arrête, ne peut échapper à la conscience de sa malice, et recule, terrifiée, devant le sacrilège de l'intuition joyeuse et le mystère, riche d'anéantissement, du Saint Graal intérieur.

## IV

Pourquoi cette conscience du mal qui est en nous, cette horreur du sacrilège, cette fuite devant la joie?

Mais d'où vient l'ironie qui nous travaille et qui rompt notre élan, si ce n'est de la réflexion mauvaise, péché radical de notre vie intérieure, par laquelle nous jugeons sans fin de nos états et de notre avancement et de nos fautes, comme si le terme de cette dialectique fatale pouvait être donné à nos efforts, comme si la recherche de ce qui nous dépasse pouvait nous conduire au delà d'elle-même et de son insuffisance? Et si l'inquiétude spirituelle qui nous arrache aux ombres et à l'illusion se détermine encore en illusion et en images, c'est que nous prétendons entrer en pleine conscience, maîtres de la cadence et du rythme, dans le règne de la joie profonde et de l'intuition accomplie. Dupes du mensonge de notre volonté et du mirage de notre raison, idolâtres, sous le faux prétexte d'une vision immédiate, des errements si clairs et si logiques de notre pensée vagabonde, nous cherchons partout le Rédempteur de notre péché et de notre souffrance, l'Introducteur à notre secret, et nous implorons, comme au dehors, de l'Inconnu que nous sommes, l'entrée mystique aux révélations cachées de notre sanctuaire et de notre cœur[1].

Pourquoi multiplier l'effort et s'obstiner ainsi à la recherche impuissante? Oui, notre cœur se révèle, et le « Centre » de la Vie se dévoile, et la Joie profonde surgit tout à coup en un jaillissement intérieur, et la conscience du péché qui nous bornait s'évanouit, et l'illusion du figurable ne dresse plus son obstacle et n'amoncelle plus

1. Cf. à nouveau, Molinos, *Guide spirituel*.

sa ruine entre nous et la plénitude de notre intuition. Mais la profondeur et la sérénité du mystère intime et pacifiant n'envahissent-elles pas soudain notre âme, surprise et inconsciente, aux premières mesures, étrangères à tout désir, du Prélude de *Parsifal?* Que la Tragédie de l'illusion et de la douleur se déroule désormais; que la plainte du Roi exilé sanglote, frémissant dans sa chair, le tourment inguérissable de sa blessure spirituelle; que les ruses de la magie et les efforts de la sainteté se déploient, pour découvrir ou détourner l'heure du salut; que l'ignorance de son destin et de sa puissance souveraine retarde l'avènement du Libérateur; — nous savons que cette douleur et cette magie et cet effort et cette ignorance ne peuvent entraver la rédemption et l'œuvre intime du mystère, et qu'au fond de l'âme du « Simple » est déjà réalisée la joie du salut, comme la paix définitive précède l'acte de la délivrance dans le suave enchantement du Vendredi Saint. C'est qu'aux premières notes du Prélude, où s'exhale la douceur de notre vie spirituelle, notre âme reposait dans la simplicité harmonieuse de l'abandon; et, si nous cherchons vainement la joie à travers les peines et les aventures que la réflexion détermine dans les discordances, en notre cœur de « Simple », en notre enchantement intérieur, vit et s'éternise l'intuition centrale et la joie profonde que nous ne cherchons point.

Est-ce une violence que nous subissons, un rapt de notre âme par une force étrangère, une volupté brutale qu'un « Autre » nous impose? Est-ce plutôt, dans l'abdication

totale de la pensée discursive et de l'effort volontaire, une nonchalance de notre âme passive, qui se laisse aller, indolente, aux naïves inspirations de notre corps? Pauvres et infidèles traductions de l'expérience primordiale et de l'activité essentielle. Oui, c'est un « laisser-faire » qui nous béatifie et nous divinise; mais, s'il est une violence en ce rapt et cette volupté, nous ne la subissons pas, nous en sommes l'origine et l'acteur[1]! Oui, c'est un « laisser-aller » qui nous réalise et nous éjouit; mais, s'il est une nonchalance en cette abdication, nous ne recevons point du corps cette suavité indolente, nous la formons nous-même dans la simple fidélité à notre cœur. En cette exposition candide à la réalité spirituelle, qui se cache aux yeux profanes sous le voile du néant, c'est la vie de prière qui développe en nous sa vertu féconde, l'active et pure richesse de l'oraison intime. Aux multiples demeures du « Château de l'Ame », dans une évolution recueillie et silencieuse, lente ou précipitée, sans lutte et sans travail, invisible aux regards que seules attirent les formes du visible, se reconnaît de mieux en mieux et se possède et s'éprend de soi notre puissance cachée, que rejetait au vide de l'être la fausse plénitude des symboles figuratifs. Loin des paroles extérieures, dans le muet renoncement au discours qui nous retenait en deçà de la Plénitude véritable, dans une absence des distinctions grossières et solides, en la fluidité de notre

1. Sur le *laisser-faire* mystique, cf. Mme Guyon, en particulier le *Moyen court*, chap. XXI.

essence et de notre lumière, un colloque mystique s'établit, une adoration incessante, une consolation infuse, un échange perpétuel d'élans et de réalités. « Nous » et un « Autre »? Que non pas! Et quelle matérialisation indigne de ce dialogue des oraisons vivantes, que d'opposer ainsi, comme s'il s'agissait de grammaire ou de commerce, les personnes présentes et unies en cet entretien spirituel! Mais de quelle ardeur, ou de quelle ferveur, nous sentons alors, au vide du corps et du monde, au néant des gestes et des mots, au delà des apparences sentimentales qui nous limitaient et nous masquaient, le contact plein et réel avec l'être que vraiment et infiniment nous sommes, la volupté sans amertume de notre immédiate Présence[1]!

## V

*Notre* Présence? Oui, sans doute, c'est bien nous que nous découvrons ainsi, inconnu à nous-même dans le jeu mouvant des figures, au cœur de l'expérience intérieure et centrale. Mais d'une limitation nouvelle à quelque forme mystique, d'un immobile découpement de notre essence réelle sur le plan de la spiritualité, d'un isolement de l'être que nous sommes dans la quiétude ou les ravissements de la vie de prière, il n'est point question. En cette expérience immédiate se découvre à nous,

1. Nous nous permettons de renvoyer le lecteur à notre étude sur *La Prière*, en particulier au chap. III sur *Le sentiment de présence* et à la *Conclusion*.

comme notre réalité, le « Centre » infini des riches et continuels jaillissements de l'être et de l'amour. Que notre intelligence n'aille point ici, par une dialectique figurée, faire surgir de la nuit des concepts je ne sais quel barbare idéalisme, et réduire les « autres » réalités à une création de notre sentiment ou de notre fantaisie. Nous sommes bien loin ici, abandonnés à l'expérience naïve des immédiations, de cette métaphysique conceptuelle et de ces inventions d'école, qui font évanouir la plénitude de la Vie réelle dans la fantasmagorie vide et illusoire et la propriété inconnaissable de l' « Unique »[1]. Et comment donc, en cette intuition du Néant des limites et des figures, pourrions-nous encore attribuer à la distinction et au découpement, qui nous isolent ainsi, idéalement, les « uns » des « autres », une valeur qui dépasse la région provisoire des symboles? Tandis que, séparés des êtres et des choses par les nettetés spatiales, nous poursuivions, dans la solitude charnelle et la retraite décevante de notre corps, une existence et une expérience strictement individuelles, il fallait bien que les êtres différents du nôtre et les choses distinctes de notre nature se déclarassent à nous comme des barbares et comme des étrangères. Mais, dans l'expérience centrale qui nous multiplie au colloque intérieur en nous unifiant, il n'est plus pour nous de choses et d'êtres qui nous opposent de la sorte une différence hostile et qui se ferment à notre solitude. Et si tombent alors les mille tristesses qui nous

1. Cf. Max Stirner, *L'unique et sa propriété*.

affligèrent aux heures de l'exil et de la recherche de notre moi, c'est donc que les diversités sont mortes où, conscientes de la distance infranchissable entre nous et notre cœur, entre nous et le cœur des autres, nos tristesses raisonnées et sages découvraient toujours à nouveau le secret mortel de notre isolement. La joie qui nous possède et que nous vivons, la joie intérieure et profonde que nulle sécheresse ne menace et nul oubli, la joie divine qui jaillit soudain aux fissures de notre âme et embrase de lumière notre surprise charmée, n'est-ce point, toutes murailles abolies et toutes défiances exclues, la naissance joyeuse et spirituelle des âmes à nous inconnues et familières, la Présence réelle, au sentiment qui nous illumine et nous harmonise, des êtres et des choses, perçus en leur « dedans », la Joie unique, et riche sans mesure, de la Vie universelle et multiple, qui nous soulève et nous anime et nous dilate de l'enthousiasme immense et fervide, en nous brûlant et rythmique, de son élan indivis [1]?.

Je sais bien qu'aux réalités immédiates de cette expérience intérieure, où se dérobent enfin les tristes distinctions et les limites des êtres, les métaphysiques d'école opposeront encore, au nom de l'intelligence, l'impossibilité conceptuelle d'une semblable indivision. Des barrières mêmes qui séparent notre moi et celui des autres, notre existence figurée et la figure des choses, elles formeront subtilement un système logique de signes révélateurs et

1. Cf. Bergson, *Évolution créatrice*, en particulier la fin du chap. III.

constitueront ainsi les réalités étrangères en constructions savantes et en projections raisonnées de notre esprit sagace et spéculatif. Et tandis que les unes, en leur idéalisme d'abstractions, réduisent cette réalité d'emprunt à un simple mirage de notre conscience, les autres, insatisfaites de cet isolement idéal et de cette comédie d'un monde imaginaire et d'une société fictive, supposeront, derrière cet édifice de nos idées et cette illusion architecturale, un monde multiple de réalités inconnues et, comme disent les métaphysiciens, de « choses en soi ». Quelques-uns pourtant, émus en quelque façon d'un remords que suscite en leur intellectualisme l'intuition oubliée, insèrent en nos constructions des réalités extérieures une sympathie qui les pénètre et nous les assimile, image plus vive, mais extérieure encore et illusoire, de cette immédiation et de cette pénétration véritable et de ce réel et primitif contact qu'atteste naïvement et directement notre expérience sincère[1].

Ce ne sont là, sous prétexte de critique et d'analyse rationnelles, que jeux d'écoles et théories abstraites. Comme si d'une hypothèse subjective et vraisemblable, d'un agencement sagace de mes propres états, d'un raisonnement logique sur la portée de mes impressions et de mes calculs, pouvait dépendre, en son intime et vital frémissement, la réalité de celui que j'aime! Comme si l'immédiate connaissance, qui abolit entre lui et moi toute barrière sensible et nous réalise tous deux en un

1. Cf. Fouillée, *La Pensée et les nouvelles écoles anti-intellectualistes.*

même sentiment inépuisable et en un même principe, pouvait se réduire à l'illusion morte d'une sympathie que j'arrache de mon être isolé et pauvre, afin de la projeter en la fiction étrange de son objet! Dupes inconscientes du symbolisme qu'elles mettent en œuvre dans leurs explications sophistiques, ces théories savantes et rationnelles confondent la révélation immédiate et intime des êtres en la Plénitude sans bornes qui les produit, seul fondement concevable de l'hypothèse même de leur réalité, et l'analyse intellectuelle et extérieure des figures dont nous les voilons, pour développer, en notre commerce avec leurs limites et leur mouvance, notre désir profond d'anéantissement réalisateur, d'intellection parfaite et de joie absolue, en la Plénitude sans bornes où s'évanouissent enfin les séparations et les limites.

Certes, la riche et multiple expérience, où l'âme des choses et des êtres nous est réelle et transparente, ne va pas nous offrir la monotonie d'un chaos. Si les diversités extérieures ont disparu, si l'indivision primordiale est éprouvée par nous en ce candide et cher abandon, la richesse même de cette harmonie est assurée par la multiplicité vivante des thèmes, et les durées compénétrables se déroulent selon des tensions diverses. Mais l'harmonie existe, si les thèmes se correspondent; la diversité même des rythmes implique leur accord mutuel et leur intériorité réciproque. Qu'importent, d'ailleurs, ces images qui traduisent encore en termes figuratifs les pures résonnances de la vie spirituelle? Exaltée, et comme dilatée,

par la dialectique de l'intelligence que détermina le désir de notre achèvement, notre âme, au néant fécond de ses demeures multiples, modèle son rythme sur les rythmes divers et retrouve en tous les thèmes de la Vie musicale le motif que développe et transpose sa propre et originale mélodie[1]. Ainsi, dans l'unité concrète de la Joie essentielle, orants enthousiastes de la même et diverse oraison où communient, sans confusion ni réserves, leurs ravissements singuliers, les êtres, différents mais non distincts, semblables mais non identiques, réalisent, par le renoncement qui les affirme, dans le vide qui les porte et le néant qui les fonde, l'intellection silencieuse et vibrante, mutuelle et personnelle, sociale et intérieure, ajustée et totale, humaine et surhumaine, des amitiés parfaites et mystiques.

Au long de la muraille, dans le champ, les petits oiseaux, tout petits, les uns très blancs, les autres tachés de noir, sont posés sur le sol. Gracieux, ils ondulent leur corps et avancent leur tête, comme tendus et recueillis. Ailes éployées, il en est un, plus grand, qui vole d'en haut au lieu de bénédiction. Dans une demi-ombre qui s'écaille et s'efface, on en devine plusieurs qui vont toucher terre. Une oraison flotte dans le paysage que les siècles embrument, une oraison très douce, cantonnée en ce coin de vie inconsciente, mais qui s'épand du ciel indistinct, et qui enveloppe de blancheur molle et de

1. Cf., au sujet de ces durées compénétrables, Bergson, *Introduction à la Métaphysique*, et aussi notre étude sur l'*Intuition bergsonienne*.

mystère familier la simplicité naïve des oiselets, l'inclination fleurie des arbres religieux et l'attitude candide, émerveillée ou fraternelle, des hommes. Sur l'ombre de son corps, courbé et comme raccourci vers les extases des chères petites âmes, tandis que se penche sa tête amie et grave aux yeux d'abandon, sa main droite se lève pour bénir et sa main gauche s'abaisse et s'ouvre pour inviter les créatures bénies et joyeuses aux grâces et à la prière. Derrière lui, visage lumineux et stupéfait, un frère s'appuie contre la muraille et contemple, bouche ouverte, cette nature ailée et fleurie qui, doucement et humainement, s'incline ou se dresse, en l'oraison flottante, vers l'exquise douceur de François. Cette intellection accomplie, en l'âme des choses, fut peinte par Giotto, en l'église supérieure d'Assise, à gauche de la porte principale, pour commémorer le mystère de l'intuition universelle et de la Joie parfaite.

## VI

Au « Centre » du néant, au vide des figures, nous vivons et nous savourons la Plénitude du Réel. Mais si nous découvrons ainsi, en la Présence que nous sommes, l'infini des êtres, quelle est donc la qualité de cette Présence où nous atteignons cet infini? Certes, au colloque mystique de l'oraison intérieure, en ce renoncement absolu aux apparences, en cette expérience vraiment essentielle, en ce contact avec nous-mêmes par delà nous-

mêmes et nos limites, nul doute que l'inépuisable de notre acte et l'immensité de notre intellection ne découvrent enfin à notre calme désir, non plus cela qui semble, mais bien Ceci qui *est*. L'intensité de notre Joie, et l'éternel qu'elle implique, garantissent à notre inquiétude, toujours aux aguets, et l'impossibilité de son éveil et l'irréfragable certitude de notre intuition. Mieux que Descartes à l'évidence intellectuelle de son analyse, nous pouvons nous abandonner avec confiance et amour à l'évidence intuitive de notre sentiment. Oui, l'épreuve symbolique du néant traversé, aux longues aventures où se cherchait notre âme, est la preuve, par l'incessante négation qui la renouvela sans trêve, de la vérité immédiate où s'affirme notre Vie; et c'est la vision de mon néant qui m'assure la possession de mon être. Mais qu'importe, en cette Présence, la multiple richesse des créatures fraternelles? Qu'importe l'immensité de ma vision et l'étendue de ma joie, si le Désir qui m'a porté fut celui de l'éternel et non de l'immense, si le fait de notre réalité ne vaut que par la plénitude de notre sentiment, si l'infini de notre affirmation exige de nous, en cette intuition joyeuse et profonde, l'intense affirmation de notre vivant Infini[1]?

Pourquoi nous déguiser ce que recèle notre expérience? Pourquoi éviter prudemment le problème inévitable de la « Présence », dont nous sentons le mystère en notre action efficace, et dont nous voulons, pour qu'elle nous

1. Cf., au sujet de cette dialectique, Maurice Blondel, *L'Action*.

assure dans le réel, la pleine Réalité? Si nous espérons en éclaircir le mystère, c'est dans l'intuition seule que nous y parviendrons, car nulle démarche de l'intelligence ne saurait nous conduire à ce qui *est*; et cela seul est pour nous dont l'être nous est « présent ».

Aux douceurs de l'oraison intime, au charme flottant du colloque avec l'Indéfini, au lyrisme vague de cet entretien avec cet « Autre » que nous portons en nous, et de qui, plus que le nom même, nous échappe la consistance [1], à cette musique, divine certes mais nôtre, qui nous multiplie et nous transforme sans nous aliéner, qui donc ne se plairait et ne se donnerait, sûr, en cette mystique complaisance, de ne point s'aventurer au péril des affirmations transcendantes? Mais reconnaissons la vanité de cette douceur et de cette prière et de ce flottement, si notre abandon n'est qu'un jeu, si notre joie n'est qu'une volupté insincère, si notre expérience profonde n'est que l'imitation sacrilège et artificielle d'une exigence et d'une inquiétude, si notre intuition prétendue, pareille à la griserie fallacieuse de l'opiomane, n'est que l'œuvre intentionnelle de notre volonté provisoire de comédie religieuse et de divertissement mystique.

Lancés par une force réelle et puissante à la recherche, non curieuse mais fervente et sincère, d'une destinée inconnue, attirés (peut-être) par l'Inconnu même de ce destin qui nous dépasse, *et qui est le nôtre*, arrachés par notre Désir inlassable à toutes les formes, même les plus

1. Cf. Maurice Blondel, *L'Action*.

intérieures, même les plus attachantes, de notre fausse réalisation, entraînés au néant qui nous fait horreur, à travers les souffrances qui nous répugnent et les tristesses qui nous détruisent, par l'ombre de la Joie qui nous échappe, anéantis au seuil de l'être et plongés dans les ténèbres désolantes de la Nuit obscure, mais vivifiés par cette mort, illuminés dans cette Nuit, joyeux dans cette détresse, réalisés dans cet anéantissement, — si telle est la méthode qui nous libère et nous ouvre l'accès à l'intuition bienheureuse, comment nous suffirait-il, au terme de cette tragédie sanglante de notre cœur, de jouer doucement et suavement avec l'ombre vaine de la Joie et l'image fuyante de l'Inconnu, de bercer notre rêve faux et vicieux au frisson du Divin, et de parodier le mystère de l'oraison intérieure au mirage voulu d'une « Présence » subjective?

Si de l'intuition pure, que nous poursuivions alors, nous avons demandé l'image, lointaine sans doute mais intense et désireuse et globale, à l'intuition féminine, c'est donc en elle, sentimentale et abandonnée et tragiquement profonde et mystique, que nous apparaîtra, au sérieux nostalgique de l'insuffisance inquiète, le sens *réel* de la prière immanente et de l'exigence, lyrique mais absolue et poignante, d'un Au-Delà qui s'affirme par l'infini de son *être*, supérieur à notre désir. Au mysticisme, naturel et limité, de l' « En Deçà », le cœur de la femme, même dans les ravissements de la passion enchanteresse et exclusive, peut-il enclore son élan? Et l'ironie subtile, qui exprime et défend contre les barbares l'essence pro-

fonde de ce cœur, n'a-t-elle point pour fonction souveraine de dissoudre à mesure le charme des voluptés provisoires, même les plus pures, et de faire éclater, en leur néant et leur vide, le désir du Réel infini et de la Plénitude absolue et l'inquiétude inapaisable du Divin ? Charme inlassable des dégoûts et des fièvres, détachement cruel des bras qui captivent et des amours qui fascinent, renoncement absurde aux joies grisantes des soleils de l'âme et des rêves éclos, abandon têtu des puissances et des magies pour les souffrances, les humiliations et les servitudes, prosternements du Désir inépuisable dans le désespoir des ardeurs mortelles et des sécheresses accablées, Prière à l'inaccessible Transcendance dans les fureurs qui déchirent les certitudes actuelles et les sûres tendresses du cher Présent, — quelle ironie étrange de l'éternel dans cette annihilation obstinée et enthousiaste d'un cœur qui se cherche ruineusement et se réalise négativement par l'inconstance désabusée et l'indifférence créatrice ! N'est-ce point vers le Dieu voilé, au lyrisme nostalgique de l'oraison intérieure, que soupire, dans le poème d'Anatole France, la détresse religieuse de Marie de Magdala ?

Mon âme est comparable à la citerne vide
Sur qui le chamelier ne penche plus son front;
Et l'amour des meilleurs entre ceux qui mourront
Est tombé goutte à goutte au fond du gouffre avide....

... Et je criais, voyant mon espoir achevé :
Pleureuses, allumez l'encens devant la porte;
Apprêtez le drap d'or; la Madeleine est morte,
Car, étant la Chercheuse, elle n'a pas trouvé....

... Pourtant, j'accepte encore la part de Madeleine;
J'avais choisi l'amour et j'avais eu raison;
Comme Marthe, ma sœur, qui garda la maison,
Je n'aurai point pesé la farine ou la laine;

La jarre, au ventre lourd d'olives ou de vin,
Dans les soins du cellier n'aura point clos ma vie;
Mais ma part, je le sais, ne peut m'être ravie,
Et je l'emporterai dans l'Inconnu Divin [1].

## VII

Dans la force de notre Désir et le tragique de notre exigence du Réel nous est donné ce mystère de l' « Inconnu ». Quelle est donc, décidément, la qualité de cette « Présence » profonde, que la conscience claire ne nous dévoile pas? C'est ce que nous allons examiner, en abordant le problème de la *Présence mystique*.

1. Anatole France, *Poésies* (Idylles et Légendes, La part de Madeleine).

# CHAPITRE XI

## LA PRÉSENCE MYSTIQUE

### I

Aux retraites mystérieuses de l'âme se déroule, vivante et mélodique, l'oraison secrète. Et la clarté de la conscience n'est pas nécessaire au charme de cette effusion et à la douceur de ce dialogue. Que nous importerait ici la précision des concepts et la netteté coupante des formules magistrales? En créations multiples et onduleuses, en poèmes de la joie naïve et subtile, en psalmodies suaves et rythmées de l'âme qui s'expose et se recueille, en rêves précieux d'alanguissements divins et de défaillances enivrées, s'épanche et nous fertilise le riche sommeil de notre vie profonde et de notre évanouissement spirituel. Et n'allons point enclore en notre jalouse solitude l'enchantement gracieux et musical et la bénédiction infuse et vibrante qui s'emparent de nous au vague

flottement de cette vie intérieure. Dociles ou rebelles aux croyances positives et aux dogmes religieux, de quelle impression troublante s'émeut et se blesse notre cœur attendri, si, à l'heure sinueuse de la nuit tombante, nous franchissons, attirés et muets, le seuil ombreux d'une vieille cathédrale, pour blottir notre silence et notre indécision aux ténèbres transparentes qui tombent des voûtes obscures, et qui emplissent la nef silencieuse et le rayonnement indistinct des chapelles ! Seuls, et ne pensant à nulle chose définie, abîmés sans doute en l'inconscience de notre émotion, perdus au flou rêveur de cette lumière évanescente, laissant aller nos yeux vers les taches d'ombre colorée et le mystère des apparences fantômales, laissant dériver notre cœur au hasard des évocations et des sentiments, n'est-ce pas que nous ne sommes point seuls en cette retraite, et que notre âme s'est répandue à travers la riche multitude des voix qui se taisent, les voix sans nombre de la maison de prière? Sans nulle image expresse, sans nulle représentation corporelle, sans nulle présence, même souhaitée, de ceux qui ne sont point là et qu'y amenèrent d'autres heures et d'autres désirs, une Présence collective peuple et féconde ce lieu de notre silence; et l'oraison confuse, qui anime et transporte, de sa tristesse ou de sa joie, notre cœur religieux ou athée, prolonge ou devance, bien au delà de nos propres limites, l'enchantement anonyme de l'oraison humaine. Saisis et captivés, en ce demi sommeil de nos puissances, par la tendresse infigurable de cette foule

prisonnière, pétrifiée et comme fuyante, si des larmes très douces libèrent alors notre ferveur, nous sentons couler en elles des suavités qui ne sont point nôtres, et l'émotion qui nous possède dépasse la mesure de notre faiblesse en l'infini de notre recueillement. Combien nous amplifie et nous achève l'expansion de notre cœur au silence enchanté des vieilles cathédrales! D'un cœur immense, qui ferait vivre les dalles et palpiter les ombres de la nef, le nôtre est un fragment, au rythme d'abandon et de confiance amoureuse; et la solitude étrange, qui nous enfermait au colloque mystique, est toute pénétrée et vraiment abolie par la Présence intime et diffuse des âmes fraternelles.

Si, nous éveillant soudain de ce demi sommeil, aux lueurs inespérées des lampes et des cierges, précisaient leurs formes et leur réalité, en une présence corporelle et saisissable, tous ceux-là qui vécurent les mêmes émotions, combien plus vive encore sourdrait en notre âme l'effusion inconsciente et la douceur mystique! Au silence ténébreux, et que nul parfum ne grise, éclate tout d'un coup la joie lumineuse et sonore que répandent les orgues; et la griserie de l'encens qui fume enveloppe, de ses effluves vaporeux et de sa caresse très subtile, l'émoi collectif de cette prière infuse et la vibration religieuse des cœurs à l'unisson. Pourquoi d'un silence matériel et brutal suivre obstinément la règle sévère? En chants concertés, en clameurs ardentes et harmonieuses, en paroles sacrées et rythmiques, s'échappe et s'exprime

l'élan indivis de la joie intérieure et de l'adoration subconsciente; et cette psalmodie frissonnante et fiévreuse des âmes indiscernables traduit, au langage transfiguré des hommes, l'enthousiasme secret et la communauté mystique du Silence spirituel. Parfois en effusion spontanée et vivante, et que nulle phrase liturgique n'est à même de formuler, se projette, avec ses désirs et ses troubles, une âme plus inquiète et plus sincère; et le bouleversement caché que reflètent ces cris d'inspiration est éprouvé par tous avec la même violence, au même degré de profondeur. « Réveils » de l'âme aux assemblées pieuses que recrute un vent de folie divine; processions étranges qui gravissent par la nuit, en quelque Lourdes mystérieuse, les pentes du Rosaire; quelle expérience plus immédiate, et quelle intuition plus riche, de cette fusion des élans et de cette identité obscure et féconde des cœurs?

Certes, au grand jour de la vie sociale, alors que les intérêts et les préjugés distinguent nettement les individus indifférents ou hostiles, et banalisent leurs sentiments superficiels ou mécanisent leurs paroles et leurs actes, d'une intuition sociale réelle, et d'une Présence intime et réciproque de chacun à tous, il ne peut s'agir. Mais que, fuyant d'une ardeur avide et désireuse la vulgarité des mots et des impressions, croyant se réfugier en soi par cette fuite singulière, pensant échapper aux limitations de la vie sociale par l'enfoncement indéfini aux richesses de la vie intérieure, une âme généreuse et libre rentre ainsi au profond d'elle-même, — ce qu'elle trouvera en cette

retraite vivante, aux ténèbres transparentes de cette cathédrale mystique, c'est la réalité sociale obscure et efficace, l'évanouissement des distinctions matérielles et des indifférences hostiles, la vie intérieure et collective de laquelle chacun de nous procède, la communion secrète des sensibilités dans l'unité silencieuse de l'élan créateur[1]. En cette région profonde de la spiritualité subconsciente, nulle pression et nulle contrainte, nulle mécanisation des spontanéités, nul asservissement aux institutions, aux choses, à la clarté des concepts. Un lyrisme intérieur, aux mille thèmes harmoniques, nous appelle au *sens caché* de la vie sociale ; une inspiration incessante et involontaire réalise, dans le silence des sentiments, la fusion parfaite et mystique et le déversement salutaire d'une âme dans une autre[2] ; une adoration commune, dans le recueillement des amitiés supérieures, dépassant les pauvres limites individuelles, détermine, véritable paradoxe de l'amour, l'union accomplie des personnes dans cela que nulle personnalité ne peut comprendre et saisir, et assure la réalité fluide des Présences réciproques et fraternelles par la Présence fugitive d'une Réalité insaisissable, Principe inconnu de la Vie et cœur des choses.

N'est-ce point ici même, en cette intuition confuse mais indéniable de l'unité et de l'indivision, en cette expérience

1. Sur les limitations de la vie sociale et l'intuition sociale, cf. Bergson, *Essai sur les données immédiates*..., chap. I ; *Le Rire* ; et *L'Évolution créatrice*, chap. III.

2. Cf. Mme Guyon, *Fragment inédit d'autobiographie*, in M. Masson, *Fénelon et Mme Guyon*, p. 7.

intérieure et transcendante d'une socialité spirituelle, en cette pénétration ténébreuse au cœur de la Vie, que jaillissent, ainsi que d'un foyer sentimental, les enthousiasmes du cœur, et que surgit du mystère, afin de l'illuminer et de nous y introduire, la dialectique illusoire et féconde qui nous guida, à travers la figuration universelle, toujours évanescente et toujours renaissante, jusqu'aux abîmes du Silence et du renoncement? Ainsi l'effort inlassable et vain de notre inquiète recherche, l'élan qui nous emporte au milieu et au delà des formes et des limites, tout ce rythme de notre désir, n'est que la transposition, en mille tons différents, de la subconscience musicale, par où se fonde, dans l'intuition du Principe mystique, l'unité absolue des âmes fondues et abîmées dans la Présence mystérieuse et supra-individuelle. Et l'ironie, qui détruisait à mesure nos créations ruineuses et nos sentiments instables, n'est que l'affirmation négative de l'unité originelle du thème mélodique et créateur.

Sur la muraille de droite de la grande salle, au Cambio de Pérouse, dans l'immobilité fervente de l'oraison annonciatrice, Prophètes et Sibylles, enveloppés avec détachement et superbe dans les parchemins de promesse, bandelettes serpentines d'un avenir fatal, debout et pieds nus en la fermeté ou la grâce de leurs attitudes, esquissent diversement, aux inflexions agiles de leurs doigts, le geste intuitif de la Présence ignorée. La candeur virginale de l'adolescent Daniel, ovale si pur encadré de longs cheveux d'or, apparaît suavement derrière les amples

robes et les barbes fleuries et majestueuses de l'initiateur Moïse et du Roi des douleurs, à la couronne bardée de pointes pareilles à des épines cruelles, David. En un mouvement figé à l'envol magnifique, sa chevelure frisée et brune tombant sur ses épaules et soulignant l'ombre naissante de sa barbe très courte, la bouche impérieuse aux lèvres secrètes, les yeux éclatants de fixité dans le clair obscur du visage, les pieds nerveux soulevant les plis de sa robe princière pour s'élancer vers l'objet inconnu de la contemplation extasiée, ainsi nous apparaît la sagesse immédiate et l'enthousiasme mélancolique du Roi Salomon. Onduleuses et comme rythmées au bercement charmeur des divinations présentes, chacune d'elles gardant, sur son visage de sérénité, de surprise, d'ardeur passionnée, de tendresse infléchie, ou de mystère indéchiffrable, la marque originale de son âme et de sa prière, les Sibylles voient au loin, devant elles ou dans l'infini de leur attente, cette joie lumineuse et cette clarté spirituelle qui, doucement, s'épanouissent derrière les deux groupes, contrastant avec l'obscurité des collines opaques et baignant d'une même splendeur et d'une même Présence informulable ces douze témoins de l'âme intérieure, emportés dans la vie commune d'un même sentiment.

## II

Mais cette lumière est vivante; cette Présence, qui nous imprègne de sa puissance liturgique et de sa vertu

sociale, est une action cachée au rythme de notre cœur. Comment goûter et savourer, dans l'ineffable union qui nous compénètre et nous intériorise, l'unité enchanteresse de notre élan et de notre abandon, si le Principe même de cette communion mystique, lumineux et splendide, se dérobe à notre expérience, si la Présence souveraine et intime, qui nous possède et nous inspire, s'évapore tristement en quelque fluide et inaccessible poussière? Non, les Prophètes et les Sibylles, sur la muraille de Pérouse, s'ils n'ont point connu par les clartés de l'intelligence la qualité spirituelle de la Réalité profonde, qu'ils annoncent parce qu'ils la perçoivent, touchent et réalisent, aux certitudes immédiates et irréfragables du sentiment et de la subconscience, cette luminosité impalpable et cette irradiation de rêve, qui les assurent dans la joie d'eux-mêmes et la possession de leur Principe. Et, sorte de figuration symbolique, invisible à eux-mêmes sans doute mais destinée à traduire en formes et en choses, pour les yeux profanes, la réalité immatérielle immanente à leur intuition, se détache, au-dessus de la pure région lumineuse, la figure visible du Père Éternel.

Essayons donc nous-mêmes, en l'épreuve vivante de cette oraison collective et de cette humanité intérieure, de saisir, au delà des symboles, au cœur des choses, au Centre de la lumière, cette insaisissable consistance, cette Présence lointaine, cette puissance qui ne peut se révéler, cette possession qui nous dépossède par sa fuite désespérante, ce nom que disent nos lèvres et que nos lèvres igno

rent, cette Joie inspiratrice qui abîme dans la tristesse renouvelée des inévitables départs la vanité de nos espérances, cette Réalité, la seule réelle, et qui s'engloutit à jamais dans l'irréalité des évanouissements de l'être. De quelle musicalité ravissante, de quelles douceurs naïves, de quels chants enthousiastes lancés à pleine gorge aux maîtrises de la Vie, s'enveloppe et se pénètre l'ardeur voluptueuse de notre espérance invincible et de notre inlassable et joyeuse sentimentalité! Mais de quelle harmonie différente, plus douce encore et moins naïve peut-être, de quel sanglot musical, de quelle mélopée intérieure murmurée et gémie aux affres délicieuses de notre poitrine souffrante et de notre gorge blessée, de quelle suave et magique résonnance de violes languides et plaintives, se meurtrit lentement et s'exalte, aux ivresses du soir, la tendresse douloureuse et chère de notre désespérance inaliénable et de notre riche mélancolie! Aux multiples aspects de la salle immense où vibre et rit et pleure le concert de notre destinée, voyez surgir de toutes parts chanteurs et musiciens; que votre âme s'épande et se résolve dans l'esprit sonore et dans l'immensité anonyme qui voguent et se dilatent aux ondes mélodieuses et aux discordances tragiques de la Vie inquiète. Aux longs frémissements, aux tristes gémissements, aux clairs déchirements, qu'exhalent, en leur chant prophétique, les voix féminines, succèdent et se mêlent et s'accordent les sombres évocations, les graves incantations, les mornes invocations, que hachent et

projettent, en un hoquet de cadavre halluciné, les voix saisissantes et terrifiantes des hommes du dernier jour. Et que, de toutes parts, des profondeurs terrestres, et des régions du ciel, à droite, à gauche, prévue mais surprenante, sublime et horrifiante, bouleversement des sons accoutumés et des consonances familières, éclate soudain la fanfare gigantesque des cuivres libérés, en quel lieu, en quel repos, en quel mouvement, en quel accord, se réfugïera et se reposera notre lassitude malade et notre désir de joie? C'est qu'au trouble universel de cet orchestre infini, aux clameurs instrumentales de cet hymne de désolation et de terreur suprême, identifiée sans réserve à la Vie mystérieuse que les instruments et les voix traduisent et lancent dans l'impalpable des sons, notre vie et notre âme, perdues et englouties, sauvées par l'inconscience de l'appétit de leur salut, fondent enfin les élans contraires qui les déchirent, insèrent leur désespoir informulable aux caresses justifiantes de leurs espérances infigurées, aiguisent et enveniment la pointe mortelle de leur inquiétude sans repos au sommeil guérisseur et apaisant de leur quiétude parfaite, renoncent au calme voluptueux de leur joie introublée et sûre pour surpasser leur Joie singulière et tranquille aux aspirations désolantes et soulevantes de la Tristesse innommée.

En cette oraison sonore et orchestrale des mille bruits de notre cœur, en ce lyrisme déchaîné que nul mètre et nul rythme ne rendent et ne contentent, en ces ondulations confuses du sentiment très pur bien au delà des

rythmes passionnels, la Joie est souveraine désormais et débordante et envahissante, la Joie douloureuse et profonde de creuser toujours plus avant la source de l'amour et le secret de la Vie. Et qu'une assurance nous soit donnée, puissante et irrévocable, divine et sincère, que nous allons toucher enfin au noyau solide et résistant de l'être, que nos doutes vont s'évanouir, nos pudeurs sentimentales se dérober, nos chères tristesses et nos prières quêteuses et besogneuses s'abolir à jamais dans l'oubli sacré de la béatitude, — accepterons-nous lâchement le don inespéré de cette retraite d'invalides, renoncerons-nous ainsi, par désir de ne plus désirer, à la douceur infuse et fertile de notre désir? N'allons point, en notre goût pour la Joie, placer hors de l'atmosphère vivifiante des tristesses spirituelles la Réalité de notre apaisement et de notre possession. La Joie que nous ne faisons point de l'étoffe barbare et cruelle de nos inquiétudes, est-ce bien la réalité vivante de la Joie? Parvenus, à force de renoncement et de douleur, à jeter un regard sur le foyer créateur des enthousiasmes, allons-nous, pour changer en un contact indolore et banal cette vision trop lointaine, laisser éteindre le foyer qui brûle et saisir en nos mains craintives les charbons noirs et froids et l'inefficace et laide poussière des cendres répandues? Si nous grelottons de fièvre, si des frissons nous parcourent, si galopent des évanouissements et des morts partielles au long de nos vertèbres surexcitées et souffrantes, approchons-nous du brasier central, courons vers les

brûlures de la flamme, étreignons de nos mains héroïques la joie vibrante et quasi fluide du feu qui les blesse et les zèbre, enfonçons notre amour et notre détresse aux voluptés croissantes de la douleur qui les creuse et les avive. Voici donc peut-être que s'éclaircit négativement, en cette joyeuse tristesse au cœur mystérieux de la Vie, la qualité énigmatique de la Présence salutaire. C'est bien *notre* élan qui nous plonge et nous darde, flèches palpitantes que leur mouvement échauffe et meurtrit, au domaine sans fin des luttes généreuses et des poursuites démesurées dans l'inaccessible. Mais cette attirance qui nous entraîne et nous domine, mais cette Puissance que nous n'égalons point malgré l'obstination de notre hardiesse, mais cette contrainte de liberté qui nous apparaît en nous-même pour se révéler à notre caprice ; comment, puisque *Cela* nous fait violence et nous ravit, l'identifier à notre résistance peureuse ; comment, puisque *Cela* nous blesse et nous attriste délicieusement, le confondre avec notre goût puéril de la Joie qui ne fait point mal ; comment, puisqu'au long de cette marche qui nous retire, la confiance et l'intimité au Cœur des choses exigèrent l'abandon et le sacrifice de notre « moi », désigner en *Cela* qui nous accueille *Ceci*, pauvre et intime, qui s'anéantit doucement et tristement, en la richesse de ce foyer?

Mais, si ce n'est point la « Présence » de *notre* âme qui transfigure, en une conscience supérieure[1], la

1. Sur la conscience supérieure et le *Samâdhi*, cf. la *Voix du Silence*.

faiblesse et l'indigence de notre âme, irons-nous, par une scrutation nouvelle et une épreuve plus malaisée, demander à la Réalité de l'âme collective, de l'Humanité intégrale et pure, la réalisation de notre destin et l'inspiration de notre renoncement? Certes, aux représentations si belles de la religion positiviste, aux mythes d'humanité parfaite que créa la piété d'Auguste Comte, un sentiment est enclos et caché, la possibilité d'un élan meilleur et d'une rédemption partielle. Mais c'est au delà des mythes et des illusions efficaces que nous cherchons à vivre le Principe créateur des mythes, la Réalité qui dépasse l'illusion. C'est donc en nous encore, en cette puissance impersonnelle, consciente parfois de son énergie mais hostile aux emportements de l'instinct, en cette Raison supérieure et idéale, ouvrière des grandes œuvres humaines, productrice défiante et sagace de la science véritable, organisatrice prudente de la vie régulière des sociétés, régulatrice impérieuse et despotique des âmes individuelles, que nous trouverons, distincte de nous, identique à nous, transcendante à nos brèves limites, la « Présence » secrète, foyer d'illumination et d'échauffement, la « Présence » sacrée, objet inépuisable et légitime d'adoration rationnelle et de prière intelligible[1]? Mysticisme très haut d'un pensif Descartes et d'un enthousiaste Malebranche, analyses géométriques et

1. Cf., sur cette conception *idéaliste* de la vie religieuse, Brunschwicg, *Introduction à la vie de l'esprit*, chap. V; et, comme expression de cette « prière intelligible », voir Malebranche, *Méditations chrétiennes* (*Prière initiale*).

pénibles par où s'élève notre science jusqu'à la Raison déifiée, connaissance sublime du troisième genre par où se hausse la ténacité méditative d'un Spinoza, plus loin que l'opinion, plus haut que les preuves enchaînées, jusqu'à l'essence intelligible de la Pensée parfaite, — nobles attitudes de superbes esprits, inconscientes admissions de grandes âmes, mais étroitesse choquante de ces idolâtres de la Raison, expérience appauvrie de ces intuitifs de la clarté conceptuelle. Combien s'opposent à de telles ambitions, rigoureuses et vaines, la Joie et les larmes et la vision spirituelle d'un Pascal[1] !

Pauvre et étroite raison mal déifiée, constructrice de symboles et de formules, œuvre claire mais immobile d'une Puissance obscure et vivante, étrangère, en sa rigueur limpide, aux créations des figures cosmiques, inapte, par elle-même, aux sentiments profonds qui s'échappent en incantations musicales et en gestes du cœur, — ce n'est pas en elle que s'affirmera, salutaire et consolante mais dominatrice et douloureuse, la « Présence » réelle et intime, l'expansion trouble et la transparence infinie du Sentiment qui nous possède et nous délivre. Échappés, dès lors, à la tyrannie pédantesque de la raison étrécissante, avides, par delà « cette pauvre petite chose à la surface du moi » (ainsi que la dénonce, au *Jardin de Bérénice*, le Philippe de Maurice Barrès[2]), avides d'une pénétration sans terme et sans

1. Cf. Pascal, *Écrit trouvé dans son habit après sa mort.*
2. Cf. Maurice Barrès, *Jardin de Bérénice*, VIII.

idées au principe inconscient et divin de nos univers, abîmerons-nous décidément, revenus des illusions d'une spiritualité plus exquise, nos élans joyeux et tristes au vague silence, épars et toujours éveillé, de l'âme végétale et tellurienne, de l'âme élémentaire et sans but, de la « Petite Secousse » qui crée et agite les formes des êtres? Combien serait douce et purifiante, pour des âmes lassées et mécanisées, pour des âmes scolaires et livresques, un oubli des livres et des mots et des concepts, un oubli même des images solides et plaquées, une rentrée, non en soi (qu'y trouveraient-elles[1]?), mais en la Vie immédiate et incompréhensible, en chaque forme vue en elle-même, aimée en elle-même, transparente, non par éclat mais par lueur, absorbante au point de faire évanouir toute pensée, toute conscience personnelle! Combien douce et purifiante pour ces âmes prisonnières que nos programmes, si rationnels, banalisent et découpent et dressent aux incuriosités des salles d'examen, le refuge inconscient aux murmures de la forêt, l'évaporation absurde en poussière de soleil!

## III

Douce et purifiante, oui, sans doute, mais combien de temps? Je sais bien que le temps s'abolit dans l'éparpillement immense des frissons, et qu'un rêve végétal pour-

1. Cf. Rauh, *L'expérience morale*, chap. v, p. 105-7 (Alcan).

rait emplir une existence ! Mais c'est ici, justement, que se fausse l'épreuve et que nous détourne l'illusion. D'une expérience spirituelle, si nous voulons suivre avec fidélité l'élan de notre inquiétude, nous garderons le caractère ; et puisque d'un rythme plus rapide se presse notre durée, nos ambitions humaines dépasseront sans doute le rêve végétal de l'humble Bérénice. Certes, en l'oraison intérieure où le renoncement nous introduit, en la vie subconsciente où se révèle à nous immédiatement l'âme étrangère, nous voyons et nous touchons, initiés par notre candeur au « sens caché », l'être essentiel de l'animal et de la plante et la divine spontanéité des natures innombrables. Mais en l'indivis de notre Sentiment, qui abolit entre nous et les autres natures toute réelle différence, se déclare et s'éprouve la riche vocation des natures appelées à l'enchantement de la vie spirituelle. En ce colloque, où nous participons avec les hommes et les choses, en cette exaltation par le désir à l'expérience de ce qui nous fonde, puisque notre joie et notre chère tristesse nous emportent amoureusement à l'efflorescence de notre amour, c'est donc, à travers nos gestes et nos silences, que « s'apparaît à soi », voilé mais tendre et inspirateur, l'Inconnu fraternel et divinement aimé [1].

L'Inconnu fraternel ? D'une Substance infinie à laquelle nous achemine, ainsi qu'aux théorèmes d'un Spinoza, la rigueur d'une démonstration géométrique, peu nous importe l'existence et le développement. Mais que la

1. Cf. Maurice Blondel, *L'Action*, pp. 309 et 340.

réalité de l'Être sans limites, nullement comprise et douloureusement sentie, blesse et arrache nos limites et retourne de fond en comble l'impuissance de notre quiétude, — c'est bien, au mystère impénétrable, la douceur fraternelle d'un Inconnu familier qui élargira l'étroitesse de notre cœur, dilatant notre désir et la caresse qui nous emplit de frissons jusqu'aux régions lointaines et inaccessibles où s'évanouit enfin la possibilité de notre tendresse. Bien mieux qu'aux aveugles indifférences d'un Inconscient brutal, se reconnaît ainsi notre âme, éprise d'amitié souveraine, aux immenses appels d'un Cœur mystique, plus immense et plus aimant que notre amitié. En la grâce très pure de cette élection spirituelle se perdrait chastement, pour renaître, pure elle-même et sacrée désormais, la « Petite Secousse » qui agite les mondes, celles qu'aux soirs fiévreux d'Aigues-Mortes les poètes nommèrent Bérénice.

L'Inconnu fraternel? Mais d'un *Être* intérieur et sans limites, qui s'imposerait à notre sentiment par la réelle stabilité de sa loi, n'est-ce point que notre vision se détourne et que notre amour s'effare? Avons-nous rejeté, au cours de cette longue dialectique, la multiple solidité des formes illusoires, avons-nous dénoncé l'artifice des syntaxes rationnelles, pour retrouver ici, au Cœur mystique et central, et la solidité d'une forme et la permanence d'une loi? Combien plus libre, en la suavité du colloque intime, le mouvement sans terme et sans règle de *Cela* qui nous attire et nous console! A la source de

nos enthousiasmes joyeux et souffrants, c'est d'une joie et d'une tristesse mouvantes que nous faisons l'immédiate et sincère épreuve; et la mobilité de nos émotions reflète, en son image ralentie, le Devenir sans mesure de la Puissance originelle. Mais qu'aux nuances multiples de cette Réalité qui s'écoule nul raisonnement ne se flatte de nous initier. Aux commotions déchirantes qui nous ravissent à la langueur de nos états et nous emportent sans fin, en la création renouvelée mais toujours diverse des harmonies réelles, vers l'originalité mystérieuse des apparitions fluides, — c'est la longue et chère étreinte du Devenir inconnu qui s'empare de notre âme et qui devance, par cette caresse universelle, l'élan de notre amitié. En ce Cœur mystique, dont le rythme change aussi bien que la forme, s'évade et se libère de la routine de ses battements humains l'enthousiasme déifié de notre pauvre cœur.

L'Inconnu fraternel? Mais qu'au Devenir sans fin notre expérience se complaise et s'abîme, de toutes ces métamorphoses qui ne seront plus se désintéresse, de moment en moment, la mobilité fidèle de notre désir. Cher et doux embrassement, qui renaît à chaque minute, riche de sa nouveauté absolue et virginale. Trompeur et amer embrassement, qui périt à chaque minute, oublieux à nouveau de son inlassable naïveté. Est-ce bien le Cœur des êtres qui renie de la sorte ses tendresses innombrables et dénature la continuité de son amour en morne série de pulsations indifférentes? A la mort des apparences nous

guida le désir profond de la Vie. Est-ce pour que la Vie se dissolve, par une mort sans trêve, en une suite sans mémoire de pures apparences? S'il est, au centre de nos affections et de nos exigences, une « Présence » secrète qui nous comble et nous exalte, elle retient sans doute, en la durée fidèle de son étreinte, cela même des choses et de nous qui nous trahit et nous abandonne. S'il est, au fond de notre renoncement et de notre silence, une « Présence » mystique qui nous parle et nous enivre, elle garde sans doute, en la douceur fidèle de son entretien, cela même de nos paroles et de nos silences qui fut l'objet de notre renoncement. Notre vouloir indomptable de réalisation nous interdisait de nous complaire à l'impuissance de nos gestes. N'est-ce pas qu'au principe de notre vouloir, meilleur que notre effort, terme immédiat de notre intuition, vit et nous appelle et nous soutient, vraiment fraternel en sa divine et inconnaissable mansuétude, épris de tous nos gestes et de tous nos désirs, scellant d'éternité sans oubli chacune de nos heures, le réel divin de notre Acte?

Oui, dans l'épreuve immédiate de notre Acte essentiel, dans la suave mélancolie de cette Vie supérieure, qui nous réalise par la fidélité pieuse à nos joies comme à nos tristesses, et qui nous dépasse infiniment par la perfection du souvenir, la sérénité de l'appel, et la richesse des rénovations, — se retrouve, meilleur qu'en sa réalité nue, aimante certes mais étrangère encore ou pauvre ou morcelée, ou l'être simple et aveugle de notre âme, ou l'être

lumineux et froid de la raison collective, ou l'être inconscient et multiforme de l'universelle nature, ou l'Être sans limites qui emplit notre cœur, ou le Devenir sans bornes qui le rafraîchit et l'exalte. C'est bien en cette réalité qui s'affirme immensément, possession inébranlable mais œuvre incessante de refonte et de création, totalité des choses et des possibles mais entrée sans terme aux régions nouvelles des êtres et des sentiments insoupçonnés, — c'est bien en cette réalité, nôtre puisqu'elle nous reconnaît et nous inspire, transcendante puisque nous la prions et l'adorons avec une confiance très humble, que nous saisissons enfin, d'une étreinte primordiale et d'une caresse exempte de remords, d'une intuition vraiment centrale et efficace, l'être divin et plein d'amour de *Cela* que nous voulions atteindre, l'amitié éternelle éclose en la « Présence » mystique.

De cette amitié délicate et immatérielle, de cette « naissance » de notre cœur au ravissement qui l'absorbe, de cette fraîcheur d'impressions que nous laissons entrer en la surprise de notre âme, de cet essor tranquille d'un enthousiasme affranchi de toute défiance, nous avons goûté l'image et le prélude, aux ivresses purifiantes des amitiés humaines élargies. Mais cet enivrement, qui possède et transforme ceux qui aiment et les fond l'un et l'autre dans l'immédiation de leur tendresse, n'est-il pas l'expression première et inapaisée d'un besoin d'amour et de force que nulle amitié, fût-elle surhumaine parmi les hommes, n'est capable de satisfaire? Ceux-là qui

s'aimèrent de la sorte n'aimèrent-ils pas, en la suffisance idéale de leur amour, une Présence cachée qui marquait leur affection si pure d'une tare d'insuffisance? Combien s'exalte notre désir, alors qu'il s'éprend en toute sincérité de la puissance infinie qu'en soi-même il porte, et qu'il construit avidement, au rêve si réel de la vie intérieure, plus vive que les images et plus tendre que l'amour, la pénétration parfaite aux délices de notre indigence de cette ivresse déifiante et divine! Si le renoncement achevé à notre force présomptueuse et débile avait en soi la vertu nécessaire aux abandons sans regrets! D'un élan que détermine notre besoin et notre faiblesse, mais qu'anime et oriente le secret de notre énergie et de notre victoire, nous irions, les bras ouverts et les yeux humides, au refuge sacré de la « Présence » intime. De quelle force souveraine et triomphante nous serions alors transpercés et vivifiés! Plus de noms différents pour elle et pour nous, en l'absolu de cette union. Plus de vains désirs, plus de vaines souffrances, plus de joies avortées, plus de terreurs humaines devant l'imminence des brisures sentimentales. Rien ne peut rompre le lien mystique par où tient notre essence renouvelée au Principe de notre béatitude, puisque ce lien est fait de notre exigence inépuisable et qu'à l'origine de notre inquiétude nous appelait déjà l'Acte même de notre rédemption[1]. Est-ce donc qu'en cette Joie suprême nous délaisse enfin la douceur émue de notre chère tristesse, et que cet achève-

1. Cf. Maurice Blondel, *L'Action*, pp. 306-308, 342, 351-352, 354, 374-375.

ment de notre destinée ravit à notre cœur le charme de ses fluctuations lyriques? C'est mal connaître l'exigence d'une amitié avide que de borner ainsi les fièvres du sentiment. Par un désir inéluctable et absurde, par un effort impérieux et tragique, par un éclatement douloureux que chaque instant renouvelle, dans le mystère et le miracle des affections infinies, s'opère cruellement et doucement en notre cœur la mort angoissante et la naissance joyeuse, le vouloir indompté des transmutations de nature et l'échange radical des êtres. Par cette souffrance voluptueuse, qui nous vide sans relâche de notre substance singulière et qui dépouille de sa réalité mystique *Cela* même qui nous attire et nous rachète, par cette blessure mutuelle des cœurs qui transfuse de l'un à l'autre la vitalité nourricière, par cet accueil en notre débilité maladive d'une puissance qui nous étonne et nous fait mal, notre réalité douteuse et fuyante s'affirme, transfigurée, en la plénitude d'accent de son être invincible. Et les faiblesses qui furent et seront les nôtres, dépouillées par cet échange de la forme inévitable de notre faiblesse, purifiées de leurs tares aux flammes de la Présence salutaire, expiées douloureusement par l'exaltation dernière du vouloir qui les engendra au terme inaccessible de ce vouloir, adoptées et justifiées par l'abaissement qui nous accueille et nous réclame, tiennent désormais leur place religieuse dans la dialectique du Silence et de l'Amitié. Voici donc, réalisée spirituellement au principe de notre Joie, la vieille fable, dont nous retrouvions la figure char-

nelle aux mythes énigmatiques du grand Léonard, la fable des désirs surhumains et des communions impossibles, l'éternelle exigence d'un embrassement qui fusionne les êtres et d'une « autre » Réalité qui, par sa tendresse sans limites et son abnégation fiévreuse, emplisse notre vide et peuple notre solitude[1]. Par cette amitié douloureuse, par cette joyeuse tendresse, par cette union inespérée, par cette « Présence » mystérieuse d'un « Autre » en nous, s'établissent, en cette « annonce faite à notre âme », et la fusion complète et la joie intérieure sans égale et l'intuition créatrice.

1. Cf. Louis Le Cardonnel, *Poèmes* (La Plainte antique).

# BIBLIOGRAPHIE


AUGUSTIN (S.). — *Confessions.*

ANNUNZIO (Gabriele d'). — *L'Enfant de Volupté* (trad. Hérelle).

BARRÈS (Maurice). — *Un homme libre.* — *Le Jardin de Bérénice.* — *L'Ennemi des lois.* — *Amori et Dolori sacrum.* — *Les amitiés françaises.* — *La Colline inspirée.* — *Huit jours chez M. Renan.*

BERGSON (Henri). — *Essai sur les données immédiates de la conscience.* — *Le Rire.* — *L'évolution créatrice.* — *L'évolution créatrice* (réponse à M. Le Dantec, *Revue du mois*, 10 sept. 1907). — *Introduction à la Métaphysique.* — *L'intuition philosophique.*

BLONDEL (Maurice). — *L'Action.*

BOUTROUX (Émile). — *Psychologie du Mysticisme.* — *Science et Religion.*

BRUNSCHWICG (Léon). — *Introduction à la vie de l'esprit.*

CLAUDEL (Paul). — *L'Annonce faite à Marie.*

COMTE (Auguste). — *Système de politique positive.* — *Catéchisme positiviste.*

CORNEILLE. — *Polyeucte.*

DANTE ALIGHIERI. — *La Vita Nuova.* — *La Divina Commedia.*

DESCARTES. — *Méditations métaphysiques touchant la première philosophie.* — *Regulæ ad directionem ingenii.*

DROMARD. — *Essai sur la sincérité.*

*Fioretti di S. Francesco.*

FOUILLÉE (A.). — *La Pensée et les nouvelles écoles anti-intellectualistes.*

FRANCE (Anatole). — *Le Lys rouge.* — *Poésies.*

GŒTHE. — *Les deux Faust.*

GUÉRIN (Eugénie de). — *Journal.*

GUYON (Mme J.-M.-B. de la Mothe). — *Moyen court et facile de faire oraison* (*Opuscules spirituels*).

IBSEN. — *Nora.* — *Rosmersholm.*

*Imitatione Christi* (*De*).

JAMES (William). — *L'expérience religieuse* (trad. Abauzit).

JEAN DE LA CROIX (S.). — *Nuit obscure de l'âme.*

LACHELIER (Jules). — *Du fondement de l'induction.*

LAGERLÖF (Selma). — *Jérusalem en Dalécarlie.*

LE DANTEC (Félix). — *L'évolution créatrice* (*Revue du Mois*, 1907).

MÆTERLINCK (Maurice). — *Théâtre.*

MALEBRANCHE. — *Méditations chrétiennes.*

MASSON (Maurice). — *Fénelon et Mme Guyon.*

MOLINOS. — *Guide spirituel* (Bibliothèque théosophique).

NIETZSCHE. — *Ainsi parlait Zarathoustra* (trad. Henri Albert). — *La Volonté de Puissance* (trad. Henri Albert).

PASCAL. — *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies.* — *Écrit trouvé dans son habit après sa mort.* — *Lettres à Mlle de Roannez.* — *Le mystère de Jésus.*

PÉRIER (Gilberte). — *Vie de Blaise Pascal.*

POINCARÉ (Henri). — *La science et l'hypothèse.* — *La valeur de la science.*

RAUH (Frédéric). — *L'expérience morale.*

RÉGNIER (H.). — *Poèmes anciens et romanesques.* — *La Cité des Eaux.*

RENAN. — *Souvenirs d'enfance et de jeunesse.* — *Ma sœur Henriette.*

ROLLAND (Romain). — *Jean Christophe.*

SABATIER (Paul). — *Vie de saint François d'Assise.*

SALES (Saint François de). — *Introduction à la vie dévote.*

SEGOND (J.). — *La Prière, étude de psychologie religieuse.* — *L'intuition bergsonienne.*

SHELDON (W.-L.). — *An ethical movement.*

*Speculum perfectionis* (éd. Paul Sabatier).

SPINOZA. — *De intellectus emendatione.* — *Ethica.*

STIRNER (Max). — *Der Einzige und sein Eigentum.*

TÉRÈSE DE JÉSUS (Sainte). — *La vie de...* — *Le Château de l'Ame.*

VERLAINE (Paul). — *Poèmes saturniens.* — *Romances sans paroles.* — *La bonne chanson.* — *Sagesse.* — *Jadis et Naguère.*

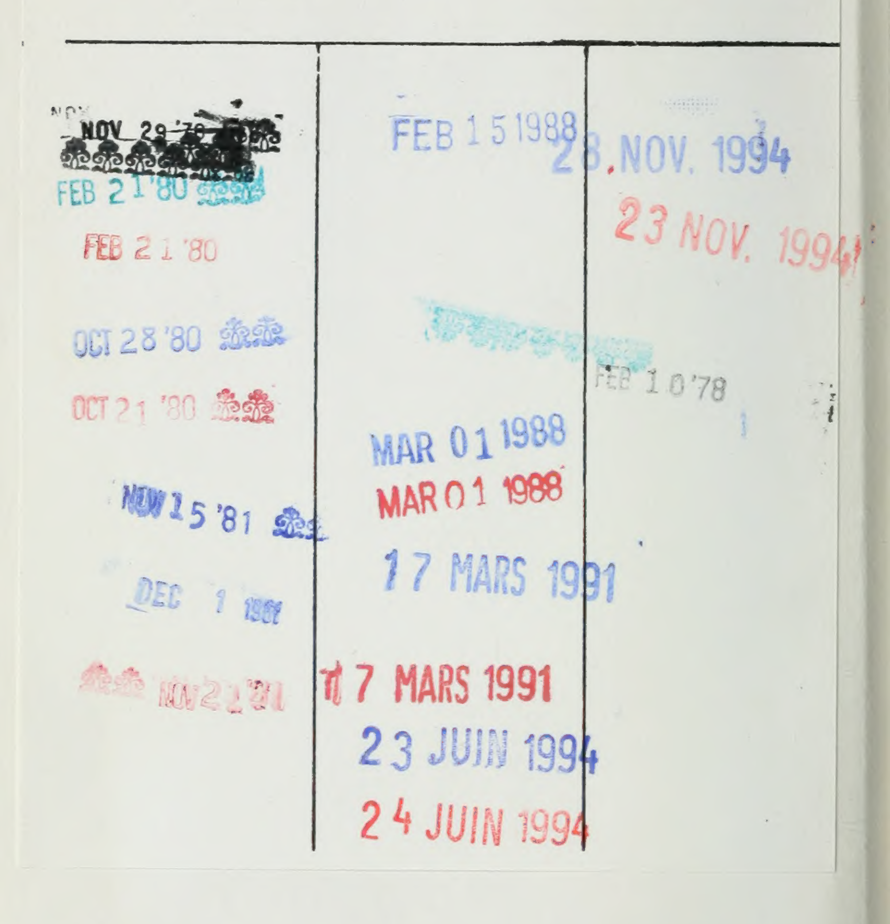
VIGNY (Alfred de). — *Les Destinées.*

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. — *La Révolte.*

*Voix du Silence* (*La*). *Fragment du Livre des Préceptes d'or* (trad. H.-P. Blavatsky).

---

967-14. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 5-19.


FEB 21 '80
FEB 21 '80
OCT 28 '80
OCT 21 '80
NOV 15 '81
FEB 15 1988
MAR 01 1988
MAR 01 1988
17 MARS 1991
17 MARS 1991
23 JUIN 1994
24 JUIN 1994
28. NOV. 1994
23 NOV. 1994
FEB 10 '78